

NEUMANN, HORST

Das Deutschland-Erlebnis bei Edgar Quinet : von Horst Neumann

Seminar für Romanische Sprachen und Kultur
1933

EOD – des millions de livres à portée de souris! Dans plus de 12 pays d'Europe !



Merci d'avoir choisi EOD !

Les bibliothèques européennes possèdent des millions de livres du XVe au XXe siècle. Tous ces livres sont désormais accessibles sous la forme d'eBooks – à portée de souris. Faites votre recherche dans le catalogue en ligne d'une des bibliothèques du réseau eBooks on Demand (EOD – livres électroniques à la demande) et commandez votre livre où que vous vous trouviez dans le monde – 24 heures par jour et 7 jours par semaine. Le livre sera numérisé et mis à votre disposition sous la forme d'un eBook.

Nous vous souhaitons une bonne utilisation de votre eBook EOD !

- Bénéficiez de la mise en page originale du livre !
 - A l'aide d'un logiciel standard, lisez à l'écran votre eBook, zoomez sur une image, naviguez dans le livre.
 - *Utilisez la commande rechercher* :* Vous pouvez trouver un mot donné au sein du livre.
 - *Utilisez la commande Copier / coller* :* Copiez des images ou des parties du texte vers une autre application (par exemple vers un traitement de texte)
- *Non disponible dans tous les eBooks

Conditions générales d'utilisation

En utilisant le service EOD, vous acceptez les conditions générales d'utilisation établies par la bibliothèque qui possède le livre.

■ Conditions générales d'utilisation :

<https://books2ebooks.eu/csp/fr/ubi/fr/agb.html>

Souhaitez-vous avoir accès à d'autres

Plus de 40 bibliothèques dans 12 pays d'Europe offrent ce service. Recherchez les ouvrages disponibles dans le cadre de ce service :

<https://search.books2ebooks.eu>

Vous trouverez plus d'informations à l'adresse suivante :

<https://books2ebooks.eu>

Das Deutschland-Erlebnis bei Edgar Quinet

von

Horst Neumann

FA 890 n
Juv 3634

Seminar für romanische Sprachen und Kultur
Hamburg 1933

UB INNSBRUCK



+C9919650X

Institut f. Romanische Philologie
Universität Innsbruck
N. Fov. Nr. 1066

*Meinem Onkel,
Ministerialrat Erich Seitz in Potsdam*

Inhalts-Verzeichnis

	Seite
A. Einleitung	13
Ueberblick über die vorhandene Literatur.	
Grundsätzliches.	
Geschichtliche Einordnung des Phänomens.	
Charakteristik der Gesamtheit.	
Sinn der Arbeit.	
B. Hauptteil.	
I. V o r D e u t s c h l a n d	17
a. Charakterbildende Faktoren.	
Mutter, freigeistig-idealistisch.	
Vater, praktisch-rational.	
Natur seiner Heimat.	
b. Quinets Jugendcharakter.	18
Romantisch.	
Vorliebe für Musik, Literatur, Geschichte.	
Hang zur mystischen Moral. — Politisches Interesse.	
Zusammenfassung.	
Biographisches.	
c. Geistige Einflüsse.	20
Frau von Staël.	
Dégérando.	
Cousin.	
Villemain.	
Guizot.	
Michelet.	
Zusammenfassung.	
d. Auseinandersetzung Quinets mit Herder.	24
Skeptisches Intermezzo.	
Aus Reaktion zu Herder.	
Tiefe des Herdererlebnisses bei Quinet.	
Ueber Qu's geschichts-philosophisches System.	
Metaphysische Grundlagen.	
Qu. sieht ein falsches Dilemma bei Herder.	
Methodische Undiszipliniertheit.	
Zusammenfassung.	
II. B e g e i s t e r u n g f ü r D e u t s c h l a n d	32
a. Seine Umgebung in Deutschland.	
Negative Einstellung zu Frankreich.	
Günstige Uebergangsfaktoren.	
Geistige Umgebung.	
Heidelberger Professoren.	
Creutzer.	
Intime Umgebung, Familie Moré.	
Zusammenfassung.	
b. Sein Bild von Deutschland.	36
Charakter.	
Gesellschaft.	
Freundschaft.	
Wissenschaft und Kunst.	

	Seite
Ergebnis: phys. & psych. Gesundung, Brücke zwischen Deutschland und Frankreich.	
Griechenland.	39
Vorbedingungen.	
Biographisches.	
Wertung des Niederschlages.	
Form, Inhalt, Historisches, Völkerpsychologisches.	
Ergebnis: Verwesentlichung .	
III. Enttäuschung.	44
a. Biographisches.	
In der Heimat.	
Liberale Strömung in Paris.	
Sehnsucht nach Deutschland.	
Politische Tatlosigkeit.	
Februar—Juli in Deutschland.	
Verengte negative Kritik.	
Julirevolution und deren Folgen.	45
Die Enttäuschung.	
Wieder in Deutschland.	
Auch hier Enttäuschung.	
Die Entladung: politische Broschüren.	
b. Der Niederschlag	48
1. Politische Broschüren.	
De la Révolution et de la Philosophie.	
Eine Konstruktion.	
Ein Stimulans.	
Frankreich und Deutschland ergänzen sich.	
De l'Allemagne et la Révolution.	50
Deutschfeindlich ausgenutzt.	
Inhalt.	
Deutschland als Beispiel.	
Warnung an Frankreich.	
Messianische Verkapselung.	
Innerer Widerspruch.	
2. Zurück zur Literatur, D'Avenir de l'Art.	54
Kunstkritik im Dienst der Politik.	
Schiefe Konstruktion.	
Qu. verbaut sich das richtige Verhältnis zur Gegenwart.	
c. Zusammenfassende Darstellung des Umschwungs.	
Italien.	57
Biographisches.	
Ein Kunsterlebnis.	
das historisch bestimmt ist,	
engt den Völkerkundler ein;	
dadurch erkennt er die Lage.	
Vermengung der Disziplinen.	
Das Ahusverusdrama.	60
Rolle des Erlebnisses darin.	
Geistige Vaterschaft.	
Gehalt.	
Form.	
Quinet und die deutsche Romantik.	63

	Seite
IV. Zur Völkerversöhnung.	65
a. Biographisches.	
b. Wie kam Deutschland vom Glauben zum Zweifel?	
1. Essayistische Kritik.	
Poètes allemands.	67
Nachtrauern.	
L'Allemagne.	68
Inhalt der ersten Kapitel.	
Deren Auswertung, neue Schwierigkeiten.	
Deren Abhilfe.	
Inhalt der letzten Kapitel.	
2. Wissenschaftliche Kritik.	72
De l'Origine des Dieux.	
Praktisches Ergebnis: Epopées françaises.	
Theoretisch. Ergebnis: Histoire de la Poésie.	
Zusammenfassung.	
Examen de la Vie de Jésus.	77
Examen de la Vie de Jésus.	
c. Die Völkerversöhnung.	80
Prometheus.	
Letztes Ergebnis in der Theorie.	
Rückblick.	
V. Chauvinistische Verengung.	84
a. Politische Situation.	
b. Politische Schriftstellerei.	
1815 et 1840.	85
Zur Rheinfrage.	86
De la Teutomanie.	89
c. Begründung des Umschwungs.	
d. Ausblick auf das spätere Leben Quinets.	
C. Abschließende Betrachtung, Warnungstafeln.	94

Quellen und Literatur

- Bäumler, Bachofen (Vorwort). 1926.
- Bainville, Histoire de France. Paris (Arthème Fayard).
- Baldensperger, Klopstock et les émigrés à Hamburg. Revue de l'hist. litt. de la France. 1913.
- Baseggio, C., La Germania nel pensiero de Mme. de Staël e die E. Heine. Revista d'Italia, 15. IX.
- Bataillard, P., L'oeuvre philosophique et sociale d'Edgar Quinet. 1864.
- Beaunier, A., Influence allemande en France. Revue de deux Mondes Juli/August. 1922.
- Beyschlag, K. Ullmann. Gotha 1867.
- Blösch, H., Das junge Deutschland in seinen Beziehungen zu Frankreich. Diss. Bern 1903.
- Breitinger, H. Die Vermittler des deutschen Geistes in Frankreich. Zürich 1876.
- Budde, W., Heidelberger Tagebuch: Neue Heidelberger Jahrbücher, Bd. XX f. Heidelberg 1917—1919.
- Caro, Les deux Allemagnes, Mme. de Staël et les Romantiques. 1872.
- Chamberlain, St. H. Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts, Beck, München, 1919.
- Creutzer, Fr. Aus dem Leben eines alten Professors. 1848.
- Dumas père, A. Excursion sur les bords du Rhin. Calmann-Lévy.
- Dupouy, A. France et Allemagne. Paris, 1913.
- Faguet, E. Cosmopolitisme littéraire. Revue bleue, 10. VIII. 1895.
Edg. Quinet. Revue d. deux Mondes, 1. XI. 1892.
Michelet et Quinet. Revue bleue, 13. X. 1909.
Politiques et Moralistes. 3 Bde. Paris, Boivin et Cie.
- Friedwagner, Frau von Staëls Anteil an der litterarischen Bewegung in Frankreich. Hannover, 1901.
- Gautier, P. Un Prophète: Edg. Quinet. 1917.
- Gay, J. Edgar Quinet et l'Italie. Revue bleue 6. VII.
- Gillouin, R. Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française. Paris 1920.
- Haym, R. Herder nach seinem Leben und Werken dargestellt. 2 Bde. Berlin, 1885.
- Heath, R. Quinet his early life and writing. London 1881.
- Heine, H. Sämtliche Werke. Hoffmann & Kampe. Hamburg 1890.
- Henning, J. A. L'Allemagne de Mme. de Staël et la polémique romantique — première fortune de l'ouvrage en France et en Allemagne (1814—1830). Champion. 1929.
- Herder, G. Sämtliche Werke. Ausgabe Suphan.
- Klemperer, V. Deutsches Wesen in der französischen Auffassung des 19. und 20. Jahrhunderts.
- Kosch, W. Zur Geschichte der Heidelberger Romantik. Euphorion, Bd. XIV. 1907.
- Krüper, A. Literarische Beziehungen als Mittel zu einem geistigen Ausgleich zwischen Deutschland und Frankreich, 1815—1870. Neuphilog. Monatschrift 1930.

- Küchler, W. Die französische Romantik. Heidelberg 1808.
Ernst Renan. Gotha, Perthes 1921.
- Kühn, J. Der Nationalismus im Leben der dritten Republik. Berlin 1920.
- Lagarde, Paul de, Religion der Zukunft. Reclam Leipzig.
- Lamartine, A. Oeuvres complètes. Paris 1860.
- Lambert, K. Edgar Quinet. Deutsche Rundschau, S. 128—140. Januar 1880.
- Lanson, G. Hitoire de la littérature française. Hachette.
Formation de la méthode historique de Michelet. Revue d'histoire moderne et contemporaine. Bd. VII. 1905—1906.
- Lasserre, P. Le Romantisme français. 1919.
- Leblond, M. L'idéal du 19-ième siècle. 1909.
- Magnin, Ahasvérus et la nature du génie poétique. Revue des deux Mondes 1. X. 1833.
- Marie, A. Gérard de Nerval, le poète-l'homme. Hachette 1914.
- Marsan, J. La bataille romantique. Paris 1912.
- Mehnert, K. Ueber Lamartines politische Gedichte. Diss. Erlangen 1902.
- Meißner, Fr. Der Einfluß des Geistes auf die französ. Literatur des XIX. Jahrh. bis 1870. Leipzig 1893.
- Molsen, U. Philosophie und Dichtung bei Quinet. (1. Teil Jugend). Diss. Altona 1913.
- Monod, G. La vie et la pensée de Jules Michelet. 2 Bde. Paris (Champion) 1923.
- Nerval, G. de, Loreley.
- Nietzsche, F. Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben. Reclam Leipzig.
- Ortega y Gasset, La rebelliön de las masas. Madrid 1930.
- Quinet, Edgar, Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité. Paris Levraut 1827 f.
Oeuvres complètes. Paris (Germer-Baillère). Ohne Jahr.
Oeuvres complètes. Paris (Hachette) 1877—82.
Lettres d'exil. Paris (Calmann Lévy). 1885—86.
- Quinet, Mme. Edgar, Cinquante ans d'amitiés, Michelet-Quinet. Paris 1899.
Mémoires d'exil 1868—1870. 2 Bde. Armand Colin.
Paris, Journal du siège. Armand Colin.
Sentier de France. Armand Colin.
Edgar Quinet avant l'exil. 1888.
Edgar Quinet après l'exil. 1889.
- Revue des deux Mondes, Jahrgänge 1830—1842.
- Reynaud, Français et Allemands. Arthème Fayard.
Le Romantisme. Ses origines anglo-germanique.
- Staël, Mme. de, De l'Allemagne. 1813.
- Schmidt, Karl, Politische Romantik. 1925.
- Schmidt, Paul, Frau von Staël, die Vermittlerin deutschen Geistes in Frankreich. Grimma 1878.
- Schneider, J. Ausdruckswerte der deutschen Sprache. Teubner 1931.
- Seillière, E. La religion romantique et ses conquêtes. Paris 1930.
Edgar Quinet et le mysticisme démocratique. 1908.
- Taillandier, St. R. Edgar Quinet. Revue d. d. Mondes, 1. VII. 1858.
L'histoire de l'Idéal de la Révolution française à propos du livre de

- M. Edgar Quinet. *Revue d. d. Mondes*, 15. V. 1866.
Edgar Quinet et ses oeuvres. *Revue d. d. Mondes*, LXIII.
Taine, H. *Sa vie et sa correspondance*. 4 Bde. Paris (Hachette) 1905.
Tronchon, H. *La fortune intellectuelle de Herder en France*. Straßburg 1920.
Romantisme et Prérromantisme. Paris 1930.
Herder et Lamartine. *Revue de littérature comparée*, Bd. I. 1921.
Valès, A. *La religion d'Edgar Quinet*. *Revue chrétienne*. 1913.
Wechsler E. *Esprit und Geist*. Bielefeld-Leipzig 1927.
Wenderoth, O. *Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders Ideen, ein Beitrag zur Geschichte der liter. Wechselbeziehungen zwischen Frankreich und Deutschland*. Diss. Tübingen 1908.
Wittkopp, Ph. *Heidelberg und die deutsche Romantik*. Berlin-Leipzig 1916.

Einleitung.

Heute, in der Blütezeit der Kulturkunde, muß es reizen, sich einmal mit einem Vorläufer dieses Erkenntniszweiges abzugeben, und ich möchte Edgar Quinet als einen solchen ansehen, und nur als ein solcher soll er mich hier interessieren. Die Arbeit wird die Fruchtbarkeit dieser Fragestellung rechtfertigen.

Bisher ist Quinet von dieser Seite noch nicht betrachtet worden. Wohl hat man häufig die Wirkung erkannt und hervorgehoben, die durch sein Deutschlandserlebnis hervorgerufen wurde, aber dieser Wirkung auf den Grund zu gehen, indem man die einzelnen Fäden seines Deutschlandserlebnisses aufzeigte und analysierte, ist unterblieben, dieses so interessante Problem hat bisher kaum jemand gesehen¹⁾. Man begnügte sich, wie es immer wieder in Kompendien und Literaturgeschichten²⁾ anzutreffen ist, anzugeben, daß Qu. ein guter Kenner der deutschen Verhältnisse gewesen wäre u. ä. In der Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen ist sein Name immer wieder aufgetaucht, indem man notdürftig den Niederschlag dieses Deutschlandserlebnisses verarbeitete, ihn somit unter die Zahl derer setzte, die während der französischen Romantik mit beitrugen, deutschen Geist in Frankreich zu verbreiten, der aber, plötzlich geheilt von metaphysisch-germanischen Träumereien, ins Gegenlager übertrat und deutschfeindlich wurde³⁾. Je nach der verfolgten Tendenz wird die eine oder andere Seite stärker betont. So etwa führte ihn Henri Lichtenberger⁴⁾ neben Michelet im ersten Sinne an, was bei genauerer Untersuchung sich als problematisch herausstellen muß, oder Reynaud in seinem Buch „Français et Allemands“ neigt offensichtlich mehr zu der letzteren Ansicht, was eine noch größere Vergewaltigung des Phänomens bedeuten muß. Es war bisher unmöglich, über den Problemkomplex eines Mannes, der unendlich fruchtbar in seinen Produktionen war und in seiner Entwicklung eine ganze Reihe unerwarteter Peripethien bietet, ohne gründliche wissenschaftliche Vorarbeit ein letztes Urteil zu fällen, was aber immer wieder getan wurde. Allerhand Sagen und Legenden haben sich so um seine Person gebildet⁵⁾, die nunmehr beliebig ausgenutzt werden konnten, umso ungestrafter, als auch an besonderer Quinetliteratur nur sehr wenig vorhanden ist⁶⁾.

Eine kurze Renaissance, die Qu. 1903 zu seinem hundertjährigen Geburtstag erfuhr, wurde etwa durch eine Studie Faguets über Qu. 1892 in der Revue des deux Mondes zur allgemeinen Orientierung eingeleitet. Von ihm wurde der hier zur Diskussion stehende Problemkreis kaum ausgewertet; ebenso nicht in den weiteren Beschäftigungen mit Qu. Erwähnt sei hier nur noch eine Dissertation von Wendenroth, 1906, der wohl die Frage ahnte, sie aber, in positivistischer Literaturauffassung befangen, auf eine Untersuchung der Herderübersetzung Qu's. einengte, die psychologische Seite dabei außer Acht ließ, und so natürlich nur zu Teillösungen kommen konnte. Ein weiterer Versuch von deutscher Seite ist in einer Greifswalder Dissertation gemacht worden, jedoch hat

¹⁾ Eine Ausnahme bildet die Untersuchung von Paul Gautier „Un Prophète“, Paris 1917, doch ist diese Arbeit, während des Krieges entstanden, Tendenzschrift mit deutlicher Ausnutzung des Materials für die gespannte Lage.

²⁾ Etwa bei Süpfle, Haller, Reynaud, Dupouy u. a.

³⁾ Vgl. Musset „C'est un Français qui se retrouve et qui ferme sa pensée à toute ingérence allemande.“

⁴⁾ In einem von ihm an der Hamburger Universität gehaltenen Vortrag.

⁵⁾ Z. B. die von seinem Prophetentum.

⁶⁾ Vgl. die Bibliographien bei Molsen und Wendenroth.

man hier, u. E. in Verkenning und Ueberbewertung des dichterischen Schaffens Qu's, seine Jugendsdichtungen herauskramen wollen, und daher berührt der Verfasser naturnotwendig nur ganz peripher den hier zu untersuchenden Problemkreis. Auf französischer Seite sei als die reifste Studie, wenn man ihre weltanschauliche Einbettung mit in Kauf nimmt, die Arbeit von Ernest Seillière „Edgar Quinet et le Mysticisme démocratique“, 1920, erwähnt. Mit dem Jahre 1930, der Hundertjahrfeier der Romantik, hat man schließlich auch Edgar Quinet wieder etwas berücksichtigen müssen, doch wieder sind es Teiluntersuchungen, die mehr oder minder an dem Gebiet, das hier analysiert werden soll, vorbeigehen (Tronchon „Un Romantique en Alsac“ usw.). Als Ergebnis kann also festgestellt werden, daß eine Analyse des Deutschlanderlebnisses von Quinet noch nicht, tendenziös oder ganz peripher vorliegt. Und doch ist gerade heute diese Frage interessanter denn je als Beitrag zu der Geschichte deutschen Wesens in Frankreich.

Edgar Quinet wurde ein Vorläufer der modernen Kulturkunde genannt, und damit wurde zugleich der Ausschnitt aus seinem Leben und Wirken angedeutet, der hier diskutiert werden soll, seine Auseinandersetzung mit fremden Völkern. Qu. ist in seiner Jugend viel gereist, so nach England, der Schweiz, Deutschland, Griechenland, Italien, Spanien, Portugal und Rumänien. Diese Erscheinung des Reisens ins Ausland ist am Anfang des vergangenen Jahrhunderts nichts Außergewöhnliches. Man denke an Chateaubriands Orientreise, Tocquevilles Amerikareise, Stendhals Italienreise, die Reisen Théophile Gautiers u.a.m. Allen diesen Wandernden wurde das Land, durch das sie zogen, irgendwie mitbestimmend in ihrer Entwicklung. Deutschland nun gerade wird in den Jahren von 1800—1840 von Franzosen gern aufgesucht, so von Frau von Staël, von Dégérando 1798, von Cousin 1817/18, von Michelet 1839 und 1842, von A. Dumas père 1837, von Gérard de Nerval 1836 und 1838 u.a.m. Dieses echt romantische Interesse für fremde Länder im besonderen für England und Deutschland, mußte natürlicherweise neben dem Reisen auch noch eine geistige Beschäftigung mit diesen Ländern, deren Bewohner, deren Sitten, deren geistigem Gut zur Folge haben. Reiseeindrücke wurden verarbeitet, fremde Literaturen wurden entdeckt, fremde Wissenschaft meditiert. Veröffentlichungen wie das stark anregende Buch „De l'Allemagne“, 1813, der Frau von Staël, Gérard de Nerval's „Impressions de voyage“, A. Dumas' père „Excursions sur les bords du Rhin“, 1838, u.a.m. zeigen, wie man sich auch literarisch mit Deutschland befaßte. In diese Zeitströmung ist nun Edgar Quinet einzureihen. Er wäre hier am besten neben Frau von Staël zu nennen, denn auch er sucht durch Deutschland Rettung, auch er befaßt sich mehr geisteswissenschaftlich kritisch mit Deutschland. Das zeichnet ihn unter seinen Zeitgenossen aus. Weiter zeichnet er sich aus durch die Art seiner Deutschlandbeurteilung. Der Werdegang dieses Deutschlanderlebnisses, das von Qu's Ländererlebnissen bei weitem das Tiefste und Richtgebendste war, soll nun hier aufgezeigt werden. Dabei muß auf seine Griechenland- und Italienreise eingegangen werden, in Hinblick auf Deutschland, um gewisse Phasen, Biegungen und Stufen erklären und besser heraustreten lassen zu können.

Diese Entwicklungskurve soll zunächst einmal rein berichtend aufgezeigt werden. Ihren Verlauf in seiner Bedingtheit einerseits von dem Charakter des Erlebenden selbst, andererseits von den jeweiligen Umständen klarzulegen, und daran Kritik zu üben, ist dann weiterhin die Aufgabe. Es wird, so verlangt es wohl der notwendigerweise einzuschlagende chronologische Weg, da es sich um

einen Werdeprozeß handelt, sich jeweils empfehlen, die berichtenden und erklärenden Teile ineinander zu schachteln, und Fortschritte gegenüber dem Vorherigen zu unterstreichen. Das aber bedeutet, von einer systematischen Gliederung absehen. Diese muß sich vielmehr aus der aufzuweisenden Entwicklungskurve selbst ergeben, indem ihr Verlauf zu bestimmten Zusammenfassungen oder Phasen zwingt. Aus demselben Grunde wird sich immer Biographisches, Psychologisches und die Besprechung des jeweiligen Niederschlags vermengen, und auch hier wird, wenn irgend möglich, die historische Folge die Anordnung bestimmen; denn es handelt sich darum, ein Stück Leben darzustellen, das man nicht rückwärts abrollen kann. Deshalb wurde auch, wo nur irgend angängig, auf die ersten Fassungen der Werke Qu's zurückgegriffen. Es wurden dabei alle zugänglichen Schriften aus der Jugend bis zum Jahre 1843, gleich ob Dichtung oder Wissenschaft, zur Interpretation herangezogen. Der allergrößte Wert wurde darauf gelegt, Quinets Schriften und Briefe, d. h. Originalliteratur, als Grundlage in der Untersuchung zu verarbeiten. Quinetbiographien u. dergl. anderer konnten nur mittelbar und mit gewissem Vorbehalt Dienste leisten, meist um aus ihnen die eine oder andere biographische Tatsache schöpfen zu können. Die Quinetliteratur aber, obwohl eingesehen, war nur unter ganz bestimmten Umständen beweiskräftig, wurde infolgedessen auch wenig herangezogen, vollends noch, da sie meine Problemstellung, wie schon angedeutet, nur peripher berührt.

Ich glaube, vier Phasen in der Entwicklungskurve feststellen zu können. Das Interessante ist, daß an ausgezeichneten Punkten der Kurve sich meist noch gewisse andere Begebenheiten befinden, etwa einschneidende persönliche Erlebnisse, umwälzende politische Ereignisse, zweimal Reisen nach Griechenland und Italien u. dgl. m., die es gestatten, die Teilung noch schärfer durchzuführen. Es ergab sich folgende Gliederung: die Entwicklung teilt sich in vier Phasen. Vor der ersten Phase soll eine Charakterisierung der Jugend Qu's stehen, um feststellen zu können, auf welchen Boden das Deutschlanderlebnis fallen wird. Die stark gefühlsmäßig betonte erste Phase wird ernüchert und versachlicht durch eine Griechenlandreise, durch die Julirevolution, durch ein persönliches Liebeserlebnis usw., sodaß man schließlich nach dieser in ihren Wirkungen auf Qu's Deutschlanderlebnis aufzuzeigenden Epoche, zu einer zweiten Phase in der Genesis des Erlebniskomplexes kommt, die Enttäuschung benannt werden soll. Der Niederschlag dieser Zeit zeigt einen gegenüber der ersten Phase verengten, tendenziösen, willkürlich konstruktiven, unzufriedenstellenden Charakter. Es folgt eine Italienreise, die für Qu. ein Künstlererlebnis darstellt. Danach begibt er sich wieder nach Deutschland und tritt nun in die dritte Phase ein, denn bei geruhigem Glück durch hermetisches Abschließen von der Außenwelt, durch Ablehnen des gegenwärtig realen Zeitalters und Flüchten ins Ideal erreicht er einen gewissen Höhepunkt und führt alle früheren Beurteilungen für und wider Deutschland zu einer bestimmten Reife. Das idealpolitische Ergebnis dieser Phase ist der Gedanke einer Völkerverständigung. Alsdann tritt Qu. in die Praxis ein, d. h. er nimmt aktiv an Frankreichs Staatsleben teil, und fällt. Ueberschrift dieser vierten Phase wäre chauvinistische Verengung. Er will durch sein Wort für sein Ideal kämpfen, er erliegt der Verführung des Wortes, der Verführung der Politik, und verliert sich in tendenziöse, oberflächliche Kritik an Deutschland. Nunmehr ist das fruchtbare sich Auseinandersetzen mit Deutschland vorbei. Quinet ist jetzt Dogmatiker und bietet damit für den zur Diskussion stehenden Erlebniskomplex, nachdem das

endgültige Resultat noch kurz angedeutet wird, kein Interesse mehr. In einer Schlußbemerkung wird dann versucht werden, die letzten Ergebnisse dieses speziellen Völkererlebnisses noch einmal knapp zusammenzufassen.

Der Sinn der Arbeit ist zunächst einmal ein rein biographisch-historischer, indem Bausteine zur Biographie Quinets und Bausteine zur Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen geliefert werden. Das historische Tatsachenmaterial muß aber ausgewertet werden. Es ergeben sich hier zwei Gesichtspunkte, erstens, durch den Werdegang des außerfranzösischen Erlebnisses von Quinet eine mögliche kausale Verknüpfung der Beurteilung des Deutschen von Quinet mit den biographischen Tatsachen des Erlebnisses aufzuzeigen. Durch Vergleich und Ineinanderpassen der Biographie und des Urteils über ein Phänomen, hier Deutschland, die Möglichkeit einer Fatalität der Urteilsbildung anzudeuten, was sich stärker in den ersten Phasen der Entwicklungskurve nachweisen läßt, z. B. Charakterveranlagung plus Erziehung plus Zeitströmung ergeben das erste begeisterte Eintreten für Deutschland, politische Tätigkeit hat Einengung des Urteils zur Folge, persönlich intime Erlebnisse erklären hier Liebe, dort Haß in der Beurteilung u. a. m. Alles allgemein bekannte Erscheinungen, die hier an einem konkreten Fall wieder einmal dargelegt werden sollen und die auf die Problematik der Gültigkeit der Völkerbeurteilung hinweisen mögen. Auf deren Problematik aber soll auch noch der andere Gesichtspunkt hinweisen, zweitens, nämlich durch Kritik der Beurteilung Deutschlands durch Quinet bestimmte Fehlerquellen für die Völkerbeurteilung überhaupt aufzudecken und so dem heutigen Völkerkundler gewisse „Warnungstafeln“ in die Hand zu geben. Vielleicht genau so Selbstverständliches wie die oben erwähnte teilweise Fatalität der Urteilsbildung und die daraus sich ergebende Relativierung deren Gültigkeit, aber Selbstverständliches, gegen das immer und immer wieder gesündigt wird, weil man sich Grundwahrheiten nicht jedesmal wieder von Neuem ins Bewußtsein ruft, wenn ein Wunsch oder das Gefühl sprechen. Deshalb möchte diese Untersuchung an einem vor hundert Jahren gelebten Beispiel, wo also jener weise historische Abstand gewahrt werden kann, *sine ira et studio*, ohne Blick auf die Gegenwart, lediglich der Wahrheit dienend, einige jener Selbstverständlichkeiten wieder einmal ins Bewußtsein heben.

„Tout aimer pour tout comprendre; non seulement ne rien haïr, mais aussi ne rien dédaigner“ (Faguet über Sainte-Beuve).

Vor Deutschland.

Um das Werden von Quinets Auseinandersetzung mit Deutschland darstellen zu können, muß zunächst versucht werden, auf bestimmte Eigenheiten seiner Vorfahren einzugehen, die ihn umgebende Heimat zu schildern und seine Jugendneigungen zu charakterisieren, damit seine Geeignetheit und Aufnahme-fähigkeit für ein Deutschlanderlebnis von einem möglichst frühen Zeitpunkt an festgestellt werden kann.

Seine Mutter, die Enkelin eines protestantischen Geistlichen am hessischen Hofe, stammte aus dem Schweizer Kanton Waad, war auch Protestantin und stand in näherer Beziehung zu dem Hause Necker. So blieb natürlich auch Frau von Staëls Deutschlandbuch nicht unbemerkt, und man kann mit Recht annehmen, daß dem jungen Qu. schon früh dessen Gedanken durch seine Mutter direkt vermittelt wurden, ebenso wie Rousseau Qu. von frühester Jugend an beeindruckte. Seine Mutter war eine sehr gebildete und kultivierte Schweizerin, die ihren Kindern eine strenge, moralische und durchaus verständnisvolle und selbständige Erziehung zuteil werden ließ. Dabei war sie religiös weitsichtig und versuchte bewußt, ihren Sohn die Kluft der protestantischen und katholischen Konfession durch eine sittliche, auf das Wesentliche zielende Anschauung überbrücken zu lassen. So empfing Qu. seine erste Kommunion in inniger, ja sogar etwas mystisch verklärter und exaltierter Glaubensüberzeugung, ohne dabei weder recht katholisch noch protestantisch gebunden zu sein. Der Einfluß, den die Mutter auf ihren Sohn ausübte, ist durch ihren pädagogischen Takt um ein vielfaches größer als der seines Vaters, von dem er in der Hauptsache nur bestimmte Erbeigentümlichkeiten hatte, da dieser weder die psychologische Einfühlungsgabe noch die erzieherische Geschicklichkeit seiner Frau besaß. Der Vater ist der Abkomme eines seit dem 16. Jahrhundert in der Bresse ansässigen Geschlechtes und hatte die militärische Laufbahn durchgemacht. Seine Interessen waren hauptsächlich pragmatischer Art. In der Ausbildung des Geistes sah er eine Hauptaufgabe, die er an sich selber auf mathematischem Gebiete nach Möglichkeit förderte. In der Bezwingung der Natur durch den Verstand sah er die alleinige Entwicklung des Menschengeschlechts. Sein Sohn hegte einen sehr großen Respekt vor ihm. Man geht wohl nicht fehl in der Annahme, daß der pragmatische und politische Sinn in Qu's Wesen von dem praktischen Vernunftstyp seines Vaters weit mehr herstammt als von seiner Mutter, die er hingegen von seiner frühesten Jugend an innig verehrte. Ihr zuliebe hätte er in seinen Jugendjahren alles getan, und sein größtes Betrübnis war es, wenn sie mit ihm irgendwie nicht zufrieden war. Der moralische, freigeistige und idealistische Zug in Qu. mag somit von der Mutter herrühren.

Nicht ohne entscheidende Mitwirkung an der Gestaltung des jungen Qu. war die ihn in seiner Jugendzeit umgebende Natur. Emile Faguet bringt die Gegend der Bresse sehr eng mit Deutschland zusammen¹⁾, und will wohl damit das noch etwas wilde, zu Träumereien und Schwärmereien anregende, das romantisch Unbestimmte und Phantastische, das in seiner Unbezwingenheit oft Furcht erregende und das zu Phantasmagorien verführende Urtümliche einer noch ursprünglichen Natur andeuten. Diese Natur hat auf Qu. sehr stark gewirkt. So findet man in seiner Autobiographie dieser primitiven Natur als einem Haupteinflußfaktor seines ganzen Lebens sehr schöne Seiten gewidmet²⁾. Er

1) Emile Faguet, „Politiques et moralistes du 19ième siècle“ II, S. 135, 177.

2) Vgl. zum Folgenden Oeuvres complètes, X, S. 233/238.

schildert etwa ihren düsteren Charakter, wo die Begräbnisse die Geburten überstiegen, da dort ein ungesundes Klima herrsche, das langsam, leise und doch mit versüßendem Hauch an dem Nerv seines Lebens nage. Er atmete Gifte wie milde Wohlgerüche ein. Noch in späten Jahren fühlt er sich als der Sohn der weiten, entvölkerten Horizonte, der Heide, der steinigen Granitpfade, der unbewohnbaren Sumpfgenden und der einsamen Tümpel, die niemals von einem Windhauch gefurcht würden und deren Heiterkeit so täuschend und betrügerisch sei. Seine ganze Jugend wäre eingeschlossen gewesen von dieser urtümlichen Natur, die noch nicht gezähmt, geordnet und geknechtet worden wäre von den Menschen. Wenn er in diese phantastische Welt ging, wenn er durch diese Einsamkeit schritt, so ertönte bei seinem Herannahen ein ganzes Gefolge von unartikulierten, melancholischen, traurig weinenden Stimmen ihm aus der Erde entgegen und hefteten sich fest an ihn. Er empfand ein leise aufsteigendes Lustgefühl am Leid und verlor sich in die unbestimmten Unendlichkeiten, die ihn einhüllten. Elle agissait sur moi en souveraine . . . Ihr verdankt er ein primitives Dinggefühl, und man kann es jetzt schon verstehen, wie ein solches, gerade den deutschen Romantikern so eigenes Naturgefühl, das ihn lange Zeit hindurch beherrschte, ihn für sein Deutschlanderlebnis in Romantikerkreisen direkt prädisponierte, und ihn so mitbestimmte, diese seine „zweite Heimat“³⁾ zeitweise wie seine erste zu lieben und zu verehren.

Nummehr gilt es, seine Jugendneigungen zu charakterisieren, um die seelische Struktur des jungen Qu. kennenzulernen, die ja gewissermaßen das Feld ist, auf das die Frucht seiner späteren Erlebnisse fällt, und das durch seine Zusammensetzung das Wachsen dieser mitbestimmen wird.

Ernest Seillière gibt den Ausgangspunkt, wenn er von Qu. schreibt: Son tempérament fut celui qui prédispose, selon nous (d. h. Seillière), aux acceptations rousseauistes, c.—à—d. impressionable et nerveux, mais non pas de façon nettement anormale au surplus⁴⁾. Der junge Qu. war eine etwas sentimentale Träumernatur, die ernst und zurückhaltend sich ehrgeizig um eine sich gesetzte moralische Größe bemühte. Nicht für die Gesellschaft geschaffen, gibt er sich still konzentriert in frühreifer Empfindlichkeit den seltsamsten Schwärmereien hin, was durch sein Hirten- und Nomadenleben nur noch in seinen Exzessen unterstützt und andererseits durch eine gesunde Naturgebundenheit ausbalanciert wird. Solche meditativen, sehr eindrucksaamen Charaktere entbehren meist nicht, wie auch hier, einer bestimmten Eigenliebe, die sie bei scheinbarer, nach außen hin bewahrter Bescheidenheit und Zurückhaltung für sich jedoch in einem Ueberlegenheitsbewußtsein und sogar Stolz, trotz aller seelischen Spannungen, Verkrampfungen und Kämpfen, oder wohl gerade wegen dieser, sich selbst ausleben läßt. Gestärkt in dieser Selbstschätzung werden solche Charaktere ferner noch durch ihre Wahrhaftigkeit und Rechtschaffenheit, die sie wohl selbst oft in Gewissenskonflikte führt, welche sie bei anderen vermissen, falls sie beobachtende und vergleichende Naturen sind. Bei Qu. kommt diese Neigung für Wertungen durch eine Vorliebe zu Neckereien zum Ausdruck, anderen gegenüber als auch gegen sich selbst, wo es dann die Formen geistiger und seelischer Kasteiungen annehmen kann, die durch ihre häufigen Selbstreflexionen stimmungszerstörend wirken und zu den seelischen Krisen führen, einer von denen Qu. nur durch Zufall entronnen ist.

³⁾ E. Faguet, „Pol. et mor.“ II, S. 177.

⁴⁾ Ernest Seillière, „Edgar Quinet et le mysticisme démocratique“ 1919, S. 1.

Es ist durchaus verständlich, daß Qu. besonders für die Kunst empfänglich zu sein schien, für die Musik und die biblische Psalmdichtung. Die Bücher üben dann weiter eine große Anziehungskraft auf ihn aus. Durch intensives, selbständiges Privatstudium hatte er sich früh einen Einblick in große Gebiete der Geschichte und Literatur verschafft, der sich durchaus nicht nur auf französische Quellen erstreckte, sondern auch lateinische, italienische und englische berücksichtigte. Er zeigt schon in seiner frühesten Jugend eine selbständige Wertungsfähigkeit, etwa in der für seine Zeit in Frankreich durchaus nicht üblichen positiven Bewertung mittelalterlicher Geistesniederschläge. Wohl durch seine Mutter in der Auswahl seiner Lektüre etwas geleitet, bekam er eine besondere Vorliebe für die größten Vertreter in den Literaturen aller Richtungen, Voltaire und Rousseau, Goethe und Machiavelli usw., was ihn schon jetzt teilweise zu einer bestimmten übernationalen Schau anregte. Daneben ist er auch politisch in dem durch Béranger erwachenden Napoleonkult befangen, der sich bei ihm identifiziert mit einer freiheitlichen und fortschrittlichen Vaterlandsbegeisterung. Voltaire, die Marseillaise, die Unabhängigkeitskriege Spaniens und die Verbannung Frau von Staëls seien die politischen Ereignisse gewesen, schreibt Qu's zweite Frau in ihrer etwas zu apologetischen Biographie, die durch ihre beredten Lektionen die junge Seele mitgeformt hätten ⁵⁾. Wichtig ist festzustellen, daß ein politisches Interesse, wenn auch noch nicht zum Geltungsbedürfnis gesteigert, bei dem jungen Qu. doch schon vorhanden war.

Vier Hauptzüge lassen sich zusammenfassend schon deutlich aus dem jungen Charakter herauslesen: Die Vorliebe für die Kunst, für die Wissenschaft, für die Politik und für die Religion. Letztere mag sich spalten in einem Gottsehen in der Natur, einen Pantheismus, und einem Gottsuchen in logischer Moral ⁶⁾. Noch läßt sich nicht feststellen, welche der vier Gruppen die Vorrangstellung einnehmen wird. Sie scheinen durchaus harmonisch nebeneinander bestehen zu können. Doch ist sich der junge Qu. auch noch nicht klar über deren Prinzipien. Infolgedessen nimmt er noch keine gegenseitige Abgrenzung vor. Er lebt noch im vagen Ungefahren, auch in seinen geistigen Beschäftigungen mehr seinen Neigungen folgend.

Es soll nun auf gewisse zeitliche Vorbedingungen eingegangen werden, die auch deutlich werden lassen, daß alles das, was Qu. später während seines ersten Deutschlandaufenthaltes erlebte, dann auch auf gut vorbereiteten Boden in ihm fallen mußte, und so sein Urteil über das Deutsche sich fast zwangsläufig in der Richtung bilden mußte, als es sich in Wirklichkeit gebildet hat.

Nach einer kurzen Schulzeit und einem vom Vater angeregten, aber bald gescheiterten Versuch, das Polytechnikum zu besuchen, trat er in das Bankhaus eines Verwandten als Lehrling ein. Die ärmlichen Lebensverhältnisse, die ihm zu Hause noch nicht so zum Bewußtsein gekommen waren, haben den jetzt in die krassesten Gesellschaftsunterschiede Einblick erhaltenden, mit seinem Beruf auch nicht befriedigten jungen Qu., der sich schon des öfteren in Gedichten versucht hatte, arg mitgespielt ⁷⁾. Um so bitterer mußte er berührt sein, als er von Natur kein guter Gesellschafter war, und er hier durch ihm angeborene Eigenbrödelei Gelegenheit bekam, die innere Leere und Hohlheit der Gesellschaft, wie sie zur Zeit der Restauration häufig vertreten war, zu erfahren.

⁵⁾ Mmc. Edgar Quinet, „Edgar Quinet avant l'exil“, Paris 1888, S. 18 f.

⁶⁾ Vgl. seine begeisterten Naturschilderungen und seine autonomen Wertungen oben. S. 18.

⁷⁾ Oc. c. XIX, S. 263.

Abgestoßen von solchem Treiben, wendet er sich eines Tages ohne Wissen seines Vaters kurz entschlossen dem juristischen Studium zu und meint nun, in Freiheit seinem eigenen Beruf, den er schon in sich fühlte, leben zu können. Während dieser Studienzeit in Paris erhält er die mannigfaltigsten Anregungen und als werdender Charakter erliegt er auch manch geistigem Einfluß.

Zunächst wirkt Frau von Staël noch stark nach. Wendenroth sagt in seiner Dissertation, daß der junge Qu. die Stellungnahme zu Frau von Staël zum Kriterium seiner Freundschaften machte⁸⁾. Das läßt in der Tat manch wertvolle Schlüsse ziehen. Das Deutschlandbuch übte weiter einen bemerkenswerten Einfluß auf Qu. aus, nachdem er sich schon in frühester Jugend mit seiner Mutter in der Heimat in einen förmlichen Kult für die Verbannte ergangen hatte. Im Gegensatz zu dem ihn blendenden, jedoch nicht erleuchtenden Geist Chateaubriands findet er den ihren frei, ihr Wort schien ihn zu bezaubern. Bei der verwirrten Klarheit ihrer Orakel (man beachte die Mischung von geistiger und gefühlsmäßiger Bewertung ihrer Gedanken, das Halbdunkel, die romantische Dämmerung, die schon deutlich zum Ausdruck kommen, wo Qu. noch nicht französischen Boden verlassen hatte) sagte er sich, „nach dieser Seite hin muß ich vorstoßen. Dort ist das Jahrhundert und das Leben, nach dorthin weisen alle meine Vorahnungen“. Er erwartete die Morgendämmerung, aber er sah nichts als eine undeutliche Abenddämmerung, da nie das volle Licht des Tages durchbrach⁹⁾. Wenn ein solches Buch ihn aber begeisterte und anregte, so kann auch schon vermutet werden, welches Deutschland ihn bald reizen und verlocken wird. Es ist ein in idealer Sehnsucht gesehenes Deutschland. Seine erste Berührung geistiger Art mit Deutschland ist verklärt gewesen von einer Konzeption deutschen Wesens, die von einer geistvollen, kosmopolitischen, liberalen Schweizerin unter hauptsächlichster Berücksichtigung literarischen Niederschlages, weniger am Realpolitischen orientiert, als Idealbild einer langsam erschnitten europäischen Kultur entstanden war. Hinzu kommt eine reaktionäre Einstellung, die sich aus dem sterilen Sensualismus, der Nützlichkeit und Vernunft der Aufklärung sowie dem Materialismus des Empires in den Idealismus der transzendentalen Systeme deutscher Philosophie retten will.

Man hat mit Recht auf die Bedeutung des „enthousiasme“ bei Qu. hingewiesen, den er durch das Buch Frau von Staëls in seinem religiösen Gehalt erlebte, wie aus den Schriften und Briefen der damaligen Zeit hervorgeht¹⁰⁾. Nach einer kurzen Verirrung in Voltairesche Aufklärungssphäre, deren Niederschlag „*Les tablettes du Juif errant*“ noch Einblick in die andere, häufiger verborgene Seite Qu's geben werden, mußte er durch Reaktion umso intensiver von dieser Enthusiasmusstimmung ergriffen werden, die er in seiner moralisch-religiösen Haltung zur Richtlinie seines Lebens machen wollte: auf die Stimme des Herzens hören, an die dauernde Offenbarung eines in ihm lebenden Gottes glauben und diese Offenbarung an dem Hochgefühl seiner Seele erkennen, und dadurch dauernd mit Gott unmittelbar verkehren, das ist seine Enthusiasmusreligion. Einer solchen Stimmung sich hingeben, bedeutet aber, sich den Weg zu einer objektiven Sicht des Deutschen erschweren, kann dann weiter bedeuten, voreilig oder einseitig, dabei aber, da zu reiferer Erfassung eines Dinges zu

⁸⁾ Vgl. O. Wendenroth „Der junge Qu. und seine Uebersetzung von Herders Ideen“, Diss. Erlangen 1906, S. 18.

⁹⁾ Oe. c. X, S. 245.

¹⁰⁾ Vergl. Wendenroth, S. 25 f.

allererst hingebende Liebe gehört, sicher vertieft urteilen. Es sind also auch einem Qu., wie so vielen anderen Franzosen der Romantik¹¹⁾, die Organe für ein Verständnis der deutschen Verhältnisse einseitig vom idealisierten Standpunkt ethisch gefühlsmäßiger Einstellung, wie sie in den Gedankengängen Frau von Staëls lebte, geöffnet worden.

Daß in dieser Verirrung für Frau von Staël Qu. sich durchaus in einer Zeitströmung bewegt, „jamais auparavant Mme. de Staël n'a occupé les esprits autant, ni exercé sur eux une influence plus vivante que pendant les années de 1820 à 1825“ sagt Henning in seiner Studie, und etwas weiter „c'est à partir de maintenant (d. h. 1820) qu'elle devient la véritable déesse inspiratrice des romantiques“¹²⁾, zeigt, wie oben schon der Napoleonkult, wie leicht er den Zeitströmungen zugänglich ist, eine Gefahr, wenn diese sich gegen etwas richten, und nicht wie hier für etwas eintreten; denn dann wird die hingebende Liebe an das Objekt fehlen, die zu seinem Verständnis nötig ist.

Nachdem kurz sein Staëlerlebniskomplex zu charakterisieren versucht wurde, muß noch auf seinen persönlichen Verkehr eingegangen werden, auf Männer, mit denen er durch Freundschaft enger verbunden war, und die, sämtlich älter und fortgeschrittener, nicht ohne einigen Einfluß auf den Werdegang seiner Gedanken vor seiner ersten Deutschlandreise bleiben konnten.

Es ist bekannt, daß sich Qu. in seiner Pariser Zeit oft in einer germanophilen Gruppe¹³⁾ aufhielt, deren Gründung noch unmittelbar auf Frau von Staël zurückging und jetzt von Dégérando, ihrem ehemaligen Freund, in der Hauptsache unterhalten wurde, einem in deutschen Dingen beschlagenen Wissenschaftler, der sich durch seine pädagogische Tätigkeit sehr um die Einführung deutschen Gedankengutes in Frankreich bemühte. Was hier unmittelbar interessiert, ist, daß Dégérando sich schon ziemlich eingehend mit der Gedankenwelt Herders befaßt hatte, ja sogar selbst schon kurze Auszüge des Geschichtsphilosophen übersetzt hatte¹⁴⁾. Kein Wunder, daß der junge Qu., als er mit seinem Vorhaben, die „Ideen“ zu übersetzen, herausrückte, mit offenen Armen von Dégérando empfangen wurde¹⁵⁾. Dégérando war nun aber im allgemeinen geneigt, Deutschland von der geistigen Seite her zu sehen. Besonders hatte er sich in die deutsche Philosophie eingearbeitet. Er hatte versucht, wohl im Herderschen Sinn, in einer vergleichenden Geschichte der philosophischen Systeme im Hinblick auf die Grundsätze der menschlichen Erkenntnis, das Werden des Denkens selbst darzustellen. Dieser begeisterte Verehrer Deutschlands, der seine gefühlsmäßige Neigung zu Deutschland durch geistige Kompetenz vertiefen konnte, mußte Qu. in seiner fast blinden Liebe für Deutschland nur noch verstärken und ihn anregen. Wichtig ist wieder, daß auch durch Dégérando Qu. angehalten wird, das Problem Deutschland stark vom Geistigen her zu sehen.

Es ist hier weiter von Cousin zu sprechen, der sich zur Zeit gerade in seiner durch sein deutsches Erlebnis verursachten, pantheistischen Verirrung be-

¹¹⁾ Hugo, Lamartine, Cousin, Michelet u. a. m.

¹²⁾ Jan Allan Henning, „L'Allemagne de Mme. de Staël et la polémique romantique — Première fortune de l'ouvrage en France et en Allemagne (1814—1830)“ Champion, S. 292.

¹³⁾ Näheres über diese Gruppe findet sich bei Wendenroth, S. 45 f.

¹⁴⁾ H. Tronchon, „La fortune intellectuelle de Herder en France“, Paris 1820, S. 377 f.

¹⁵⁾ Oe. c. XIX, S. 303, 310, 324, 335 u. a. m.

fand, und dessen Freundschaft Qu. sich damals noch rühmte. Cousin, der so junge und so berühmte Professor, der Abgott der damaligen Jugend, war aus Deutschland als kühner Metaphysiker unter dem Einfluß des wunderbaren Dichterphilosophen Schelling oder des blendenden Logikers Hegel, die er beide persönlich aufgesucht hatte, begeistert und alsbald auch wieder begeistert nach Frankreich zurückgekehrt. Während dieser Epoche hatte er die pragmatische Ausrichtung seiner Philosophie verloren und gab sich, seiner rednerischen Ader freien Lauf gönnend, einer Geisteshaltung hin, die in kühnsten Abstraktionen und Konstruktionen ihr Wesen oder, wenn man will, Unwesen trieb. Diesem kunstvollen Geistesakrobaten fiel Qu. auf einige Zeit zum Opfer¹⁶⁾. Den blendenden Auslegungen deutscher Gedankensysteme dieses hinter seiner Phraseologie oberflächlichen Cousin lauschte Qu. andächtig und ergriffen. Natürlich fiel er auch dem von Cousin inszenierten Goethekult anheim. Man braucht nur zu hören, wie durchaus kollegial Cousin den jungen Freund aufnahm, um sich noch weniger über solche Verblendung zu wundern, die übrigens allgemein in der Zeit lag. Es kann also festgestellt werden, daß das vom Geistigen her orientierte, abstrahierende, rhetorisch oberflächliche, nur zu leicht und unkontrolliert der Phantasie nachgehende Erfassen von Konstellationen durch Cousin in der Entwicklung des werdenden Geistes verstärkt wird.

Viele Namen derer, die auch in derselben Richtung wirkten, ihm Deutschland ins beste Licht zu rücken, bleiben hier außer acht¹⁷⁾. Nur noch auf ein paar sei eingegangen, so auf Villemain¹⁸⁾, der seit 1816 den Lehrstuhl für französische Rhetorik innehatte und ihn in der Hauptsache für literarische Zwecke verwendete. In der von Frau von Staël angedeuteten Bahn fortfahrend, zeichnete er breit angelegte Bilder aus der literarischen Vergangenheit Frankreichs. Er entwickelt den Gedanken, daß die Literatur Ausdruck der Gesellschaft sei, ein für Qu. sehr gefährlicher Gedanke, da er nunmehr in seinen Ansichten, Deutschland durch die Brille der Literatur zu sehen, nur noch gestärkt und gerechtfertigt werden konnte. Weiter treibt Villemain schon so etwas wie vergleichende Literaturgeschichte, indem er sich bemüht, als echter Schüler Frau von Staëls, die die Relativierung des Geschmacks und dadurch eine Erweiterung kritischer Einsichten propagiert hatte, die Verschiedenheiten in den Literaturen aufzuzeigen, die durch die ungleichen geschichtlichen und sozialen Umstände hervorgerufen worden seien. Wenn er auch weniger Rücksicht in seinen Ausführungen auf die deutsche Literatur nahm, so ist doch das seinen Vorlesungen zu Grunde liegende Prinzip wichtig. Qu's Vorliebe für das romantische Mittelalter — er befaßte sich zur Zeit mit einer *étude sur le moyen âge* — kam Villemain in seinen Darbietungen über diese Epoche direkt entgegen.

Vorlesungen Guizots waren etwa geeignet, das politische Moment nicht ganz aus den Augen verloren gehen zu lassen, das durchaus unter der Oberfläche immer mitgeht, nur sich jetzt noch keinen Ausdruck verschafft; es muß des öfteren erwähnt werden, da sonst nicht das plötzliche, spätere politische Interesse erklärt werden kann.

¹⁶⁾ Mme. Ed. Qu. „*Avant l'exil*“, Paris 1888, S. 87 f. Oe. c. XIX, S. 306 f, 316, 318 f, 323 f, 336, 348, 356 f u. a. m.

E. Faguet, „*Pol. et mor.*“ II, Cousin, S. 229/280.

¹⁷⁾ Vgl. die Germanophilengruppe, die Wendenroth aufzählt.

¹⁸⁾ Mme. Ed. Qu. „*Avant l'exil*“, S. 106

Im Mai 1825 traf Qu. bei Cousin Michelet an, et ils se sentirent frères du premier jour¹⁹⁾, schreibt Mm. Qu. veuve in ihrer Beschreibung der fünfzig-jährigen Freundschaft dieser beiden späteren Waffenbrüder. 1825 war Qu. zweiundzwanzig Jahre alt, während Michelet schon siebenundzwanzig war, ein Altersunterschied, der in diesen Jahren von ganz besonderer Wichtigkeit ist. Der ältere Freund beschäftigte sich damals mit einer Vicoübersetzung, Qu. mit seinem Herder. Die gegenseitige Beeinflussung mußte also noch besonders gefördert werden, da sich beide trafen in ihrer Beschäftigung mit den beiden modernen Erneuerern der Geschichtsphilosophie. Es kann leider nicht näher auf den gegenseitigen Gedankenaustausch eingegangen werden, da für diese erste Zeit Dokumente fehlen²⁰⁾. Aber allein durch den Tatsachenverhalt, daß sich die beiden Freunde ziemlich zwei Jahre vor Qu's erster Deutschlandreise kennenlernten und intimste Freunde wurden, kann bei größter Vorsicht doch soweit gegangen werden, daß Michelet, der Zeit seines Lebens ein ideales, poetisches, religiöses Deutschland verehrte, seinen jungen Freund in dessen Begeisterungsrausch nicht gestört hat, eher ihn darin noch bestärkt haben mag.

Zusammenfassend ist festzustellen, daß seit der frühesten Jugend viele Faktoren zusammenlaufen, um Qu. für sein Deutschlanderlebnis zu prädisponieren, einmal, indem er den in Deutschland herrschenden romantischen Zeitströmungen artverwandt zu sein schien, was in seiner Neigung zu Kunst, Wissenschaft und pantheistischer Religion zum Ausdruck kam. Weiter trugen die protestantische, tolerante, moralische, freigeistige und idealistische Erziehung der Mutter, die primitive Natur seiner Heimat, das „französische Deutschland“, noch das ihrige bei. Dann aber, indem die ihn beeinflussenden, im damaligen Frankreich herrschenden Ideen ihm Deutschland fast ausschließlich von der positiven Seite zeigten, die ethisch gefühlsmäßige der Frau von Staël, die mehr philosophische des Dégérando, die phantasievoll, geistreich rhetorische eines Cousin, die literarhistorisch-kritische eines Villemain und die geschichtsphilosophische eines Michelet.

Qu's indirekte Einblicke in deutsche Art kommen also durchaus vom Gefühls- und Geistesmäßigen her, und nicht von praktischen, konkreten, eigenen Beobachtungen. Eine sehr wichtige Feststellung, denn damit kommt Qu. später mit vorgefaßter Meinung nach Deutschland, und es wird an ihm liegen, sich von diesem Vorurteil freizumachen, um zu objektiverer Beurteilung und Bewertung übergehen zu können; denn Prüfstein für die Beurteilung fremder Völker ist, inwieweit man sich von bestehenden Vorurteilen freimachen kann, ohne dabei wieder in neue zu verfallen.

Der positiven Bewertung Deutschlands kommt eine negative der französischen Verhältnisse entgegen, auf die später eingegangen werden wird.

Der schriftstellerische Niederschlag dieser ersten Epoche, der in engster Beziehung zur geistigen Auseinandersetzung mit Deutschland steht, sind seine Uebersetzung der Herderschen „Ideen“, eine dieser vorangestellte Einführung, sowie etwas später ein Essai über Herder, die im folgenden zusammen behandelt werden sollen.

¹⁹⁾ Mme. Edgar Quinet, „50 ans d'amitiés, Michelet-Quinet, 1825—1875“, 2. Aufl. Paris 1903 (Armand Colin).

²⁰⁾ Vgl. G. Lanson „La formation de la méthode historique de Michelet“, *Revue d'histoire moderne et contemporaine* Bd. VII, 1905/06, S. 13 f., in der er eine Beeinflussung Michelets durch Qu. sehen will.

„On aime toujours quelqu'un
contre quelqu'un.“

(Bersot).

Aehnlich wie zu Frau von Staël war Quinet zu Herder aus dem Bedürfnis heraus, in der Wüste des bindingslosen Rationalismus einen neuen Halt zu finden, gekommen. Aus dem sentimental, rhetorischen, lyrischen Versuch der *Souvenirs d'enfance*¹⁾ klingt ein trauriger Ton über dahingeschwundene naive Jugendzeit. *Qui sont-ils devenus ces jours, ces jours heureux*, heißt es in einer Variante dort²⁾. Die egozentrische Einsamkeit des jugendlichen, vielmeditierenden Qu. kommt jetzt in Konflikt mit seiner Umgebung. Seine bisherigen Wertungen sollen in der härteren Wirklichkeit ihre Probe bestehen. Aus der entdeckten Diskrepanz zwischen ihnen und seiner Umgebung entstand in ihm eine Enttäuschungsstimmung, die sich in dem verbitterten Verzweiflungsschrei des „Juif errant“³⁾ Luft macht, ein von geschichtlichen Erinnerungen durchtränktes Pamphlet auf seine Zeit und eine Kritik der ganzen Menschheit.

Schon hier, wo er kaum mit irgendwelcher Problematik der Geschichte bekannt war, muß sie ihm Vorspanndienste leisten. An einseitig ausgewählten Episoden weist er sarkastisch auf Torheit und Schlechtigkeit der Menschen hin. So pamphletiert er: den Despotismus, die servile Genügsamkeit und Unterwürfigkeit, das tatenfeindliche, lebensfremde Philosophieren, die unterdrückte Kunst, das Unmoralische religiöser Institutionen, die Unvernunft der Konfessionsspaltung und die Unmoral und Hypokrisie des Mönchswesens. Die ganze Jugendschrift, scheinbarer Verbote einer völlig negativen Einstellung zu den Menschen, soll aber nur dem einen Zweck dienen, durch Sarkasmus zu bessern. Qu. fängt seine literarische Laufbahn im Ton Heines an. Aber es ist doch nur das ehrlich empörte Gewissen und der allerdings so sehr ersehnte, aber noch zweifelnde Glaube an Besserung, die Qu. hier die Feder führen. Er wendet sich gegen die Zeitereignisse, gegen die Restauration der Bourbonen, gegen die Menschen, die diesen Despotismus so unterwürfig ertragen. Die Schrift ist nicht positiv, sie verspottet und verurteilt nur. Sie setzt noch nichts an die Stelle des Verurteilten, sie weiß noch nicht, woran sie sich eigentlich festklammern soll.

Doch nicht lange verliert er sich in diesem voltaireischen Intermezzo. Frau von Staël mit ihrer Enthusiasmusreligion⁴⁾ und Rousseau bekommen in ihm bald wieder die Oberhand, und zu ihnen gesellt sich jetzt Herder⁵⁾. *Si le vicaire savoyard avait écrit l'histoire du christianisme, c'est ainsi (d. h. wie Herder) qu'il l'aurait conçue*⁶⁾. Hinweg von dem Egoismus des Helvetius, von dem verzweifelnden Gelächter Voltaires und selbst von dem Nützlichkeitsprinzip Hutchesons⁷⁾. Die unpersönliche, abstrakte Kälte des Gedankens, der logischen Systeme wird verdrängt von der poetisch anschaulichen, Herderschen Methode. Geschichtliche Studien bedeuten ihm einen Trost, das Nacherleben des geschichtlichen Prozesses eine Stärkung⁸⁾. Wenn jemals die Geschichts-

¹⁾ Vgl. Molsen, S. 27 f.

²⁾ Dass. S. 30.

³⁾ Vgl. „Juif errant“ Paris 1822, Oe. c. VII, S. 441/488.

⁴⁾ Vgl. oben S. 20.

⁵⁾ Zum folgenden vgl. Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité 1825 u. Essai sur les oeuvres de Herder 1827. Oe. c. II, S. 247—439.

⁶⁾ Oe. c. II, S. 375.

⁷⁾ Das. S. 377.

⁸⁾ Das. S. 389 f.

philosophie ein Trost sein soll, so in den Zeiten der Kleinheit. Nichts beruhigt so, wie das Beispiel vergangener Jahrhunderte. Aus der Geschichte vermeint er das Prinzip alles Werdens erkennen zu können, somit auch den Sinn seines einzelnen Lebens, das er in dem Gefühl der Verbundenheit mit der Vergangenheit als Aufgabe hinfort zu führen gedenkt. Und dieses neue regulative Prinzip vermittelt ihm Herder, den er bald als einen der Größten verehrt.

Man wird den Einfluß Herders als ziemlich bedeutend ansehen dürfen, wenn man bedenkt, daß Qu. vom 20. bis 24. Lebensjahr das Hauptwerk Herders, die „Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit“, ins Französische übersetzte und sich gedanklich eingehend mit ihm auseinandersetzte, ferner wenn man bedenkt, daß Qu. gerade in der Epoche des sich bildenden selbständigen Urteils und seiner ersten gedanklich durchgearbeiteten literarischen Versuche, im Gegensatz zu den früheren sentimentalen Ergüssen, auf Herder stieß. Andererseits wird man sich aber hüten müssen, den ganzen Qu. auf Herder zu reduzieren, denn viel Herdersches Gedankengut, zu dessen Lebzeit original, war inzwischen in das allgemeine Bewußtsein übergegangen, und so läßt es sich nicht immer mit Bestimmtheit feststellen, ob ein bei Qu. vorhandener Herderscher Gedanke aus dem Zeitgeist oder aus Herder direkt entnommen ist⁹⁾.

Für die Tiefe des Erlebnisses liefern die häufigen begeisterten und verehrungsvollen Anspielungen an Herder in den Briefen¹⁰⁾ der damaligen Zeit einen Beweis. Niemals legte er Herder aus der Hand, ohne eine höhere Auffassung von der Sendung des Menschen auf Erden zu haben, niemals ohne tiefer an die Herrschaft der Gerechtigkeit und der Vernunft zu glauben, niemals ohne sich mehr der Freiheit und seinem Vaterlande ergebener zu fühlen und einer guten Handlung fähiger zu sein¹¹⁾. Er bewundert an Herder jene erstaunliche Einfühlungskönnung, das sich Identifizierenkönnen mit der jeweils zu behandelnden geschichtlichen Epoche, d. h. er hat den Künstler in Herder erkannt, der nach Herder selbst der erste Führer des Philosophen ist, der in genialer Schau die Vergangenheit noch einmal lebt und sie dabei gestaltet¹²⁾. Qu. verehrt in ihm den großen Anreger, *il ressemble à ce lotus sacré des védas qui, balancé sur les eaux primitives, porte au loin dans son calice tout un univers naissant*¹³⁾. *Voilà l'homme que je voudrais pour ami*¹⁴⁾. Wie sei es möglich, daß dieser Mann fast unbekannt unter den Franzosen sein könne. Er empfindet es als eine der dringendsten Aufgaben, Herders Gedankengut in Frankreich zu propagieren, und somit übersetzt er dessen Hauptwerk. Er übersetzt es, um zu helfen, um an der Genesung der Menschen mitzuarbeiten¹⁵⁾. Im Gegensatz zum „Juif errant“

⁹⁾ Diese Schwierigkeit wird auch bei Tronchon mehrfach deutlich, so bei Ballanche, wo trotz der Stellungnahme Tr.'s nicht einwandfrei direkte, indirekte oder überhaupt Beeinflussung bewiesen wird. Vgl. Tronchon „Herder en France“, S. 395—429.

¹⁰⁾ Oe. c. II. S. 297, 339, 349, 358, 370 u. v. a. m.

¹¹⁾ Das. S. 379 f.

¹²⁾ Das. S. 398.

¹³⁾ Das. S. 413.

¹⁴⁾ Das. II, S. 379.

¹⁵⁾ Wie Ballanche „Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts“ 1801, Chateaubriand „Le génie du Christianisme“ 1802, Mme. de Staël „L'Allemagne“ 1810 u. a. m.

bietet Qu. diesmal etwas Positives, einen Denker, der ihm Heilung brachte, und der nun auch seinem Volke Heilung bringen soll¹⁶⁾.

Wie weit war Herder nun schon vor der Uebersetzung durch Qu. in Frankreich bekannt? Vereinzelt ist er wohl schon bekannt gewesen und hatte auch schon indirekt gewirkt. So neben Unbedeutenderen auf Madame de Staël und Benjamin Constant, so auf Balanche, Guizot und Dégérando¹⁷⁾. Tronchon sagt in seiner Untersuchung: *Somme toute, dès avant Qu., en partie dès avant „l'Allemagne“, il y a contact, proche ou lointain, entre Herder et quelques-uns de ceux qui aideront à risquer ou fonder en France des modes nouveaux de l'histoire, à établir la doctrine romantique, à dresser face à face deux des grands systèmes sociaux modernes*¹⁸⁾. Es gab Berührungen, aber doch relativ wenig, und so kommt Tronchon zu dem deprimierenden Schluß: *Mais le sort semble être contre Herder, et cette étude de sa fortune intellectuelle en France est l'histoire d'une véritable infortune*¹⁹⁾. Auch die Qu.sche Uebersetzung sollte diese „circonstances obstinément défavorables à Herder“ nicht Lügen strafen.

Ein Vergleich²⁰⁾ der „Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit“ mit dem Gesamtwerk Qu.'s lehrt, daß die meisten Ideen Qu.'s schon bei Herder zu finden sind. Dieser Parallelismus liegt hauptsächlich auf religionsphilosophischen, geschichtsphilosophischen und kulturphilosophischen, d. h. aber auf den Zentralgebieten der Herderschen als auch Qu.'schen Betätigungsfelder. Im besonderen handelt es sich um die Geschichtsschreibung, Mythologie, Symbolik, Archäologie, Literaturgeschichte, Religionsgeschichte, Bibelexegetik und Moralphilosophie. Doch nicht nur, daß er durch Herders Gedankenwelt beeinflusst worden wäre, auch dessen subjektive, intuitive, künstlerische, vergleichende Methode und Darstellung wirkt auf Qu. ein. Ein Blick auf die beiden Herderaufsätze von Qu. mögen die Beziehungen, soweit sie aus der damaligen Zeit schon zu ersehen sind, sowie deren Gefahren veranschaulichen.

Wenn man in so früher Zeit schon von einem geschichtlichen System Qu.'s sprechen kann, so jetzt während der Auseinandersetzung mit Herder. In dem letzten Kapitel der Einleitung zu seiner Uebersetzung legt Qu. selber seine Gedankengänge klar²¹⁾, die hier wichtig sind zu analysieren, da in ihnen manche Fehlerquelle für spätere Völkerbeurteilung an ihrem Ursprung aufgezeigt werden kann. Qu. befand sich in einer Krisenphase, der des allmählichen Sichbewußtwerdens, alles lockert sich, was in seinem bisherigen Weltbild fest war, seine Wertungen wandeln sich und er sucht nach einem festen Punkt. Mme. de Staëls Enthusiasmusglaube²²⁾ weist ihn letztlich auf sich selbst zurück, auf den Gott in seinem eigenen Innern. Er sucht für diese Stimme in sich eine Bestätigung außer sich zu erlangen. In der Geschichte meint er, diese zu finden, er sucht aus seinem Drang zur Aktivität aus der Geschichte den Sinn, die Aufgabe seines

¹⁶⁾ „50 ans d'amitié“, S. 14. *C'est par l'histoire que notre pays doit se calmer, se fortifier . . .*

¹⁷⁾ Mit letzterem stand Qu., wie bekannt, in engster freundschaftlicher Verbindung, als er an seiner Uebersetzung arbeitete. Vgl. Oe. c. XIX, S. 303, 310, 324, 335 u. a. m.

¹⁸⁾ Tronchon „Herder en France“, S. 368.

¹⁹⁾ Das. S. 566.

²⁰⁾ Es wird im Verlaufe der Darstellung an den entsprechenden Stellen auf die gleichen Gedanken bei Herder und Qu. hingewiesen werden.

²¹⁾ Oe. c. II, S. 380—390.

²²⁾ Vgl. oben S. 20.

Lebens lesen zu können²³). Das Problem der Geschichte stellt sich ihm also nicht als ein Wahrheits- sondern vielmehr als ein Moralproblem²⁴). Die Stimme des Gewissens, die wohl gleichzusetzen ist mit dem sich offenbarenden Gott in seinem Enthusiasmusglauben, wird Qu. zum letzten Kriterium seiner geschichtlichen Forschungsmethode, die so leicht ein Gemisch von intuitiver, künstlerischer, vergleichender und exaktwissenschaftlicher Methode werden konnte. Diese Methode hatte ihn bei Herder so begeistert²⁵), weil sie als Reaktion auf jene Tendenz zur rationalen Objektivität der subjektiven Stimme wieder mehr Recht zugestand. Diese Neigung zu intuitiver und dabei moralischer Schau der Dinge wurde schon in früher Jugend²⁶) Qu.'s festgestellt. Nun in der Klärung, meinte er nach einem objektiven Kriterium zu suchen und findet dieses in der subjektiven Stimme des Gewissens. Sie wird ihm jetzt dazu dienen, aus der Religion des modernen Menschen, der Geschichtsphilosophie, seine Grundsätze zu erkennen²⁷). Wie besteht nun das Verhältnis zwischen Qu. und der Vergangenheit, daß deren Studium ihm zur Religion werden konnte? Daß ihm die Erkenntnis der Geschichte zu einer Aufgabe werden konnte?

Eines Tages erkennt er die Gleichheit der Menschen²⁸), also auch er allen leicht. Also kann er alle ihre Taten nacherleben, er findet sich dauernd in ihnen wieder. Andererseits erkannte er, daß er selbst durch alle seine Vorfahren, d. i. die ganze Geschichte, zu dem geworden ist, was er ist. Indem er also sein Ich erkennt, muß er optimal die ganze Geschichte erkennen²⁹), wie jener Naturwissenschaftler aus dem Zahn das ganze Tier rekonstruierte. Geht er also von seinem Ich aus, so stößt er auf die Geschichte, und geht er von ihr aus, so stößt er auf sein Ich. Diese erkannte Wechselbeziehung, *je vivais en eux comme ils vivent en moi*³⁰) oder *pour comprendre le secret de mon être, il me fallait aller interroger les débris de l'Orient* Ainsi, je m'arrêtais pour écouter au fond de mon âme le sourd retentissement des siècles passés³¹), wird Qu. zum Verhängnis, da er nun meint, die Geschichte objektiv zu interpretieren, wenn er nur auf seine innere Stimme höre, ein offener Trugschluß. Weiter glaubt er mit Herder³²) an ein sinnvolles Sichabrollen der Geschichte, d. h. an einen Fortschritt: *L'ordre des choses la (l'humanité) condamne au changement; mais ces changements sont des progrès, et les mêmes expriment sa faiblesse et sa force le développement de l'homme moral est loin d'être achevé. . . .*³³). In diesem Fortschritt offenbart sich Gott, so wird ihm die Geschichtsphilosophie *la science des lois de la providence*³⁴). Er muß nun das

²³) Oe. c. II, S. 384.

²⁴) Das. S. 380, 381.

²⁵) Vgl. oben S. 25.

²⁶) Vgl. „Institutions politiques dans leurs rapports avec les religions“ Mss. 1823, „Histoire de la personnalité humaine“ 1824 u. „Bossuet“ 1825, Arbeiten, mit denen sich Qu. vor Herder beschäftigte.

²⁷) Oe. c. II, S. 370.

²⁸) Das. S. 381.

²⁹) Vgl. auch Herder XIII, S. 199: „Der Ausdruck Leibnitz, daß die Seele ein Spiegel des Weltalls sei, enthält vielleicht eine tiefere Wahrheit, als man aus ihr zu entwickeln pflegt. . . .

³⁰) Oe. c. II, S. 382.

³¹) Das.

³²) Vgl. Herder XIV, S. 235 u. XV, S. 204—252.

³³) Oe. c. II, S. 387.

³⁴) Das.

regulative Prinzip in dieser sinnvollen Entwicklung erkennen, um ihm gemäß leben zu können, denn er hat seinen Vorfahren gegenüber eine Verantwortung, ihr Werk³⁵⁾ muß sinnvoll fortgesetzt werden von ihm, dem Produkt aus ihnen. Dieses Prinzip erkennt er nun wieder in seiner inneren Stimme, nach der er die Geschichte ja schon auslegte, obgleich er meinte, es aus dem Studium der Geschichte zu erkennen. Il faut croire que dans la lent expérience de cette foule d'êtres qui nous ont précédés, avec des affections et des passions en tout semblables aux nôtres, il est des trésors de force où l'homme n'a point encore suffisamment puisé³⁶⁾. Er wird also sein Leben, bewußt geschichtlicher Kontinuität, gemäß jenem regulativen Prinzip in der Geschichte einrichten, d. h. im Grunde wird er so leben, wie sein Gewissen es ihm vorschreibt, denn die objektive Erkenntnis jenes regulativen Prinzips war ja ein Fehlschluß von ihm. Jetzt beginnt die eigentliche zufriedenstellende Entfaltung des Ichs. L'humanité s'est concentrée en lui (l'être individuel) . . . tant que dure cette union, il est fort, il est puissant, invincible au monde; il a le repos et le bien suprême³⁷⁾. A peine a-t-on fait de la loi de l'humanité la loi de son être, que l'on commence à vivre de la vie universelle, et à jouir de toute la plénitude du moi³⁸⁾. So also konnte für Qu. die Erkenntnis der Geschichte Aufgabe werden. Herder hatte ihn auf diese Bahn gewiesen.

Es sollen hier nur einige Fragen aufgeworfen werden, die den endgültigen Schluß aus der obigen Analyse gestatten. Ist sein Ich nur ein Produkt aus der Geschichte oder ist noch etwas Neues hinzugekommen? Sind alle Menschen gleich? Entwickelt sich die Geschichte sinnvoll? Und wenn, offenbart sich ihr regulatives Prinzip in der inneren Stimme des Individuums? Was ist diese innere Stimme? Die Beantwortung dieser Fragen auf exaktwissenschaftliche Weise ist problematisch. Sie gehören in das Gebiet der Metaphysik und des Glaubens. Da nun Qu. sie alle beantwortet und sie als Prämissen in sein Gedankengefüge baut, hängt dieses an rational Unbestimmbaren, am Glauben, dessen Angelpunkt aber die Staëlsche Enthusiasmusstimmung, etwas Irrationales, Subjektives bleibt, und in diesem irrational subjektivem Moment, das eine so zentrale Stellung im Schaffen Qu.'s einnimmt, liegt eine unendlich reiche Fehlerquelle verborgen. Aus einer so subjektiven Haltung wird sich vieles rechtfertigen lassen, und für Qu. das Gefährlichste: Subjektive Geschichtsauslegung, wie gezeigt wurde, die sich nur allzuleicht tendenziös zuspitzen kann³⁹⁾.

Doch auf noch weitere Fehlerquellen muß hier im Zusammenhang der Auseinandersetzung Qu.'s mit Herder hingewiesen werden.

Im dritten Teil seiner Einleitung⁴⁰⁾ versucht Qu. am Herderschen System Kritik zu üben. Er meint, in dessen Gedankengefüge einen Widerspruch gefunden zu haben: L'humanité n'est et ne fut partout, conformément aux circonstances du temps et du lieu, que ce qu'elle pouvait être, et rien que ce qu'elle pouvait être (S. 361). Wörtlich auf deutsch sagt dagegen Herder⁴¹⁾: Mich dünkt dieses, daß allenthalben auf unserer Erde werde, was auf ihr werden kann,

³⁵⁾ Vgl. auch Herder XIII, S. 350, was also jeder Mensch ist und sein kann, das muß Zweck des Menschengeschlechtes sein. . . .

³⁶⁾ Oe. c. II, S. 384.

³⁷⁾ Das. S. 385.

³⁸⁾ Das.

³⁹⁾ Vgl. letzte Phase, S. 160 f.

⁴⁰⁾ Vgl. hierzu Oe. c. II, S. 361—380.

⁴¹⁾ Herder XIV, S. 83.

teils nach Lage und Bedürfnis des Ortes, teils nach Umständen und Gelegenheiten der Zeit, teils nach dem angeborenen oder sich erzeugenden Charakter der Völker. Herder fügt also wohlweislich das imponderable Moment des angeborenen oder sich erzeugenden Charakters der Völker ein, das Qu. einfach übergeht. Auch ändert Qu. Herders „alles, was auf dieser Erde werde“ um in „humanité“. Mit diesem Gesetz sei aber, so folgert Qu., jede politische Bewegung unmöglich. Avec cette loi, réduite à elle seule, le mouvement semble impossible (S. 361). Das Erwachen des menschlichen Gedankens könne nicht von diesem Gesetz bedingt sein, es bedürfe hier der Dazwischenkunft Gottes, da mit dem Dasein des bewußten Menschen etwas durchaus Neues, die autonome Perfektibilität, wirke, im Gegensatz zur früheren Notwendigkeit physischer Entwicklung. A peine la destinée de l'homme eut été séparée de celle de l'univers, par un acte, par une pensée, non-seulement il se trouva sorti d'une sphère où il ne devait plus rentrer, mais jusqu'à un certain point il renferma en lui la succession entière des tribus et des empires (S. 361/62). Il faut, d'après Herder, qu'il y ait eu un point dans l'espace, un mouvement dans le temps, où Dieu se soit communiqué à l'homme, pour apprendre à cet enfant égaré le chemin qu'il devait suivre (S. 363). Da die Menschheit aber, nach Herders Gesetz oben, immer nur sei, was sie, gemäß den sie umgebenden Raum- und Zeitbestimmungen sein könne, würde, so folgert Qu., eine Dazwischenkunft Gottes ausgeschlossen sein. Und diese sei doch wieder im System Herders nötig. La première impulsion ne vint pas de la nature extérieure, elle ne vint pas de l'homme. D'où est-elle partie? D'une puissance étrangère à l'un et à l'autre. Telle est la conséquence où Herder a été conduit (S. 363). Qu. nun meint, aus diesem Dilemma zu kommen, indem er postuliert, daß allem Sein der Drang zur Freiheit vom Sein inne- wohne. L'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme (S. 366).

Dieser charakteristische Einwand, der die Dazwischenkunft Gottes angreift, überzeugt von der Autonomie des Menschen und seiner Sendung zur Freiheit, wie sie seit der französischen Revolution in die Köpfe sich eingenistet hatte, so dargestellt, zeigt offenbar einen Widerspruch bei Herder. Aber dem ist nicht so. Eine derart äußerliche Dazwischenkunft Gottes würde Herder durchaus nicht lehren, sondern das Walten Gottes ist immer und überall, ohne daß das Entwicklungsgesetz jemals durchbrochen zu werden braucht, denn Gott außerhalb der Natur und deren Gesetzmäßigkeiten ist nicht. Er wirkt in dem Gesetz. „Die Allmacht selbst kann es nicht ändern, daß Folge nicht Folge sei“⁴²⁾. Herder arbeitet ja gerade mit dem Begriff der organischen Lebenskraft⁴³⁾, die überall wirke, auch wenn der Mensch sie nicht erkenne. „Nur ein Prinzipium des Lebens scheint in der Natur zu herrschen: dies ist der ätherische oder elektrische Strom (der Name spielt hier keine Rolle d. V.), der in den Röhren der Pflanze, in den Adern und Muskeln der Tiere, endlich gar im Nervengebäude immer feiner und feiner verarbeitet wird und zuletzt all die wunderbaren Triebe und Seelenkräfte anfaßt, über deren Wirkung wir bei Tieren und Menschen staunen“⁴⁴⁾. „Wo

⁴²⁾ Herder, XIV, S. 236.

⁴³⁾ Das. XIII, S. 90, 167 f u.a.m.

⁴⁴⁾ Das. S. 77.

Wirkung in der Natur ist, muß wirkende Kraft sein⁴⁵⁾. „Es mögen viele Medien in der Schöpfung sein, von denen wir nicht das Mindeste wissen, weil wir kein Organ zu ihnen haben; ja es müssen derselben viele sein, da wir fast bei jedem Geschöpf Wirkungen sehen, die wir uns aus unserer Organisation nicht zu erklären vermögen“⁴⁶⁾.

Qu. konstruiert also ein Dilemma in Herder und dann weiterhin einen Gegensatz zwischen Herder und sich, den er selbst wieder aufgibt, denn ein paar Seiten weiter ist kein Gegensatz Natur — Geschichte mehr, sondern *l'homme a pour compagnon dans sa carrière l'univers entier*⁴⁷⁾. Aber auch in dem von Qu. konstruierten Gegensatz zu Herder meint jener dasselbe wie dieser. Bei Herder tendiert alle Entwicklung auf die Humanität, d. i. Vernunft und Billigkeit in allen Klassen, in allen Geschäften der Menschen⁴⁸⁾, und Qu. nennt es den Drang zur Freiheit, die Befreiung des Geistes, die Herrschaft der Seele⁴⁹⁾. Vernunft und Billigkeit bei Herder, *l'affranchissement de l'esprit* und *le règne de l'âme* bei Qu. Hier hat also Qu. einen Gegensatz gesehen, wo keiner ist. Wichtig ist, daß er Herder falsch auslegt, wodurch erst seine Stellung gegen ihn möglich wurde. Dieser Gefahr konnte man bei Herder umso leichter unterliegen, da seine Methode sowie Darstellung nicht logisch streng diszipliniert ist.

Qu. erkennt an anderer Stelle selbst, daß ein Teil der Wirkung Herders von der Magie seiner Sprache herrühre⁵⁰⁾, daß man bei Herder weder die Unparteilichkeit oder Kaltblütigkeit eines Machiavelli, noch die gedankliche Reinheit eines Montesquieu suchen dürfte. Das Gefühl schliche sich, trotzdem es Herder peinlichst vermeiden wolle, doch immer wieder ein. Seine Liebe zur Schönheit, zur Gerechtigkeit, zum Fortschritt, verführe ihn immer wieder⁵¹⁾. Daß Herders Methode vom Sicherem über das Wahrscheinliche zum Zweifel durch die dichterische Schau gelange und man nur das Gewissen, das religiöse Gefühl zum festen Punkt habe⁵²⁾. Qu. erkennt also durchaus, daß Vorsicht bei der Ausdeutung Herders geboten ist und mißversteht ihn doch einmal, vielleicht, weil auch Qu. große Neigung zu solcher freien Methode und Darstellung hat und er eine sehr bewegliche assoziative Denkweise besitzt. Auch bei Qu. mischen sich nur allzuleicht Wissenschaft und Kunst, Wissenschaft und Phantasie, Wissenschaft und Gewissen. Unter der dichterischen Darstellungsweise wird dieses dann mannigfaltig versteckt. Daß bei dieser methodischen Undiszipliniertheit die gegenseitige Verständigung sehr erschwert ist, beweist die Qu'sche falsche Auslegung.

Eine weitere Fehlerquelle liegt in der Darstellung selbst, in den Bildern, Vergleichen und Symbolen. Ein Beispiel soll dieses veranschaulichen. Ein Phänomen wird ein konkretes Bild gefaßt: das Leben eines Volkes gleicht dem der Pflanze, dem Wachsen, Blühen und Sterben. Wo liegt nun jeweils die Blütezeit, die fruchtbare Epoche, nach der jedes Volk hindrängt? Es besteht hier die Gefahr, daß der einzelne Betrachter diese jeweils in der Periode sieht, die ihm innerlich am nächsten steht, oder die seinen moralischen Einsichten

45) Herder, XIII, S. 84.

46) Das, S. 85

47) Oe. c. II, S. 370.

48) Herder, XIV, S. 230

49) Oe. c. II, S. 366.

50) Das, S. 372.

51) Das, S. 376 f.

und Forderungen am meisten genügt usw. Für den einen ist die Republik in Rom die Blütezeit, für den anderen die Kaiserzeit. Das Vergleichsbild bietet also keine Gewähr einer objektiven, allgemeingültigen Auslegung, im Gegenteil bietet es sogar große Möglichkeiten für subjektive Ausdeutung, und somit kann es zur Fehlerquelle werden. Qu. nun neigt zur Ueberschätzung des Vergleichsbildes, d. h., daß er ihm Beweiskraft zugesteht, wo es nur Mittel der Ausschmückung, des Unterstreichens sein darf. Wenn er sagt: *le mouvement y est si habilement préparé* (d. h. in den menschlichen Handlungen), *les phénomènes sont si fortement liés entre eux, qu'en passant de la science des choses à la science des volontés, vous ne faites que revoir sous des formes analogues et plus élevées le même ordre, la même stabilité qui s'étaient offerts à vous dans la contemplation du monde physique*⁵²⁾, werden sich ihm mühelos Vergleiche aus der Natur anbieten. Er zählt einmal sogar solche Vergleichsmöglichkeiten auf: *les accidents de la vie des fleurs, la fraîcheur de la première rosée, l'âme des bois, des montagnes, le tableau des moissons, les apprêts des vendanges, des mouches éphémères*⁵³⁾. Diese Vergleiche dann beliebig lang auszudehnen, Konstruktionen aus ihnen zu machen, die zu falscher Einstellung führen, ist der nächste Schritt, wie es in manchen späteren Artikeln zu Tage tritt⁵⁴⁾.

Dieses unbewußte Ueberspringen der Logik durch undisziplinierte Methode durch die Darstellung konnte hier aufgezeigt werden an den ersten Schriften Qu's. Es zieht sich durch alle weiteren mehr oder minder stark hindurch, wird durch den bevorstehenden Deutschlandaufenthalt und die Griechenlandreise etwas gedämpft, doch durch das Kunsterleben in Italien wieder unterstützt, und später gar bewußt tendenziös ausgenützt⁵⁵⁾.

Als Ergebnis kann abschließend festgestellt werden, daß Qu. in Herder zunächst einen Retter gegen den Rationalismus fand. Durch ihn sucht er jetzt in der Geschichte eine Art neue Religion, deren Studien er sich gerne hingibt. Außer daß er durch ihn auf neuere Zweige der Wissenschaft gelenkt wird, ist aber auch seine Methode von Herder beeinflusst (intuitiv vergleichend), die sich in künstlerisch phantasievolle Wiedergabe kleidet. Doch brachte die Beschäftigung mit Herder auch Gefahren mit sich, die Fehlerquellen für die Erkenntnis sind. So die subjektive Auslegung der Geschichte, da er statt nach objektiven Kriterien zu suchen, sein System im Metaphysischen verankerte, die methodische Undiszipliniertheit und die zu frei künstlerische Darstellung.

⁵²⁾ Oe. c. II, S. 368.

⁵³⁾ Das.

⁵⁴⁾ Vgl. unten S. 48.

⁵⁵⁾ Vgl. unten letzte Phase S. 89 f.

Begeisterung für Deutschland.

„Tout aimer pour tout comprendre“
(Faguet).

Der junge Qu., durch die mannigfaltigsten Faktoren in fast außergewöhnlicher Weise für alles Deutsche prädisponiert, mußte, wenn er schon sein Vaterland auf einige Zeit verlassen wollte, aus innerem Drange heraus Deutschland als Reiseziel wählen. Hier lag das Land seiner Sehnsucht nach all den vorherigen geistigen Beschäftigungen. Es finden sich aber neben der Sehnsucht nach Deutschland noch weitere Momente, die ihn bestimmten, seine Heimat zu verlassen.

Wo liegen die äußeren, unmittelbaren Anlässe, und inwiefern ist ihr Wissen hier wichtig? Allgemein fühlte Qu. sich in seinem Vaterlande nicht mehr recht wohl. Zunächst mag daran sein etwas ungeordneter und wenig befriedigender Studiengang schuld gewesen sein. Das Pendeln zwischen einem Banklehrling, einem Studenten der Rechte und einem ehrgeizigen, jungen Dichterling, der letzterer Berufung gegen die Wünsche seiner Eltern immer mehr verfiel, ließen sein Inneres zu einem dauernd Unzufriedenheit erregenden Schlachtfeld von Pflicht und Neigung werden. Gesteigert wurde dieser Zustand noch dadurch, daß er gerade jetzt schmerzlichen Einblick in den Dualismus alles menschlichen Seins erhielt. Nach dem Voltaireischen Skeptizismus verfiel er jener Enthusiasmusstimmung, verstärkt durch seine ethisch aufgefaßten Geschichtsstudien. Das erlaubte ihm, an seinem Ideal festzuhalten, indem er seine Umgebung ablehnte. Seine Umgebung aber war das Frankreich der Restauration, das einem freiheitlichen, nach Ideale schwärmerisch strebenden jungen Träumer in sozialer wie politischer Hinsicht nur mit heimlichem Ingrimm erfüllen mußte. Klagen über den servilen Geist in der Politik sind häufig. Die katholische und aristokratische Regierung der wiedereingesetzten Bourbonen ließen ihn sich vollkommen zur Opposition schlagen, die zur Aktivierung der Außenpolitik drängte, zur Wiedergutmachung von Waterloo. Frankreich bietet ihm in diesem Augenblick das Schauspiel eines Volkes, das genügend erleuchtet sei, die Freiheit zu verstehen, aber zu wenig Energie besitze, sie zu erreichen¹⁾. Schließlich meint er sogar persönlich unter den Bourbonen leiden zu müssen. Jugendlichen, unklaren Phantasmagorien anheimfallend, finden sich schon jetzt Anklänge an eine messianische Sendung Frankreichs, die mit der Revolution begonnen habe und unter den jetzigen Bourbonen gewaltsam erstickt würde und so in unwürdigster Weise im Sande verlaufen müßte²⁾. Unterstützt mag solche politische Ideologie, an der die damalige Zeit besonders reich war, noch durch die philhellenistische Bewegung³⁾ worden sein, deren glühender Anhänger er war. Auch die geistige Atmosphäre schien ihm in Frankreich durchaus kriechend und schmachlich. In Deutschland, da waren die Geistesheroen, mit denen man wetteifern sollte, und er hatte ja schon mit Herder begonnen.

Zu all diesen Frankreich feindlichen Momenten gesellt sich aber noch ein ganz persönliches Liebeserlebnis, das ihm den Boden von Paris unter den Sohlen brennen ließ. Nach Deutschland zu fliehen, wäre ein heroisches Mittel, um sich einem Gefühl zu entziehen, das alles ihm untersagte, schreibt in jenem apologetischen Stil später seine zweite Frau über den direkten Grund dieser

¹⁾ Oe. c. XX, S. 34, 35, 40 u. a. m.

²⁾ Das.

³⁾ Oe. c. XIX, S. 375, XX, S. 3.

ersten Deutschlandreise⁴⁾. Man glaubt zu wissen⁵⁾, daß es die erwiderte Liebe zu der Frau des Freundes war, die ihn in seelische Kämpfe verwickelte, da seine moralischen Wertungen ein Verletzen des Ehe- und Freundschaftsethos nicht zuließ. Verzweifelnd, so schreibt er selbst, suchte er Rettung in Deutschland, krank an Leib und Seele, nachdem ein kurzer Aufenthalt in seiner düsteren Heimat ihn nur noch mehr exaltiert hatte⁶⁾, und er sich dort ein Sumpffieber zugezogen hatte. Wird so nicht die positive Einstellung, die er charaktermäßig und durch allerhand Einflüsse verstärkt, ohnehin schon zu Deutschland hatte, noch aufs beste ergänzt durch eine negative zu seinem Vaterlande? Ein wirklich in vieler Hinsicht selten günstiges Zusammentreffen der mannigfaltigsten Faktoren.

Nie schien ihm eine Reise notwendiger. *La mort ne me glace plus que dans les autres*. Und zum ersten Mal sollte es sich beweisen, daß Reisen für Qu. meist eine Art Erlösung, eine Befreiung und Kursänderung in seiner gefühls- als auch verstandesmäßigen Einstellung zum Leben nach sich zog. Herder sollte ihn auch in Deutschland noch nicht freigeben, denn durch ihn erhielt er ohne weitere Schwierigkeit sofort Zutritt in die für Herder interessierten Kreise. So trat ohne sein Zutun eine ganz bestimmte Auswahl in seinen Gastgebern ein. Diese Tatsache ist wichtig, da ja nun die Umstände, die ihm seinen ersten persönlichen, direkten Eindruck von Deutschland vermittelten, gefärbt und ausgewählt wurden. Der Ruf seiner Herderübersetzung ging ihm voraus und öffnete ihm zunächst die Türen des Straßburger Verlegers Levrault, bei dessen Schwesternunternehmen in Paris seine Übersetzung der „Ideen“ gedruckt wurde. Durch dieses bedeutende Straßburger Verlegerhaus erhielt er weiter Empfehlungen für seine Deutschlandreise, insbesondere für Heidelberg, wo er auch gleich nach seiner Ankunft in der geistigen Welt als Herderübersetzer gefeiert wurde⁷⁾. Es ist gewissermaßen, als ob er durch seine Wiederbelebung Herderscher Ideen in Frankreich einen Teil dessen Ruhmes ernten sollte. Hatte doch sogar Goethe die literarische Welt auf das Phänomen der Herderrenaissance in Frankreich aufmerksam gemacht⁸⁾. Da nun aber in jeder Urteilsbildung der erste Eindruck sehr entscheidend ist, so darf dieser Umstand mit Recht als äußerst wichtig erscheinen.

Straßburg befand sich damals noch politisch unter französischer Oberhoheit, war aber in sich deutsch, und gewissermaßen eines der Einfallstore deutscher Art nach Frankreich. Da sich nun der junge Qu. erst einige Zeit in Straßburg und Colmar aufhielt, so war der Uebergang zum Deutschen ein allmählicher. Weiter ging dann Qu. nach Heidelberg⁹⁾, das, wie aus der Geschichte deutsch-französischer Beziehungen ersichtlich ist, immer ein Lieblingsaufenthalt für Franzosen war, wie wohl im weiteren Sinne die ganze Rheingegend. Es darf nun hier nicht übersehen werden, daß Qu. nur die Rheingegend kennenlernt; auch später kam er niemals weiter ins Innere Deutschlands, eine gefährliche Begrenzung. Auf vielen geselligen Spaziergängen lernte er die unzähligen Schönheiten mit all ihren mythologischen und geschichtlichen Schätzen des sagenum-

⁴⁾ „*Avant l'exil*“, S. 108 f.

⁵⁾ Vgl. hierzu Molsen, S. 66 f.

⁶⁾ Oe. c. XX, S. 1, 4f.

⁷⁾ H. Tronchon, „*Un romantique en Alsace*“, 1930.

⁸⁾ Goethe, Bd. XLI, S. 345. (Ausg. bei H. Böhlau Nachf., Weimar 1903).

⁹⁾ Vgl. Reynaud, „*Français et Allemands*“.

wobenen, ruinenreichen, landschaftlich reizvollen Rhein- und Neckartals kennen und hat dieses Stück Erde Zeit seines Lebens nicht wieder vergessen können.

All diese Umstände mußten Qu. einen wahren Einblick in das echte, eigentliche Wesen des Deutschen erschweren, sowohl gleich am Anfang wie sein ganzes Leben hindurch, da durch die Auswahl einseitige Beurteilung nicht ausbleiben konnte.

In Heidelberg nun wurde ihm die erwartete überaus gute Aufnahme zu teil. Zunächst einige Worte über seinen Umgang. Er bewegt sich hier von allem Anfang in Professorenkreisen¹⁰⁾, die ihn mit herzlicher Schlichtheit aufnehmen. Da wäre der Geschichtsschreiber Schlosser (1776—1861) zu nennen, der die Literatur der Vergangenheit nach ihrer historisch-politischen Bedeutung untersuchte. Diese Forschungsweise mußte besonders einen Qu. reizen, der gerade hier zwei seiner Hauptinteressen vereinigt fand, Literatur und Geschichte, der aber auch als Unterströmung die Politik mitschwingen ließ. Dann war da Daub (1769—1836), ein spekulativer Theologe, in dem Kantischer Kritizismus, Schellings Identitätsphilosophie und mystisches Gedankengut sich paarten; Baehr (1798—1872), Professor der klassischen Philologie, der zur Zeit gerade an einer römischen Literaturgeschichte arbeitete; der evangelische Theologieprofessor Karl Ullmann (1796—1865)¹¹⁾, der für eine Vermittlungstheologie eintrat; der Theologieprofessor und Orientalist H. E. G. Paulus (1761—1851)¹²⁾, der eine mehr verstandesmäßige theologische Richtung vertrat.

Vor allen Dingen aber ist hier der „romantische Philologe“ Friedrich Creuzer (1771—1858)¹³⁾ zu nennen, mit dem ihn wohl die intimste Freundschaft verband. Dieser Philologe und Altertumsforscher, dessen Geistesrichtung am besten charakterisiert wird durch sein Hauptwerk „Symbolik und Mythologie der alten Völker“, 1810—1812, erscheint immer wieder in Qu's Briefen in der leidenschaftlichsten und verehrungswürdigsten Weise genannt¹⁴⁾. Qu. hat sich sehr intensiv mit dessen Gedankengängen befaßt, sie disputierten eifrig miteinander auf langen Spaziergängen. Zum Beweise der engeren Beziehungen zwischen ihnen sei erwähnt, daß Qu. für Creuzer, der damals in Unterhandlung mit der Akademie der Inschriften, Paris, stand, eine dessen Schriften „Mémoire sur l'esclavage chez les Romains“ ins Französische übersetzte. Diese Uebersetzung wurde dem damaligen Präsidenten der Akademie, M. Abel-Rémusat, mit einem Briefe Creuzers übersandt, in dem es unter anderem heißt: Gallice vertit Herderi nostratis interpres, vir iuvenis ornatissimus mihiq. amicissimus E. Quinet, qui iam nobiscum agit Heidelbergae¹⁵⁾. Damit ist einerseits die Freundschaft bewiesen, andererseits aber auch die Beschäftigung Qu's mit der Symbolik Creuzers. Weiß man nun weiter, daß Creuzer in den Jahren gerade seine „Vorlesung über die römischen Antiquitäten, die Lehre vom Sklavenwesen der Alten, besonders der Römer, wegen seiner heutigen europäischen Bedeutung

¹⁰⁾ Vgl. zum folgenden „Avant l'exil“, S. 115.

Oe. c. XX, S. 39, 42 f.

„50 ans d'amitiés“, S. 11.

¹¹⁾ Vgl. Beyschlag „K. Ullmann“, Gotha 1867.

¹²⁾ Vgl. „Der Denkgläubige, theol. Jahresschrift“, Heidelberg 1825/29.

¹³⁾ Phil. Wittkop, „Heidelberg und die deutsche Dichtung“, Teubner, Berlin-Leipzig 1916.

¹⁴⁾ Oe. c. XX, S. 26, 29, 41, 80 u. a. m.

¹⁵⁾ Creuzer, „Aus dem Leben eines alten Professors“, 1848.

mit besonderer Liebe¹⁶⁾ behandelte, und denkt man an das 1850 entstandene Tendenzdrama Qu's „Les Esclaves“¹⁷⁾, so ist es ein weiterer Beweis, daß Qu. das Studium Creuzerscher Gedanken durchaus ernst nahm, und der deutsche Gelehrte eine sehr große Bedeutung für den jungen Franzosen gewann. Ist er es doch auch später, der in Frankreich durchsetzte, daß Qu. als wissenschaftlicher Teilnehmer der Morea-Expedition mitwirkte, abermals ein Zeichen, wie sich Qu. gut im Creuzerschen symbolischen Altertum umgesehen hatte, um sich für die Anforderungen einer solchen Aufgabe genügend dokumentiert zu erweisen.

Qu. wird also von deutschen Wissenschaftlern in der damaligen Geistesrichtung, die noch gegen Ende der romantischen Ära lag, angeregt auf den Gebieten der spekulativen Theologie, der Geschichte und Literaturgeschichte mehr intuitiver Betrachtungsweise und der symbolischen Mythologie. Alle diese wissenschaftlichen Disziplinen sind mehr dem romantischen Ideal gemäß.

Weiter muß aber erwähnt werden, daß im Dezember 1827 Creuzer seinen jungen Gönner in die Familie Kaiser einführte, wo musikalische Abende, „wahre poetische und religiöse Feste“ abgehalten wurden. Die dort gemachte Bekanntschaft mit einer Verwandten des Hauses, Minna Moré, führte alsbald zu einem Liebesverhältnis. Dieses Erlebnis, das nach manchen Verwirrungen endlich doch in eine glückliche Ehe einmünden sollte, fesselte Qu. rein gefühlsmäßig noch mehr an Deutschland, und setzte ihn in Stand, deutsches Wesen in seinen zartesten Regungen zu erfassen; wenn nicht auch hier gleich wieder eine Gefahr zu einseitiger Verallgemeinerung lag. Minna Moré¹⁸⁾ war von melancholisch mystischer Natur, tief religiös veranlagt und künstlerisch hoch kultiviert. So kommt ihm hier wieder das mystisch-religiöse Moment entgegen, das ihn überall¹⁹⁾ in Deutschland begegnete und das außerdem eine Hälfte seiner Natur bildete. Könnte man unter all dieser Kongruenz nicht eines Tages eine ernüchternde Reaktion vermuten?

Nach einiger Zeit wird Qu. in die Familie Moré eingeführt, die er selbst einmal mit der des Vikars von Wakefield²⁰⁾ verglich. Der Vater war ehemals protestantischer Geistlicher, jetzt aber Notar in Grünstadt. In ihm lebte noch der Geist der französischen Revolution, er war infolgedessen sehr franzosenfreundlich, im übrigen aber wohl, so scheint es, ein weltferner Idealist, Anhänger ideologischer Freiheits-, Gleichheits- und Brüderlichkeitsgedanken. Seine vielköpfige Familie, die des Doktor Primerose, war gastfrei, einfach, sparsam, arbeitsam, selbstzufrieden und dabei künstlerisch interessiert. Qu. hat sich in diesem Kreis sehr wohl gefühlt, dessen zarter Friede ihn, den ruhelosen Unfertigen, oft Haltlosen, ganz anders balsamisch heilte, als etwa die gekünstelten Kleinstadtgesellschaften seiner Heimat, wo er sich nicht anders zeigen konnte als untauglich für den gesellschaftlichen Verkehr.

Unzufrieden in Frankreich, reiste Qu. nach Deutschland. Hier wurde ihm Herder zum Wegbereiter, wodurch eine Auswahl seiner Umgebung eintrat. Außerdem bewerkstelligte sich der Uebergang von Frankreich nach Deutschland allmählich durch den Aufenthalt in Straßburg und Heidelberg. Ueberall fand er eine verständnisvolle und sogar häufig gefeierte Aufnahme in der kultivierten

¹⁶⁾ „Aus dem Leben eines alten Professors“, 1848.

¹⁷⁾ Oe. c. VIII, S. 327—463.

¹⁸⁾ „Avant l'exil“, S. 132.

¹⁹⁾ Frau von Staël, Herder, Creuzer usw.

²⁰⁾ Oe. c. XX, S. 43.

Welt und Professorenkreisen, die ihm alle den Deutschen in seiner idealistischen Einstellung zeigten. Durch die Liebe zu Minna Moré wurde er auch gefühlsmäßig an Deutschland gebunden.

Nummehr soll gezeigt werden, welches Bild der junge Qu. von Deutschland bekommen hat, und was ihm in dieser Epoche das deutsche Wesen offenbart.

Der sehr soziabile Charakter des Deutschen fällt ihm zunächst auf, etwa im Familienleben, dessen schlichte und so herzliche Einfachheit er nicht genug hervorheben kann. Bei dieser Schlichtheit findet er eine wahrhaft seelische, gegenseitige Bindung, die in dauernder Kunstbetätigung und echter Geselligkeit sich kundtut²¹⁾. Heidelberg c'est le pays de l'âme²²⁾ ruft er aus. Harmlos treffen sich beide Geschlechter zu den musikalischen Abenden, über die der Genius der großen deutschen Heroen schwebt, für die eine tiefe Liebe und Verehrung herrscht. Oder man schweift auf langen Wanderungen durch die Natur. Hier ist es wieder das gesunde, innige Naturgefühl, das mit ihr Verwachsenheit das noch in den Märchen- und Sagentypen der Umwelt leben, das sich Auslebenlassen einer Stimmung, das Hangen an den geschichtlichen Ueberlieferungen, das jede Ruine oder Feste sofort damit verbindet. Ein sorgenloses Sichhingeben an den Augenblick, und doch dauernd ein über dem Alltag Schweben, eine sonntägliche Feierlichkeit, eine beneidenswerte Kunst des Lebens. Bei einer methodischen Genauigkeit, die die täglichen Pflichten zu erledigen erleichtert, doch die Gabe, dauernd Zeit zur Verfügung zu haben, frei so den Augenblick auskostend. Ein Taktgefühl den Frauen gegenüber und eine vornehme Zurückhaltung, die ganz natürlich wirkt, da man der Frau eine förmliche Verehrung zuteil werden läßt. Ein heiteres Gemüt ist wohl der Grundzug dieser Charaktere, die voller Ideale sind, die sie sehr oft in ihrem Leben verwirklichen, die aber doch dabei keinen Sinn für die größeren Realitäten, wie etwa den Staat, haben, da sie hauptsächlich in einer metaphysischen Ideenwelt leben, die sie weit über die wirklichen Dinge stellen. Dieses Fassen des Lebens vom Transzendenten her läßt sie praktisch konservativ sein, da man hier ja eigentlich nichts weiter verlangt als einen fruchtbaren Frieden, in dem man dem höheren Menschen leben kann. Man begeisterte sich für die französische Revolution, machte sie aber selbst nicht mit. Man ist Kosmopolit und Altruist, beweist dies auch in allen Umgangsformen, aber politisch nicht im Sinne einer Aktivierung. Diese gilt dem Deutschen nicht viel, da er ein inneres aktives Leben führen will, äußerlich aber schlicht und einfach. Es fehlt nicht an starker Religiosität, die schon eher ins Mystische übergeht, dabei wieder äußerlich einfach, schlicht und wahr. Diese echte Frömmigkeit wird ins Leben übertragen durch ein Befolgen autonom-moralischer Gesetzmäßigkeit, das sich in vielem ans primitive Christentum anschließt. Seine sinnliche Verklärung findet es aber wieder in der Kunst, in der religiösen Musik.

Für die Freundschaft hat er einen Prototyp in der mit Creuzer gefunden. Er berauscht sich auf den langen Wanderungen durch die Natur an der herzlichen Einfachheit seines Umganges. Solche Bruderschaft wie zwischen ihm und seinem älteren Freund, meint er überall zwischen deutschen Studenten und Professoren wiederfinden zu können. Dieses fruchtbare Zusammenleben ist gekennzeichnet durch eine Lebensführung, die zugleich fleißig und leicht ist, die den transzendenten Metaphysiker vereinigt mit den Vergnügungen einer Landpartie und an-

²¹⁾ Vgl. hierzu und zum folgenden Oc. c. XX, S. 10—87.

²²⁾ Oc. c. XX, S. 31.

deren fröhlichen Geselligkeiten. Ueberall findet er Größe und Naivität des Geistes gepaart. Etwas jedoch scheint ihn zu befremden, wenn er von den glücklichen Bindungen unter Freunden spricht, deren Abwesenheit weder traurig stimme, noch deren Gegenwart störend empfunden werde.

In Creuzer spiegelt sich ihm auch noch das geistige und wissenschaftliche Deutschland wieder. *Le génie de Creuzer est vraiment le génie de l'Allemagne. C'est un mélange d'une prodigieuse science avec l'imagination de la poésie de Schiller*²³⁾. Er vereinigt griechisches und orientalisches Altertum. Es wurden schon Daub, Baehr, Schlosser genannt. Im Bibliothekar Mau, im geistvollen Melancholiker Schelvel findet er echt deutsches Gelehrtentum. Seine Kunst aber spiegelt sich für ihn nicht in Mannheim, das ihm ebenso mißfällt wie Paris, sondern im Straßburger Münster oder in den deutschen Klassikern wider, in Goethe, Herder, Schiller, Klopstock und Jean Paul.

An das so geschaute Deutschland glaubt er. In seinem Essai über Herder²⁴⁾ gibt er sein Credo²⁵⁾. In einer Epoche fruchtbarer Jugend, in der der Gedanke dem wissenschaftlichen Fortschritt vorausseilte, sei Herder der Herodot der Philosophie der Geschichte gewesen. Aus diesen Sätzen spricht eine äußerst positive Bewertung Deutschlands, und zwar des großen geistigen Deutschlands der Vergangenheit²⁶⁾. Blickt Qu. weiter auf das gegenwärtige Deutschland, so entdeckt er doch schon, — das ist sehr wichtig, um das spätere Umschwenken besser erklären zu können — daß der Materialismus sich breit gemacht habe. Doch für ihn versinkt der Materialismus, der Gedanke allein bleibt. Daher folgender Satz, der eine höchste Hoffnung auf Deutschland darstellt: *Le réel confirme pour eux l'idéal, l'idéal explique le réel. Ramenés de l'un à l'autre, hier le premier dominait, aujourd'hui c'est le second; plus tard, ils songeront à les unir, et ils atteindront alors leur maturité et leur but... au fond de tes silencieuses vallées jaillit encore, sous les chênes d'Arminius, la source pure du beau moral, où tôt ou tard viendront se désaltérer les peuples qui t'entourent... Le délire de ton inspiration est passé; comme le rameau chargé de fruits, tu t'inclines vers le sol, et pourtant tu es encore le pays de l'âme et de l'espérance*²⁷⁾. Das ist die Einstellung Qu's jetzt. Er als Franzose, in vieler Hinsicht in seinem Vaterland enttäuscht, glaubt an eine Erlösung Europas durch Deutschland. Das ist sein dankbarer Abschied an das für ihn so gastliche Deutschland. So aber sollte er nie mehr sprechen.

Was kann nun als Ergebnis seines ersten zweijährigen Deutschlandaufenthaltes festgestellt werden? Ganz offenbar hat seine Deutschlandreise ihm eine physische und psychische Gesundung gebracht. Dies konnte umso leichter geschehen, da er sich mitten in der Entwicklungsperiode befand. Es scheint ihm wie ein stärkendes Erwachen, was mit ihm vor sich geht²⁸⁾, wie durch ein Gebet fühlt er sich geläutert, er scheint aus einem schrecklichen Traum zu erwachen, er wird zu neuen Hoffnungen geboren und meint sich selbst soweit erkannt zu

²³⁾ Oe. c. XX, S. 29.

²⁴⁾ Dieser Aufsatz wurde aus Gründen der inneren Gliederung schon mit zum vorigen Abschnitt herangezogen.

²⁵⁾ Oe. c. II, S. 437 ff.

²⁶⁾ Klopstock, Schiller, Goethe, Jean Paul sind für ihn eine Epoche, den Unterschied von Klassik und Romantik kennt und sieht er nicht.

²⁷⁾ Oe. c. II, S. 438 f.

²⁸⁾ Vgl. zum folgenden Oe. c. XX, S. 20, 34, 48, 49, 57 u. a. m.

haben, daß er, indem er deutscher Art folgt, nur seiner Natur freien Raum gibt. Im stärksten Maße auf sich gewiesen, erwartet er nur wenig von außen, hingegen viel von sich selbst, verlangt dabei wenig für sich und viel für andere. Er ist autonom geworden und fühlt hierzu eine innere Berechtigung. Diese allmählich sich durchsetzende starke Selbstbejahung läßt ihn sich nur noch unter den Gedanken des Rechten unterordnen. Was er fühlte und was er sah, lehrte ihm, daß sein Schicksal nur immer sein Werk sein könne. Er arbeitet also an sich selbst. Hierbei fühlt er sich viel mehr auf die Natur als auf die Menschen gewiesen. Der politische Geltungstrieb ist aus dem Vordergrund verdrängt und ermöglicht ihm so eine volle und intensive Hingabe an sein Studium, das jetzt für ihn das Deutsche im allgemeinsten Sinne des Wortes ist²⁹⁾. Er gibt sich diesem aus einem inneren Impuls hin, die französische Etikette und deren Opfer aufs entschiedenste verwerfend. Der daraus sprießende Seelenfriede, die introspektive Schau führt ihn weit ab von den leidenschaftlich aufgeregten französischen Kreisen, besonders von Paris. Ein geruhiges, durch vertieftes Studium gerechtfertigtes Leben zieht er jedem äußerlich aufgeregten, dafür aber innerlich hohlen vor. Im Geiste, bei seelisch starken Bindungen zu leben, heißt für ihn den natürlichen Gesetzen des Lebens folgen. Im Geiste, das heißt jetzt, seinen früheren Neigungen nachgehen, seine moralischen Erkenntnisse erweitern, die Menschheit kennenlernen durch meditatives Sichversenken in die Vergangenheit, und zwar im Sinne einer Universalgeschichte; und in praktischer Hinsicht Deutschland kennenlernen, „jenen Abgrund, aus dem man lange schöpfen muß, um ihn zu verstehen“³⁰⁾. Im Vorbeigehen findet man sich in ihm nicht zurecht. Diese Klärung seiner Weltanschauung darf nicht so gedeutet werden, daß er in weltfremden Fernen lebe, losgelöst von allem Irdischen, frei seinen phantastischen Eingebungen folgend. Mag dies in Wirklichkeit auch etwas der Fall gewesen sein während dieser zwei ersten Jahre Deutschlandaufenthaltes, wie es ja überdies etwas in der Natur Qu's lag, so ist es doch nicht seine Absicht. Sondern er teilt ausdrücklich das Leben in zwei völlig von einander verschiedene Teile, den der Dichtung und den der Erde. All unsere Klagen kämen von einer Vermengung beider. Seit er von der Welt nur fordere, was sie ihm geben könne, fühle er sich sehr befriedigt³¹⁾. In solchem innerlich aktiven, doch vom Egozentrischen losgelösten, wahrhaften Lebensgenuß kann er mit Recht stolz sein auf die Ueberwindung einer Veranlagung seiner Jugend, die in einem gewissen Willen zu leiden bestand. Das Vergessen seiner selbst ist die Bedingung zum Glück. In solcher gefestigten Einstellung, in der zunächst wohl aus Reaktion sein Vaterland zu Gunsten des Gastgebers Deutschland negativ beurteilt wurde³²⁾, setzt sich langsam wieder eine teilnehmende Kritik durch³³⁾. Nun meint er, seine Aufgabe erkannt zu haben. *Quel lien noble et pur ce pourrait être entre les deux pays et entre d'hommes jeunes qui se cherchent sans se trouver*. Er fühlt sich auf Vorposten als Dolmetscher³⁴⁾. Nichts gleicht in ihm dem unbegrenzten

²⁹⁾ Vgl. Oe. c. XX, S. 38, 46, 51, 54, 56 u. a. m.

³⁰⁾ Das. S. 58, 71 u. a. m.

³¹⁾ Das. S. 60.

³²⁾ Das. S. 38, 60, 73 u. a. m.

³³⁾ Das. S. 34, 35, 38, 40, 66 u. a. m.

³⁴⁾ Das. S. 61, 71, 77 u. a. m.

Vgl. E. R. Curtius, „Essai sur la France“, *acheminer le public allemand à la compréhension des choses françaises, tel s'est trouvé être mon programme*. (Briefliche Mitteilung von befreundeter französischer Seite).

Interesse, sich täglich weiter einzuarbeiten in jenes mysteriöse Land der Wissenschaft, das Frau von Staël als eine der ersten bebaute. Er fühlt sich in manchem reifer als sie und daher bestimmt, als Brücke zu dienen.

Er selbst gibt in diesem Sinne als Ergebnis seines Aufenthaltes an: *ma destinée fixée d'une manière grande et conforme à ma nature, mon instruction fort agrandie, mes vues d'écrivain alimentées, vivifiées de tout ce que je voulais chercher...*³⁵⁾. Das ist das wahrhafte Ergebnis seiner ersten Deutschlandreise. In fruchtbarer Meditation suchte er gewisse Seiten Deutschlands, den Charakter, die Gesellschaft, die Freundschaft, die Wissenschaft und Kunst, im besonderen Herder in Gehalt und Gestalt zu erfassen, wenn auch noch in etwas enthusiastischer Prägung, die gewisse Gefahren in sich barg. Man könnte jetzt fast von einem neuen Glauben, nämlich an Deutschland, sprechen. Gelänge es ihm nun weiter, ähnlich zu verfahren, ohne durch äußere Einflüsse und innere Komplikationen in seinem Bemühen um Vorurteilslosigkeit getrübt zu werden, würde aus ihm ein guter Kenner und würdiger Beurteiler Deutschlands werden können. Allein das Schicksal hatte es anders bestimmt.

Sein Deutschlandaufenthalt sollte zunächst einmal auf ein Jahr unterbrochen werden durch eine Griechenlandsreise. Eine zwar noch subjektive, doch um Systematik sich bemühende Arbeitsweise war, vom Entwicklungsgang des Studiums her gesehen, das Ergebnis seiner Heidelberger Studentenzeit gewesen. So kann er sich jetzt, geistig gut ausgerüstet, dem anderen Ideal seiner Jugend, der griechischen Welt hingeben. Das Jahrzehnt 1820—30 stand unter dem Zeichen des Philhellenismus. Qu., begeisterter Anhänger dieser Freiheitsbewegung, sollte nun die Befreiung eines Volkes an Ort und Stelle miterleben. Schon als er noch wenig vom Griechischen kannte, denn erst in Deutschland gab er sich mit griechischer Kultur eingehender ab, schrieb er, politisch interessiert: *Les malheureux Grecs me désespèrent. Dire que pendant ce temps je serai en repos, au lieu d'avoir une balle dans la poitrine sur les murailles de Missolounghi*¹⁾. Diese mehr aus demokratischer Einstellung geborene Begeisterung für die griechischen Ereignisse, auch Beweis, wie leicht Qu. den Zeitstömungen erlag, wurde in Deutschland noch verstärkt und im Sinne einer alethischen Bewertung vertieft durch sein Studium der griechischen Sprache unter den Humanisten der Heidelberger Universität. Creuzer und vor allem der Geologe Müller mit seinen Analysen der gesellschaftlichen Schichtungen des primitiven Griechenstaates mögen

³⁵⁾ Oe. c. XX, S. 83 f.

¹⁾ Oe. c. XX, S. 3.

ihn in seiner Forschungsarbeit unterstützt haben. Auch durch das Studium der deutschen Klassik, er las zur Zeit sehr eifrig Goethe, wurde er auf das griechische Altertum verwiesen. So kann er davon sprechen, daß seine Arbeiten alle in Griechenland einmündeten²⁾. Auf der einen Seite zog ihn das neue Land wissenschaftlich sowie weltanschaulich an, nicht so sehr künstlerisch, auf der andern aber ist es der moralisch orientierte Politiker, der seine Rechte anmeldet und der gerade durch die Auseinandersetzung mit Deutschland etwas verdrängt worden war. Der meditierende, reflektierende Forscher bekommt also jetzt Gelegenheit, sich mit dem zur Aktivität drängenden, etwas Abenteuerlust nachgebenden Wirklichkeitsmenschen zu vereinigen.

Auf den Vorschlag vom „Institut“, der von Creutzer in der wärmsten Weise befürwortet war, wird Qu. unter hundert Konkurrenten als Mitglied einer wissenschaftlichen Expedition, zuständig für den philologischen Zweig, d. i. für Altertümer und Geschichte, nach dem Pelopones geschickt³⁾. Gern tritt Qu. diese Reise an, auch deshalb, weil sie ihn wieder etwas mit dem öffentlichen Leben Frankreichs in Berührung brächte⁴⁾. Man erfährt kaum, daß ihn die Mittelmeerreise sehr beeindruckt habe. Erst auf griechischem Boden beginnt sein eigentliches Aufleben. In Südwest-Griechenland geht er an Land und trennt sich alsbald von seiner Truppe, die ihre Aufgabe in seinem Sinne wohl nicht ernst genug nahm, um sich auf eigene Faust quer durch den Peloponnes bis nach Athen durchzuschlagen. Sein Weg führt ihn von Navarino durch Arkadien über das Taygetosgebirge nach Sparta, und von da über Argos und Korinth nach Athen. Hier schiffte er sich wieder nach Hause ein. In abenteuerlichem Wanderleben, teils allein, teils von seinem französischen Diener begleitet, oder auf kurzen Strecken sich Reisebekanntschaften anschließend, durchzieht er, in den Tag hineinlebend, ähnlich dem Eichendorffschen Taugenichts, den historisch wie politisch so interessanten Boden.

Als Frucht dieses Wanderlebens brachte er viele Tagebuchaufzeichnungen mit, die im darauffolgenden Jahr zu einem Buche mit dem Titel „La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité“⁵⁾ verarbeitet wurden. In der Form einer biographischen Reisebeschreibung, einer in damaliger Zeit beliebten Form, schildert er seine persönlichen Erlebnisse, und knüpft daran allerhand Betrachtungen und Reflexionen, ihr so auch den Stempel wissenschaftlicher Arbeit aufdrückend. In teilweise erstaunlicher Formzucht lösen sich reflektierende, schildernde und berichtende Elemente ab. Ohne sich inhaltlich eine Grenze zu setzen, bringt er alles, was ihm irgendwie auffiel, und läßt so eine universelle wissenschaftliche Interessiertheit erkennen. Dabei neigt er sichtlich mehr zur objektiven Darstellung. Bei wissenschaftlicher Exaktheit bemüht er sich um individuelles Sehen der Dinge. Es scheint sich hier wirklich eine Flucht vor den früher so beliebten, leichtfertigen, phantasievollen Verallgemeinerungen anzubahnen. Ein klarer, durchsichtiger Stil macht die Lektüre, trotz wissenschaftlichen Ballastes, sehr angenehm. Wenn er sich nirgends theoretisch über seine jetzige Kunstauffassung ausgelassen hat, scheint es doch, als ob die klassische Klarheit sich seiner bemächtigt. Hier in Griechenland hellt sich romantisches Halbdunkel auf.

2) „50 ans d'amitiés“, S. 22.

3) Oe. c. XX., S. 85.

4) Das., S. 83, 86.

5) „La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité, 1830, neugedr. bei Hachette in 5. Aufl. (Oeuv. compl. bei Baillièrre V).

Sicherlich dagegen noch unter romantischem Einfluß der Zeit bemüht er sich, in Griechenland nicht das klassische Zeitalter zu betrachten, sondern er überspringt dieses, um die Ursprungsperiode, die für ihn interessanteste und umstrittenste, wo ihn das hypothetische Mythenleben anzieht, zu studieren. Dieses kann er leichter in Parallele zu Ereignissen der Gegenwart setzen. In dieser Blickrichtung liegt der ganze von Herder beeinflusste und durch das damalige Deutschland gegangene Romantiker. Einem Herder waren ja auch die Ursprünge die interessantesten Phänomene. Diesen sucht Qu. nun wissenschaftlich beizukommen, jedoch verfällt er alsbald neben beachtlichen Anfängen, die ihn von der geographischen, topographischen, meteorologischen, zoologischen, botanischen, archäologischen, landschaftskundlichen, kurz exakt naturwissenschaftlichen Seite das Problem anpacken lassen, in jene so verführerischen Gebiete der Rassenkunde, Geschichte und Mythologie, wo es bei einem phantasiebegabten Charakter wie Qu. nicht ausbleiben konnte, sein Wunschbild unter dem Deckmantel wissenschaftlicher Objektivität darzubieten. Indem er nun ganz sichere Fakta mit meditierten, möglicherweise sicheren zusammenbringt, wird der Wert des Ganzen als Erkenntnisquelle fraglich. Doch bleibt im Hinblick auf seine früheren Schriften die größere Objektivität bei wachsender klarer und konkreter Behandlung ein beachtlicher Fortschritt.

Was sieht nun aber der Völkerkundler und Politiker Qu.? Diese beiden Rubriken nehmen in seinem Werk einen unweit größeren Raum ein als zur Zeit seines Deutschlandaufenthaltes. Im Banne der damaligen Griechenbewegung gilt sein Hauptinteresse dem modernen, nach Freiheit verlangenden Volk, in dem er durch idealisierende Uebersteigerung gern die Nachkommen der alten Hellenen sieht. Die Vergangenheit färbt deutlich die Gegenwart. Die Empörung über die Verwüstung antiker Kunstdenkmäler und der Anblick eines bis zum äußersten verelendeten Volkes mögen noch das ihrige zu solcher Idealisierung beigetragen haben. Doch bei all dieser Idealisierung vermittelt Qu. durch das Buch ein individuell gesehenes Bild des griechischen Volkes. Er bemüht sich durchaus, dieses in seiner eigenen Gesetzlichkeit zu erkennen und ihm so in seinen mannigfaltigen, ihn fremd anmutenden Gegebenheiten gerecht zu werden. Es ist hier, nach Deutschland, wieder eine schöne Frucht eines liebenden Verstehenwollens, das in ganz besonderem Maße noch gefördert wurde durch die in Deutschland genossene wissenschaftliche Erziehung und dem Bemühen nach klarer Form. Gern vergibt man ihm dann die durch seine Weltanschauung bedingte Apologie der niederen Volksschichten, die Quellen schiefer Beurteilung sein mögen. Qu. versucht weiter, in die soziale Struktur des Volksganzen einzudringen im bewußten Hinblick auf die staatlichen Einrichtungen und politischen Ziele. Er wägt schon realisierte Ziele in dem augenblicklichen Gärungszustand gegen solche anderer europäischer Staaten ab. Er vertritt dabei ganz realpolitisch ein organisches Wachsen mitten in dem revolutionären Treiben, er warnt vor zu plötzlicher Nachahmung und vertritt das arteigene sich Herausbilden von Staatsgebilden, die freilich, denn so verlange es die Entwicklung des menschlichen Geistes und der Moral, langsam zur republikanischen Form hindränge. Doch dürfe man diesen Prozeß nicht gewaltsam vorwärtstreiben, da man sonst das historisch Gewordene, das Natürliche leicht verkenne und so vergewaltigen könne. Qu. macht Ansätze, dieses Historischgewordene rassenkundlich und an der Struktur des Volkscharakters, dem er mehrere Analysen einzelner Individuen zugrunde legt, aufzuzeigen. Er sucht sogar, die hier gewonnenen Größen auf ihre Geeignetheit für die politischen Neuerungen zu bewerten. Bei all die-

sen Versuchen, die noch nicht Endergebnis sein können, sondern nur Ansatzpunkte geben wollen, verliert er sich gewiß noch hie und da in phantastische, wenig exakte Assoziationen, doch merkt man auch hier die größere geistige Disziplin, die sein Schaffen bestimmt. Man möchte meinen, daß auf diesem Wege bei weiterer, geistig beweglicher Entwicklung ein wertvolles und ertragreiches Völkerverständnis gewährleistet werden könnte.

Es galt in Griechenland, sich mit den im Raum hart stoßenden Realitäten abzugeben. Im Alltagsleben selbständig sich durchsetzen, in den Härten und Gefährnissen des Krieges, läßt schon, der Not gehorchend, den Träumer aus seinem idealistischen Halbschlaf aufwachen. Auf sich selbst ganz allein angewiesen in allen Arten von Nöten, wird er ständig vor die Frage des Seins oder Nichtseins gestellt. Alle Theorie, alle Phantasmagorie, alle eingestandenen und uneingestandenen Wunschgebilde müssen sich so im Schmelztiegel des realen Lebens bewähren oder zerfließen. Hic Rhodus, hic salta! So geht allein durch die praktischen Umstände eine gesunde Verwesentlichung mit ihm vor, wie sie ja auch schon aus der Betrachtung des Griechenlandbuches sich erwiesen hat. Er erlebte jetzt selbst Geschichte, statt daß er sie dachte, und dadurch muß seine Urteilsbildung über die Ereignisse selbständiger und unabhängiger werden, im Gegensatz zu früher, wo man das Gefühl einer gewissen Abhängigkeit des Urteils von geistig Reiferen, verstärkt durch leichte Begeisterungsfähigkeit, nicht recht loswerden konnte. Das ihn jetzt umgebende soziale Elend erweckt sein Gewissen zu sofortiger, tatkräftiger Hilfe und Mitarbeit. Damit drängt es ihn von nun ab immer stärker zur befreienden, aber auch einengenden Tat.

Ein solches Stück erlebte — allerdings noch nicht mitgestaltete — Geschichte läßt ihn viele Dinge in wesentlicheren Bezügen erkennen, unschätzbare Ergebnis einer durch das Fatum so sinnvoll eingerichteten Erziehung. Während er sich in Deutschland, einem Lande, das schon nicht sein Vaterland war, das es ihm also erleichterte, sich von den so tief wurzelnden Vorurteilen, die der Heimatboden mitgibt, zum Teil zu befreien, solch wertvolles Organ für ein vertieftes Verständnis Griechenlands geschaffen hatte, bekam dieses Organ nunmehr Gelegenheit, sein richtiges Funktionieren zu erweisen, sich abzuschleifen und zu verfeinern. So kann wohl Qu. recht haben, mit dem Resultat zufrieden zu sein, und dankbar über die Reise auszurufen: *Mon voyage m'a trop enrichi... il a passé toutes mes espérances... enfin notre entreprise ne pouvait mieux réussir* ⁶⁾. Die Klärung in ihm hatte einen riesigen Schritt vorwärts getan, die in Deutschland durch mangelhafte Kontrolle der Wirklichkeit noch nicht zum Durchbruch kommen konnte, wie die 1828, also kurz vorher vollendete Schrift „*De l'origine des Dieux*“ beweist. Die metaphysische Denkart geht jetzt mit der praktischen und rationalen Einstellung Hand in Hand, sich gegenseitig steigernd. Nunmehr wird sein Blick für die Beurteilung Deutschlands ganz anders geschärft sein. Hatte er früher immer nur historische Vergleichspunkte, die sich leicht unter dem jeweiligen Stand der geistigen Entwicklung färben ließen, oder solche, die ihm sein Vaterland, dem er aber befangen gegenüberstehen mußte, anbot, zur Beurteilung Deutschlands zur Verfügung, so bekam er jetzt ein anderes Ausland, und dazu noch in der gleichen Zeit, als Vergleichspunkt zur Verfügung. Das gegenwärtige Griechenland und Deutschland gegeneinander auszuspielen, aus der Geschichte der Vergangenheit in die Gegenwart vorzurücken, von der

⁶⁾ Oe. c. XX, S. 114, 117 u. a. m.

Meditation zur Aktion übertreten, dabei theoretische und angewandte Wissenschaft vereinigen, das alles drängt jetzt zur Auseinandersetzung mit seiner Umwelt.

Qu. hat sich nunmehr sein Instrument zur Völkerbeurteilung so zubereitet, daß er wohl weitere, tiefeschürfende Urteile zu Tage fördern kann, wenn nicht irgendwelche Züge seines Charakters einen Streich spielen und so das sinnvoll erlangte und so wertvolle Werk hinfällig machen. Ein solch feinführender Sinn im menschlichen Organismus, wie der, der zu wahrer Völkerbeurteilung befähigt, will vorsichtig und verständnisvoll behandelt sein.

Enttäuschung.

„Der Handelnde ist immer gewissenlos,
es hat niemand Gewissen als der Be-
trachtende“.
(Goethe).

Die nächste Periode gilt es wieder etwas genauer zu zeichnen, da es zu einem entscheidenden Wendepunkt in der Entwicklungskurve kommt.

Ende des Jahres 1829 kehrt Qu. von seiner Griechenlandreise zurück in seine Heimat, wo er seine Reisetagebücher zu jenem Werk über Griechenland ausarbeitet. In diesem Herbst entsteht auch die Freundschaft mit dem französischen Prototyp der Romantik, Lamartine. Der Eindruck, den diese Dichtergestalt auf ihn machte, war tief, und bis spät ins Exil bewahrte er den mit dem großen Melancholiker verbrachten Wanderungen im Tal von Saint-Point eine verehrende Erinnerung.

Dezember dieses Jahres kommt Qu. nach Paris. Dort sucht er notgedrungen die Gesellschaft auf, und wurde etwa im Salon von Frau Récamier begeistert empfangen. Hier traf er mit berühmten Männern seiner Zeit zusammen, dem weichen Philosophen aus Lyon, Ballanche, dem Freunde Frau von Staëls, Benjamin Constant, dem politischen Ideologen, Leroux, dem damals in seinem romantischen Rausch lebenden Sainte-Beuve, dem Literaturhistoriker Magnin, dem liberalen Enthusiasten Francis de Corcelles, Victor Hugo, der sein Griechenbuch über Chateaubriands Reisebücher stellen wollte, dem extremen Revolutionär Lammenais. Schon öfters ¹⁾ konnte Qu's Abhängigkeit von Zeitströmungen wahrgenommen werden. So blieb es denn auch diesmal nicht aus, daß die liberal-revolutionäre Gesinnung dieser Kreise ihn ansteckte, noch dazu er schon früher zur Linken neigte. Die Julirevolution bahnt sich an, der Sturz der Bourbonen, jenes von Qu. so gehaßten Herrscherhauses. Man spürt deutlich, wie das politische Interesse in Qu. schnell wächst.

Doch bevor es ihn zu unüberlegten Handlungen hinreißen sollte, zieht es ihn erst nochmal nach Deutschland, aus dem Lärm und der Eitelkeit der Welt zieht es ihn zu den weltfernen Schatten geruhsamen deutschen Familienlebens²⁾. Auch verlangt es ihn, seine so lange gemißte Braut wiederzusehen. In Heidelberg kann er wieder frisch aufatmen, doch stellt er auch hier politisch fest „il y a ici un esprit de retenue et de crainte en politique qui est bien différent des paroles“³⁾. In seiner weiteren Beurteilung versucht er, die durch Griechenland errungenen Fähigkeiten objektiver Kritik zu seiner Bewertung Deutschlands heranzuziehen. Wenn er die beiden Punkte, Griechenland und Deutschland, im gleichen Sinne richtig bearbeitet haben wird, will er mit sich zu Rate gehen, ob dieser sein Weg der Völkererkenntnis zu positiven Ergebnissen führe⁴⁾. Einerseits beweist er hierdurch, daß er an sein Schaffen noch grundsätzliche Kritik anzulegen gewillt ist, also noch ein durchaus lebendiges Verhältnis zu

¹⁾ Napoleonkult, Enthusiasmusglaube, Deutschlandverehrung, Griechenbewegung u. ä.

²⁾ Oe. c. XX, S. 124, 134, 142 u. a. m.

Dieser Zug nach Deutschland kurz vor der Revolution kann auch noch bei mehreren seiner Freunde (Buge, Albert de Saint Germain, Sainte-Beuve, Cousin) festgestellt werden. Immer noch sieht man in Deutschland das verklärte Idealbild humanitärer Entwicklungsmöglichkeiten.

³⁾ Oe. c. XX, S. 130, 134, 142.

⁴⁾ Das. S. 146.

seinem Studium besitzt, andererseits könnte man hieraus auch schon leise Zweifel an dem letzten Erfülltsein von seiner Tätigkeit herauslesen. Die Aufnahme empfindet er wie vor drei Jahren überall wieder herzlich⁵⁾.

Aber es taucht ein neues Moment in seiner Kritik Deutschlands auf. Mehr als auf die Vergangenheit geht sein Blick jetzt in die Gegenwart, mehr als in das Ideal geht sein Einfühlungsvermögen auf das Geschehen der Völker. Kurz zuvor war er in Paris mit dem politischen, fluktuierenden Leben zusammengekommen⁶⁾. Je suis très content d'y avoir vécu (in Paris) ces deux mois et j'y ai repris langue avec le pays. Il y a une foule de choses, de détails, la marche de l'art, les progrès et la tendance générale pour lesquels il me fallait nécessairement y revivre, Maintenant que je suis éloigné et aussi lorsque j'y étais, il me reste un grand fond d'estime pour le grand bruit qui s'y fait et qui cache vraiment un sourd et vif travail d'originalité. Avec cela, la mélancolie ne m'y atteint plus guère et j'y pourrai très bien respirer dès que je voudrai. Dahinter versteckt sich die Lust, selbst mitzuwirken, er ist angesteckt von der schwangeren Luft um das Jahr 1830. Und in dieser Richtung setzt nunmehr die Kritik am gegenwärtigen Deutschland ein. Er beklagt sich über die Teilnahmslosigkeit der Deutschen an der französischen Politik⁷⁾. Es seien nur die Seeleneindrücke, die man zu jeder Zeit betrachte. Er setzt hier irgendeinen Einzelfall als Allgemeinfall an, die dauernde und hinterlistigste Gefahr, die jeden Völkerbeurteiler stets unter neuem Aspekt umlauert. Denn gerade die Geschichte des deutschen Volkes dieser Zeit beweist, wie alles gärt und brodelte (Sturmpetitionen). Politische Brausköpfe gab es auf beiden Seiten des Rheines (Vgl. in Deutschland Hecker, Struve). Hier wird zum ersten Mal unter dem Einfluß der Politik durch Verallgemeinerung abgeurteilt. La politique l'a gâté sagt deshalb mit Recht Emile Faguet einmal von ihm. Unter der Hingabe an gefühlsmäßig entfachte, politische Begeisterungsströmungen scheinen wertvolle Erträge langer, fruchtbarer Jahre plötzlich hinweggefegt zu sein. In pragmatischer Zwecksetzung des gereiften Erkenntnisvermögens wird dieses plötzlich als Magd und Dienerin gefühlspolitischer, verengter Leidenschaften ausgenutzt.

Die französische Julirevolution ist angebrochen. Ueber Nacht ist aus dem vielversprechenden Qu. ein Politiker geworden⁸⁾. Jeder wertvolle Schriftsteller, der in Verantwortung gegenüber seinem Volke schafft, erliegt einmal dieser Verführung, besonders in politisch aufgeregten Zeiten. Das Kriterium seines Wertes kann aber dann nur sein, wie weit er durch einen Rückfall in irgendein Dogma seine Eigenart noch zu steigern imstande ist. Sehen wir Qu. Mais j'ai bien vu que l'exil auquel j'avais voué la meilleure partie de ma jeunesse était à sa fin... voici le temps où la théorie et l'action peuvent se concilier et je suis sûr que je me complèterais de ce côté⁹⁾, ruft Qu. kurz nach Anbruch der Revolution, nach Frankreich geeilt, aus. Der Ehrgeiz kommt zum Durchbruch. Er hält sich ohne weiteres für befähigt, an der Hochschule einen Lehrstuhl zu übernehmen¹⁰⁾ und so für sein Ideal praktisch zu wirken. In diesem plötzlichen Ausschlagen nach der politisch aktiven Seite meldet sich ein Fehler späterer Schriften, die Wahr-

⁵⁾ Oe. c. XX, S. 144, 146 u. a. m.

⁶⁾ Das.

⁷⁾ Das. S. 149 f.

⁸⁾ Vgl. Blösch.

⁹⁾ Oe. c. XX, S. 152 u. 155.

¹⁰⁾ Das. S. 154.

heit der subjektiven Moral unterordnen, dem Ideal, statt sie beide in ihren eigenen Gesetzmäßigkeiten zu suchen, zu erkennen und dementsprechend zu leben. So werden bald fast alle seine Studien Zweckstudien. Dieser große Fehler, der in seinen früheren Schriften durch den guten Willen zum Verständnis noch nicht so zum Durchbruch kam, wird mit steigendem Alter und wechselnden Konstellationen fast bis zum Dogma verstärkt. Dieses so frühe Sichverlieren an die Politik mag durch seine Geschichtsinteressen auch noch unterstützt worden sein, auch deswegen, weil er sich nie ganz klar geworden war über die Grundfragen dieser Wissenschaft, etwa deren möglichen Aufgaben, deren möglichen Wahrheitsgehalt, deren Beweiskraft usw. Neben dieser Relativierung des wissenschaftlichen Prinzips geht sehr bezeichnenderweise ein Ueberdruß an seiner literarischen Tätigkeit einher: *Je suis tellement dégoûté des dignités littéraires, qu'il me faudrait une action immédiate, pour me les rendre maintenant supportables*¹¹⁾. Der Drang nach einer Mission erwacht wieder in ihm. Als er vorübergehend nach Brüssel berufen werden sollte, meint er sofort, eine „ehrenwerte Sendung erfüllen zu können, indem er die intellektuellen Bande beider Revolutionen enger zusammenfügen könnte“¹²⁾. Dieser Missionsgedanke, hier zum ersten Mal von Qu. selbst ausgesprochen, bildet ein weiteres erklärendes Moment für sein später so anmaßendes Wesen. Denn nur allzusehr findet er jetzt Rechtfertigung in jener metaphysischen Bindung, was Begrenzung in der Möglichkeit der konsequenten Durchführung bestimmter Problemkomplexe, hier der Völkerbeurteilung, bedeutet. Nur zu gut wird man es jetzt verstehen können, wenn Qu. in tendenziöse, politische Schriftstellerei abgleitet, die ihn zur Oberfläche führt. Bevor jedoch auf diese eingegangen werden kann, muß gezeigt werden, was aus Qu. und seinen Plänen nach Scheitern der Revolution wurde.

Der politische Rausch hielt nur kurze Zeit an. Und bei denen, die in ehrlicher Ueberzeugung gekämpft hatten, machte sich nunmehr eine bittere Enttäuschung bemerkbar. So auch bei Qu. Seine praktischen Aussichten auf Erlangung einer Professur waren durch die Reaktion gescheitert, und er empfand auch einen peinlichen Stich über den Nichterfolg seiner Ideen. *Je n'ose rien te dire des affaires politiques qui vraiment sont par trop déshonorantes*, schreibt er an seine Mutter und schreibt weiter: *je reste dégoûté, des nuages et de la fantaisie*¹³⁾, was scheinbar einer Absage an das romantische Wesen gleichkommt. Das also ist jetzt sein Dilemma. Vom romantischen Wesen meint er sich befreit zu haben durch Griechenland, war aber u. E. unbewußt schon längst wieder hineingekommen durch seine politische Begeisterung, wenn er auch praktisch Schiffbruch erlitten hatte. Diese Niederlage stimmte ihn nachdenklich. In einsamem, aufreibendem Leben sucht er mit sich zu Rade zu gehen und verfällt dadurch immer mehr schwärmerischen Melancholien¹⁴⁾, dem Unendlichkeitsdrang seiner im Grunde romantischen Seele. Ganz in Byronlektüre versenkt, bei wachsender Unlust am Schreiben, beginnt er jene Generalbeichte in echt romantischem Stil, das Ahasverusdrama¹⁵⁾, wie er einst in einer Krisenstimmung der Jugend die „*Tablettes du juif errant*“ verfaßt hatte. Die Arbeit an diesem

11) Oe. c. XX, S. 176.

12) Das. S. 175 f.

13) Oe. c. XX, S. 177, 189, u. a. m.

14) Das. S. 178, 180, 189.

15) Das. VII, S. 1—440.

Werke klagender Phantasie zieht sich über drei Jahre hin¹⁶⁾. Doch reichen die Konzeption und ersten Entwürfe in die jetzige Periode der verkrampten Verbitterung zurück. Nicht wundert es, daß der junge Qu., um sich zu erholen, wieder nach Deutschland will, das ihm schon so oft Heilung bedeutet hatte. Pour moi, je suis tellement accablé de ces derniers mois, que pour m'en délivrer et souffler sur tout cela, j'ai grande envie de faire un petit voyage de quinze jours à Grunstadt. . . .¹⁷⁾ Er unternimmt auch die Reise, die ihm Erquickung gibt. Ce voyage, comme tous les voyages, m'a rendu la vie, l'espérance, le repos¹⁸⁾. Das dortige ruhige Leben, im Gegensatz zu dem aufreibenden Treiben in Paris, verfehlte nie seine Wirkung. Während er aber nun hier das Leben und dessen Formen noch durchaus unverändert findet, meint der nunmehr durch die Julirevolution ganz anders politisch Interessierte einen Umschwung in der politischen Meinung der Deutschen feststellen zu können. Alle seine Freunde wären wie immer ausgezeichnet zu ihm. Seulement la faiblesse de notre gouvernement les a singulièrement enorgueillis et ils ne parlent que de tirer leur rapière contre la France à la première agression sur la rive gauche du Rhin¹⁹⁾.

Auch in dem intimen Familienleben Moré war eine Aenderung vor sich gegangen. Drei Töchter hatten sich in Deutschland verheiratet, und es scheint, als ob die jungen Deutschen in nationalistischer Verklärung es hie und da an dem nötigen Takt ihrem jungen französischen Schwager gegenüber hätten fehlen lassen. Einer besonders von ihnen soll in religiösem Fanatismus Einfluß auf das mystisch-schwärmerische Gemüt Minnas gewonnen haben, sodaß er sie mit der Zeit bestimmen konnte, dem Bündnis mit dem Franzosen zu entsagen²⁰⁾. Sie meinte dabei, ihrem Verlobten ein höchstes Opfer zu bringen, da man ihr hatte glauben machen können, daß eine leidenschaftliche Franzosennatur keine glückliche Ehe mit einer friedlichen, träumerischen und tief religiös veranlagten Natur, wie die Deutschen es als Erbe von ihren Ahnen mitbekommen hätten, abgeben könne²¹⁾. Die nach längerer Unterbrechung eingegangene Ehe bewies die völlige Irrigkeit dieser Auffassung²²⁾. Die Trübung der intimen Beziehungen Qu's zu Deutschland ist vielleicht der bitterste Wermutstropfen für ihn, der in der ohnehin schon aufgeregten Zeit den festen Punkt in seinem Innenleben, um den er nun schon seit Jahren kreiste, und damit jeglichen Halt verlor.

16) Deshalb wird dieses eigenartige Werk erst nach dem Italienerlebnis besprochen werden.

17) Oe. c. XX, S. 177.

18) Das. S. 183.

19) Das. S. 184.

20) „Avant l'exil“, S. 189—192.

21) Auch Qu's Mutter, auf deren Urteil er bekanntlich sehr großen Wert legte, war durchaus unzufrieden mit dieser Bindung und mußte auch erst später durch die Tatsachen zur gegenteiligen Meinung überführt werden. Vgl. Oe. c. XX, S. 180 f.

22) Molsen will den Bruch mehr auf das romantisch-leidenschaftliche Temperament Qu's zurückführen im Gegensatz zu den politischen und religiösen Motiven bei Mme. Ed. Quinet. Vgl. Anm. 20. Die Frage läßt sich wohl heute kaum mehr anders als vermutungsweise entscheiden. Vgl. Molsen, S. 72.

In dieser eigenartig entwickelten inneren und äußeren Konstellation gießt er all seine Bitterkeit und Enttäuschungen in zwei politische Broschüren.

Der erste, noch gemäßigte Aufsatz „De la Philosophie dans ses rapports avec l'histoire politique“ ist um 1831 geschrieben²³⁾. Wie nun kommt hier das Verhältnis zu Deutschland zur Ausprägung? Er tritt dem Problem von einer geistigen Warte aus entgegen. Die Vorliebe für bestimmte Konstruktionen²⁴⁾, in die er die Dinge zwingen will und die dann Vergewaltigung der Situation bedeuten, bricht hier durch. Er stellt eine Parallele auf zwischen den französischen geschichtlichen Ereignissen und der deutschen Philosophie. La France est à l'Allemagne ce que l'action est à la réflexion dans le génie de l'humanité; et ces deux mondes croissent ensemble et forment l'un par l'autre l'unité de la société moderne²⁵⁾. Der Gedanke und die politische Handlung gehen zeitlich nebeneinander her, durch gegenseitiges Antreiben und Befruchten. Der erstere hat nur Sinn, wenn die zweite ihn begleitet und umgekehrt. Jene empirische Verkopplung also, die Qu. zwischen dem Denken und der Tat herstellt, die ihren Grund wohl in dem Pragmatismus der damaligen Zeit findet, auf irgendeine Weise dem Weltgeschehen eine neue Orientierung zu geben, eine in Qu's Fall moralische Macht, die durch Denken ständig sich erneuernd, dem eigentlichen Ziel alles Geschehens, der sich gestaltenden Freiheit²⁶⁾, zustrebt, ist hier zum Ausdruck gebracht. Die deutsche Philosophie sei das Spiegelbild der politischen Ereignisse in Frankreich. Constituante, Convention, Empire und Restauration entsprächen Kant, Fichte, Schelling und Hegel. Auffallend ist, wie stark Qu. sich bemüht, geschichtlich succesiv und kausal sowie durch den durchgeführten Parallelismus konstruktiv zu denken. Ihm, in seiner mehr unbestimmten, spekulierenden Geisteshaltung, wie sie ihm von Natur eigen war und durch mannigfaltige Erlebnisse, nicht zum letzten durch Herder, weiter ausgebaut war, konnte ein derartiges Spielen in geschichtlichen Parallelasoziationen genügen; und sicher glaubte er auch daran. Daß jedoch solches die Quelle größter Irrtümer sein kann, muß in die Augen springen. In der allgemeingehaltenen, auf den Parallelismus ständig zugeschnittenen Ausdrucksweise mag die Schrift den Anschein einiger Wahrscheinlichkeit erwecken und der damaligen romantischen Periode entsprochen haben. Sowie jedoch Qu. etwas ins Detail überginge, würde diese schön schillernde Abstraktion verflüchtigen und die Gegenüberstellung zerfallen. Der Vergleich mit Schelling mag diese für Qu. typische Denkart veranschaulichen. Après ce temps vient l'âge de poésie et de recomposition que nous appelons l'Empire . . . la philosophie, sortant de l'enceinte passionnée où Fichte la tenait à l'étroit, s'éleva à un degré semblable d'universalité . . . Si cette époque s'appuyait d'un côté sur les sables d'Egypte, et de l'autre sur les bords du Danube, la philosophie de Schelling se mit aussi à éteindre à la fois les rêves d'Alexandrie et le panthéisme des Scandinaves . . . Le respect pour la force physique . . ., s'y réfléchit dans un culte abstrait de la nature . . . elle aussi élevait une sorte de poème de l'Inde . . . Quand l'Empire vint à

²³⁾ Vgl. zum folgenden „De la Philosophie dans ses rapports avec l'histoire politique“, zuerst erschienen in der R. d. d. M. am 1. XII. 1831, in veränderter Fassung abgedruckt in Oe. c. VI, S. 233–244. Vgl. auch Paul Gautier, „Un Prophète“, Plon-Nourrit 1917. Es wird nach dem Neudruck von Gautier zitiert, da er den Urtext wiedergibt.

²⁴⁾ Vgl. oben S. 31.

²⁵⁾ Gautier „Un Prophète“, S. 82.

²⁶⁾ Vgl. oben S. 30.

tomber, cette philosophie, comme le génie de sa destinée, pâlit et s'évanouit en même temps que lui²⁷⁾. In solch allgemeiner und dabei oft äußerlicher Vergleichsführung läßt sich mit einigem Geschick wohl alles gegenüberstellen, es kommt nur auf die nötige Phantasie an. Solche Gedankenassoziationen, die in der Mythologie (Vgl. „De l'origine des Dieux“, und „La Grèce moderne . . .“²⁸⁾) unkontrollierbar waren, können auf historische Fakta übertragen, leicht größte Irrtümer nach sich ziehen.

Woher kommt nun diese wenig exakte Verbreitung deutschen Gedankengutes in solch phantasievollen Ergüssen? Es ist hierfür die Absicht, der Zweck verantwortlich zu machen. Die politischen Pläne sind gescheitert, mit ihnen Qu's Hoffnungen. Es bleibt ein bitterer Nachgeschmack. Der Glaube an eine Sendung aber war geweckt geworden, der gewiß auch seiner Eigenliebe schmeichelte. Dieser konnte sich nicht gleich schnell mit der Situation abfinden. Von manchem Freunde im Stich gelassen, so von Cousin, dem das Jahr 1830 zu seiner philosophischen Diktator verhalf, galt es, seinen Glauben an die Sache, und somit an sich selbst, weiter zu verteidigen. Es entstand dieser Artikel als eine Art Rechtfertigung, zugleich aber auch als ein Stimulans. Er sollte die Ereignisse, die stehen geblieben waren, wieder anspornen. Der Widerhall deutscher Philosophie und damit, nach der Parallele, auch der französischen Geschichte ist der Eklektizismus. Indem gezeigt wird, daß dieser aber nur Vergangenes übernommen hat, was in Deutschland schon wieder überwunden sei, ohne neues Eigenes geschafft zu haben, soll zu neuer Tat angeregt werden. Indem der französischen Philosophie der Restauration der Vorwurf eines oberflächlichen und verspäteten Eindringens in die deutschen Lehren gemacht wird, und das noch mit einer versteckten, mitleidvollen Bewertung Frankreichs als nur ein „reflet inconsistent, une ombre confuse et décevante, des théories déjà chancelantes en Allemagne“²⁹⁾, mußte er den Ehrgeiz und die Eigenliebe des Franzosen verletzen und zur Tat reizen. Daher der Schluß, das Ergebnis des Aufsatzes: *La pensée hésite et s'arrête en même temps que l'action politique. Mais laissez le génie de 89 peu à peu s'aguerrir sur le trône . . . Va donc, marche donc, ô mon glorieux pays!*³⁰⁾. Zur Tat will er treiben, zur konsequenten Durchführung der Julirevolution.

Entstanden aus politischer Enttäuschung und geschrieben als Stimulans, ist Deutschland hier nur als Mittel zum Zweck herangezogen worden. Dabei kommt es ihm weniger auf ein eindringendes Verständnis der deutschen Lage an, sondern diese mußte zugestutzt werden für die Tendenz. Hierbei kann in keiner Weise eine deutschfeindliche Stellungnahme festgestellt werden, was im Hinblick auf den nächsten Artikel wichtig ist. Deutschland wird durchaus positiv beurteilt, hingegen wird gegen Frankreich hart vorgegangen. Die beiden Länder werden als das sich ergänzende und aufeinander notwendig bezogene Geschwisterpaar des Handelns und Denkens³¹⁾ dargestellt, das sich gegenseitig zu besserer Zukunft anspornen muß.

Qu's politische Betätigung hat zum ersten Mal eingesetzt, und diesmal hat sich Deutschland noch vor ihr bewährt. Es galt, den Gedanken und die Tat

27) Vgl. Gautier, S. 74.

28) Vgl. Oe. c. I u. V.

29) Gautier, S. 78.

30) Das. S. 82.

31) Das. S. 81 f.

eng zusammenzuschweißen, damit Revolutionen zur Höherentwicklung des Menschengeschlechtes wirksam gestaltet werden können. Anders in der folgenden Schrift „De l'Allemagne et la Revolution“³²⁾.

Um sie ist viel Aufhebens gemacht worden, da in ihr Qu's prophetisches Wesen zum Ausdruck käme³³⁾, und tatsächlich ist so manches in dieser Schrift Gesagte durch die Ereignisse später bewiesen worden. Das hat dazu geführt, daß sie in der Hauptsache von deutschfeindlichen Kreisen ausgenutzt wurde, um die Fatalität einer deutsch-französischen Wesensverschiedenheit, die zu kriegerischen Auseinandersetzungen führen mußte, zu beweisen.

Der Zweck dieser Schrift ist, die französische Regierung durch Aufklärung zu warnen, zu aktiver Haltung anzutreiben. Die öffentliche Meinung der Linken in Frankreich war, daß Frankreich durch die neue Monarchie in größere Abhängigkeit vom Ausland käme, wenn es außenpolitisch nicht energisch aufträte, weil die Alliierten meinen könnten, daß Frankreich wieder in die napoleonische Eroberungspolitik verfiere. Man machte so z. B. Louis Philippe zum Vorwurf, daß er auf Belgien verzichtet hätte oder über seiner innerpolitischen Tätigkeit die Außenpolitik vernachlässige usw.³⁴⁾. Gerade aber Frankreich, so meint nun Qu., wäre mit dem Auslande ganz besonders verbunden, da in Frankreich nicht einzelne Gebiete der Zivilisation vorherrschten, wie in den übrigen europäischen Ländern, sondern das allgemeine Mobile vorhanden sei, ohne deren Eigenschaften im besonderen so stark zu besitzen. Ce mobile est l'instinct de la civilisation, le besoin d'initiative d'une manière générale dans les progrès de la société moderne . . . ce besoin d'influence extérieure, c'est la meilleure partie d'elle-même³⁵⁾. Deshalb müsse Frankreich sehr auf seinen Einfluß im Ausland bedacht sein. Die Regierung verkenne dessen Wichtigkeit. Die Geschichte habe Frankreich seit zwei Jahrhunderten die Initiative der Zivilisation übertragen. Diese müsse bei Frankreich bleiben, oder es ginge unter. Il faut la garder ou périr³⁶⁾. Besonders gefährdet sei nun diese zivilisatorische Mittlerstellung Frankreichs durch das Wachsen Deutschlands. Dieses erlebe eine Reaktion auf sein contemplatives Zeitalter. Der Geschmack an der politischen Tat sei erwacht seit den napoleonischen Einfällen. Les faits l'ont trop rudement meurtrie dans ses chimères . . .³⁷⁾. Zur Tat, zum wirklichkeitsnahen Leben, zur sozialen Initiative dränge besonders Preußen, wo sich im Gegensatz zu Oesterreich ein intelligenter, rühriger und unternehmender Despotismus entwickle, dem nur noch die führende Persönlichkeit fehle. Preußen würde Deutschland viel gefährlicher werden als Oesterreich. Es vermochte jedoch noch nicht die Führung der modernen Zivilisation an sich zu reißen. Tant que la France a manqué au monde politique, ses maîtres n'y ont pu avancer d'un pas . . .³⁸⁾. Die versprochenen

³²⁾ Vgl. z. folg. „De l'Allemagne et la Révolution“, erschienen als politische Broschüre bei Paulin, Paris, 1832. In wesentlich gemäßigter Form von Qu. selbst wieder abgedruckt 1839. Letztere Fassung ist die der Oe. c. VI, S. 180—232. Es wird die urspr. Fassung, abgedr. v. Gautier „Un Prophète“, S. 92—140 verarbeitet.

³³⁾ Vgl. Gautier, „Un Prophète“, S. 45.
Vgl. Mme. E. Quinet „Avant l'exil“, S. 191 f.

³⁴⁾ Bainville, „Histoire de France“, S. 459 f.

³⁵⁾ Gautier, S. 94.

³⁶⁾ Das. S. 99.

³⁷⁾ Das. S. 103.

³⁸⁾ Das. S. 106.

Verfassungen seien in Deutschland vorläufig noch nicht verwirklicht, die Pressefreiheit nicht gewährt. Die Errungenschaften der französischen Revolution, d. h. für Qu. das demokratische System, setzte sich in Deutschland weder im katholischen Oesterreich noch im protestantischen Preußen durch, sondern in der gemischten Mitte, in Bayern, Württemberg, Hessen und Baden. Aber dem Fortschritt der konstitutionellen Freiheit in diesen Ländern widersetzte sich zunächst noch etwas Notwendigeres, die politische Einigung Deutschlands. Oui, l'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire, irrévocable, qui travaille ce pays et le sillonne en tous sens³⁹⁾. Zwei Dinge unterstützten diese Bewegung: erstens die Literatur und Philosophie, die zeitweise, wie in Griechenland, eine soziale Kraft, ein politisches Band, eine Macht im Staate gewesen sei; zweitens habe Napoleon die Einigung Deutschlands unterstützt. Deutschland mit seinem sich Gehenlassen, mit seinen vagen und überfließenden Tugenden, seinem herumirrenden Weltbürgertum, seinen verstreuten Ländern und Gedanken bedurfte der Unterdrückerhand Napoleons, pour la refouler géométriquement dans les limites de sa personnalité⁴⁰⁾. Nun habe es begonnen, seinen Wert kennenzulernen. Einheitsbestrebungen aller Art gingen über die konfessionellen Gegensätze. Der einzige Plan sei nur noch Abschaffung der Grenzen. Er sei ganz im Stillen ausgebrütet worden, wirke aber umso sicherer. Voilà l'unité du monde germanique que tout sert à relever . . . qui menace de fouler la France au premier pas . . . c'est le développement nécessaire, inévitable de la civilisation du Nord⁴¹⁾. Preußen werde die Führung übernehmen, et si on la laisse faire, elle la pousse lentement, et par derrière, au meurtre du vieux royaume de France⁴²⁾, denn die Folge der Einigung wäre die Annexion von Elsaß-Lothringen. Das deutsche Volk, das so lange seine Geschichte wiederkäue, vergesse diese Wunde nicht. Ces provinces, malgré elles, retombent sous l'attraction formidable de tout le monde germanique, qui n'attend plus qu'une occasion⁴³⁾. Der letzte Teil nun, avertissement à la monarchie de 1830, wendet sich den Mitteln zu, die Frankreich ergreifen müsse, um sich gegen die emporkommende neue Macht zu verwahren. Es wird der Zusammenschluß Süd-Europas unter der Vorherrschaft Frankreichs angedeutet. Die jetzige Regierung allerdings laufe diesem Mittel zur Selbsterhaltung genau entgegen, indem sie den deutschen Einfluß in Italien, Oesterreich, Holland und Polen (ce peuple, qui s'était remis sur son séant au bruit qu'avait fait la France, vient d'être de nouveau égorgé en plein jour)⁴⁴⁾ nicht hindere, ihn zum Teil sogar noch unterstütze. Die französische Regierung verkenne völlig die Lage, sie glaube Frankreich in Sicherheit, und dabei würde es vom Ausland nur bemitleidet, weil es das Ausland in der Nichteinhaltung des volksouveränen Prinzips enttäuscht hätte. Ne craignez plus les haines, c'est un immense apitoiement sur une si étrange défaite⁴⁵⁾. In dieser allgemeinen Umbildung tue eine starke Jugend not. Gerade das Gegenteil sei in Frankreich der Fall. Des symptômes de mort s'agitent sous nos pas⁴⁶⁾. Frankreich dürfe aber

39) Vgl. Gautier, S. 109.

40) Das. S. 112.

41) Das. S. 118.

42) Das. S. 119.

43) Das. S. 121.

44) Das. S. 122.

45) Das. S. 127.

46) Das. S. 129/30.

nicht untergehen. Seit es die Initiative der modernen Zivilisation ergriffen hätte, habe es sie immer auf zwei Weisen gegen die Reaktion in Europa verteidigt, entweder durch eine materielle oder durch eine geistige Kraft. Heute müsse die letztere wirken, l'énergie des doctrines et des institutions politiques. Die freiheitliche Verfassung müsse weiter ausgebaut werden, sodaß Frankreich wieder der Führer Europas werde, car la France est le protégé des libertés modernes. Wenn Europa in Frankreich einfalle, müsse es bewaffnete Ideen finden. Der scheinbare Friede jetzt sei ein Krieg, denn Frankreich werde zerrissen, sein Einfluß in Europa nehme ab, et l'on voudrait que le pays souffrît ce spectacle sans trouble! Oh! non pas certes⁴⁷⁾. So wie nach der Reformation das neue Prinzip durch den dreißigjährigen Krieg sich die Welt unterworfen habe, herrsche auch das Prinzip der französischen Revolution durch Napoleon. Wenn heute wieder Monarchie und Demokratie in Frankreich streite, so greife Europa nicht wieder ein, es werde nur die Beute einstecken. Was bleibe nunmehr der Jugend übrig, ohne Frankreich durch inneren Kampf dem Ausland gegenüber zu schwächen. Nous préparer à périr dignement . . . mais un peuple ne vaut rien à faire le stoïcien⁴⁸⁾. Durch die Frankreich eigene Beweglichkeit werde es nach der aristokratischen und monarchischen schließlich doch noch die demokratische Gewalt zum Siege führen.

Qu. war in der Lage, durch seinen langen Deutschlandaufenthalt sich ganz vollzusaugen mit den damaligen Zeitströmungen. Er vermochte dies durchaus, wie der zweite Teil der Schrift beweist, wo er in der Tat vieles richtig erkennt, das Emporkommen Preußens, das Streben zur Einheit in Deutschland, hervorgehoben durch vorausgegangene geistige Blütezeit und durch das raue Eingreifen Napoleons, die Loslösung österreichischer Interessen von Deutschland, die demokratische Bewegung in den deutschen Südstaaten u. a. m. Indem er nun aus der Geschichte, ferner als Verehrer der französischen, für ihn demokratischen Revolution, und auch noch als Anhänger der großen französischen napoleonischen Ära sich der dauernden Vormachtstellung Frankreichs bewußt wird, und zur Stunde in Frankreich, im Einklang mit der damals herrschenden öffentlichen Meinung, die Maßnahmen der Regierung als reaktionär, dem demokratischen Prinzip nicht Rechnung tragend, verwirft, wird sein nationales Gefühl gekränkt. Die Verbindung des deutschen Zeitgeistes, der geschichtlichen Erinnerungen und des französischen Zeitgeistes mußten ihn folgerichtig zu dem Resultat führen, daß die Einigung Deutschlands für Frankreich eine große Gefahr bedeute. Doch mit dieser Meinung stand er in seiner Zeit ziemlich allein da. Fast alle seine Bekannten sind gegen ihn.

Diese Schrift, wieder entstanden als Anfeuerung und Stachel für die französische politische Führung, analog der Zeitstimmung in den linken Kreisen⁴⁹⁾, ist also nur aus der Zeit heraus geboren. Man möchte fast sagen, daß außer den persönlichen Momenten bei der Entstehung die eigentliche Hauptrolle eine geschickt intuitive Verbindung französisch und deutschen Zeitgeistes spielte. Solches war aus dem so intensiven vorherigen Studium der Lage unter äußerst begünstigten Bedingungen möglich gewesen.

Das Ergebnis der Schrift ist weniger ein Ablehnen des deutschen Staates, als vielmehr ein Erkennen desselben und Warnen des französischen vor ihm.

47) Vgl. Gautier, S. 134.

48) Das. S. 139 f.

49) Vgl. Bainville, „Histoire de France“, Kap. XIX.

Weniger bestimmt sie Haß gegen Deutschland, als enttäuschte Liebe zu Frankreich. Schmerzhafte ironisch kränkt er dessen Eigenliebe, indem er es dem Mitleid der Welt aussetzt, um umso mehr in Frankreich als Stimulans zu wirken. Die ganze Bitterkeit über die mißlungene Julirevolution wird in sie hineingegossen. Dadurch, daß er Deutschland so tatenfreudig zeigt, will er in Frankreich gleiches erwecken. Deutschland wird als Beispiel hingestellt, es ist ein uneingestandes Loblied auf Deutschlands Stärke und Zukunft. Ist es vielleicht nicht gar so, daß er in Deutschland sein Idealbild zeichnet?⁵⁰⁾ Die Gefahr, die in einer Machtergreifung Deutschlands für Frankreich liegen könnte, dürfte er unbedingt zu schwarz gesehen haben und mußte sich ihm noch besonders vergrößert darstellen bei einer, nach seiner Meinung so frevelhaften Außenpolitik, wie sie die derzeitige französische Regierung triebe. Sie führe langsam zur völligen Isolierung Frankreichs. Alle europäischen Staaten seien ihr feind, und so wendet sich die Schrift auch weiter gegen Europa im ganzen, und nur als Beispiel, an dem Frankreich aufgehetzt werden kann, wird Deutschlands Struktur analysiert. Es wurde gesagt, daß in Qu. der politische Ehrgeiz erwacht war, er hatte vorübergehend wieder Anschluß an sein Vaterland gefunden; und damit mußte er notgedrungen auch den alten, weltbeglückenden Ideologien Frankreichs seinen Tribut zollen. Nur zu schnell verfällt er dem Glauben an eine zivilisatorische Sendung Frankreichs, die sich ihm aus der Geschichte beweist. So wirkten sich unter dem Einfluß der Politik gefühlsmäßig betriebene Geschichtsstudien aus. Fast unverständlich leicht konnte er gegen Deutschland Stellung nehmen.

Welches ist nun der aus dieser Schrift sprechende Wert und welches die Reife seiner Deutschlandbeurteilung? Durch die messianische Verkapselung arbeitet er gleich von allem Anfang mit nicht genügend oder falsch gefüllten Begriffen. Durch die geschichtliche Vergangenheit Frankreichs zu dem Vorurteil seiner Vormachtstellung innerhalb Europa geführt, und sich immer wieder in solche Geschichtsbeweisführungen verlierend, über deren nur relative Gültigkeit er sich nicht klar wird, kämpft er für das Bleiben der zivilisatorischen Initiative bei Frankreich. Diese Initiative aber setzt er aus mehreren Elementen zusammen, die getrennt in den anderen Ländern zu finden seien⁵¹⁾. Betrieb-samkeit, Wissenschaft, Freiheit, Kunst, Religion seien solche zur Zivilisation notwendigen Elemente. Sie alle gäben Frankreich nicht den Vorrang, sondern einzeln den anderen Staaten Europas. In Frankreich sei jedoch das allgemeine Mobile zu finden, l'instinct de la civilisation, le besoin d'initiative d'une manière générale dans les progrès de la société moderne. Mit einem so ungeklärten, allgemeinen Begriff ist leicht zu operieren. Ihm stellt er, wie oben gezeigt, konkretere Begriffe aus anderen Ebenen gegenüber. Infolgedessen treffen sie sich nicht richtig. Sie können daher, wenn man nicht Gefahr laufen will, aneinander vorbei zu reden, nicht gegeneinander ausgespielt werden; sondern zur Zivilisation gehören all jene Elemente und noch weitere, und wer dann instinct de la civilisation für sich in Anspruch nimmt, muß auch die Elemente für sich in Anspruch nehmen; und muß auf der anderen Seite diesen instinct de la civilisation zuerkennen, wem er solche Elemente zuspricht, d. h. aber auch Deutschland. Da nun aber der ganze Artikel an dem Glauben an diesen Zivilisationsgedanken hängt, dieser aber aus gedanklicher Unklarheit einseitig nur bei Frank-

⁵⁰⁾ Vgl. Emile Faguet, „Pol. et. mor.“, II, S. 195 f.

⁵¹⁾ Gautier, S. 93 f.

reich gesucht wird, kann somit ein innerer Widerspruch in ihm aufgedeckt werden, da mit problematischen Prämissen gearbeitet wurde.

Das aber ist meist Eigenart politischer Streitschriften, und als eine solche muß sie daher bewertet werden. In diesem Sinne muß ihr eine gewisse Urteilsfähigkeit zugestanden werden. Sie legt Zeugnis ab von einer selbständigen Durchdringung der gegenwärtigen Situation, durch jene so fruchtbare Synthese von geistiger und praktischer Schau. Trotz großer und vieler Einseitigkeiten ist mancher Komplex richtig erkannt. Nur schade, daß die teils wertvollen Einzelkenntnisse politisch-tendenziös verwendet wurden.

Wohl mag sich Qu. durch diese bittere Schrift, deren Drucklegung bezeichnenderweise besondere Schwierigkeiten bereitet hatte, seine Enttäuschung etwas heruntergeschrieben haben; aber ganz frei gab sie ihn noch nicht. Es waren zuviel Schläge auf einmal. Zunächst einmal wendet er sich nun von dem politischen Schauplatz weg. Si décidément je dois poursuivre encore cette vie littéraire, je le ferai; cependant j'aurais été prêt à la quitter pour entrer dans l'action, s'il y en avait eu⁵²⁾. Resigniert zu seiner literarischen Tätigkeit zurückzukehren durch einen Mißerfolg auf einem anderen Gebiete, wirft ein bezeichnendes Licht auf das Verbundensein Qu's mit der Dichtung. Sie ist ihm nur manchmal innerer Beruf und deshalb auch sein nur relatives Verantwortlichkeitsgefühl ihren Aufgaben gegenüber. Seine eigentlichen Dichtungen sind daher meistens nur Monstren⁵³⁾, über deren philosophischen Gehalt bei ihrer Monstruosität sehr viel geredet und im Grunde gar nichts ausgesagt werden kann. Nicht hier liegt Qu's Hauptverdienst, sondern dieses liegt vielmehr in seiner geistigen und politischen Tätigkeit, in seinen tatkräftigen, wenn auch oft einseitigen kritischen Arbeiten, sowie in seinen von einer gewissen Tendenz auch nicht freizusprechenden historischen Werken. In der historisch-kritischen Tätigkeit nun nimmt die direkte Völk erforschung weiterhin einen großen Raum ein. Besonders in den Produktionen bis zum Jahre 1843 steht die Auseinandersetzung mit den Nationen, und hier fast ausschließlich mit Deutschland, an das er so früh schon gefesselt wurde und fernerhin blieb, im Vordergrund. Sein Betätigungsfeld hier ist recht groß.

An Hand des reichen Niederschlages in Verbindungen mit seinen paar Dichtungen, soll nun sein langsam sich wieder klärendes, als auch verengendes Verhältnis zu Deutschland weiter verfolgt werden.

Der folgende Artikel „De L'Avenir de l'Art“ mit dem Untertitel „De L'Art en Allemagne“⁵⁴⁾ bringt nun die Rückkehr zur Literatur; doch ist er eigentlich noch eine Ergänzung zu der vorherigen politischen Broschüre nach der künstlerischen Seite hin. Das nationale Erstarken Deutschlands wird nachzuweisen versucht an der künstlerischen Struktur der Zeit in Deutschland. Er sucht also, die politische Geschichte sich ergänzen zu lassen durch die literarische. Damit könnte man schon jetzt eine gewisse Verengung der Ergebnisse feststellen, da die Kunst nicht in ihrer autonomen Stellung gewürdigt wird, was die Formulierung des Themas „De l'avenir de l'art“ durchaus verlangt. Und in der Tat verkennt

⁵²⁾ Oe. c. XX, S. 197.

⁵³⁾ Vgl. seine Dramen: Ahasvérus, les Esclaves; seine Epen: Napoléon, Merlin l'Enchanteur. So verkennt auch Molsen m. E. den dichterischen Wert des Ahasverusdramas in Ueberschätzung desselben. Vgl. Diss. Molsen.

⁵⁴⁾ Zuerst erschienen in der R. d. d. M. vom 1. Juni 1832, abgedruckt im Oe. c. VI, S. 245—271. Vgl. auch Gautier, S. 141—169.

er sowohl die Klassik als auch die Romantik. Ganz analog, wie in der vorigen Schrift, ist recht eigentlich ein Wunschbild der sie bestimmende Richtungsfaktor. Er war vom literarkritischen Schriftstellertum zum Politiker übergegangen, hatte dabei Schiffbruch erlitten. Nun findet er in Deutschland die Verwirklichung seines gescheiterten Wunsches in den nationalen Dichtern, die er der Weltentrücktheit und Abgeschlossenheit unserer Klassik, in der er ja bekanntlich noch manche Romantiker einbezog⁵⁵⁾, gegenüberstellt. Sein von ihm in Frankreich angestrebtes Idealbild der politischen Mittlerstellung des Dichters findet er in Deutschland verwirklicht und möchte es gern Frankreich als Beispiel zeigen. Dadurch kommt eine eigentümlich negativ beurteilende und doch nicht verachtende, sondern eher achtende Haltung Deutschland gegenüber zustande. Er haßt das deutsche Volk nicht, sondern sieht in ihm eine konsequentere Einstellung in Bezug auf die Durchführung bestimmter Gedanken als in seinem Vaterlande, wodurch Deutschland wahrscheinlicher die Zukunft gehöre. Das schmerzt seine Eigenliebe, denn er ist nun einmal schicksalsmäßig an Frankreich gebunden.

Eine so persönliche Stellungnahme zu den Dingen wird auch eine konstruierte Wiedergabe derselben zum Gefolge haben. Aus der Tatsache der engeren Beziehungen einiger Romantiker (Körner, Arndt, Uhland usw.) zu den geschichtlichen, gegenwärtigen Ereignissen sucht er diese Beziehung auch bei den Klassikern, findet diese Beziehung hier aber nicht. Schon in der Fragestellung liegt ein Fehler, denn er nimmt ein einer späteren Generation eigenes Moment, um es auf eine frühere zu pflanzen. Das geht nicht, da die Entwicklung vorwärts geht, es also spezifisch neue Momente geben kann, die die vergangene Generation noch nicht kennt. Doch nicht genug damit, daß die klassischen Dichter als Menschen keine Beziehung zum politischen Leben gehabt hätten, auch in ihren Schöpfungen spiegelte sich dieses in keiner Weise wider. Goethe, Wieland, Herder (!!), die Brüder Schlegel, selbst Tieck und Jean Paul, alle, außer vielleicht Schiller, enthoben sich in ihren Dichtungen jeglicher politischer Bindung. Was er in dem vorigen Artikel noch sah⁵⁶⁾, daß die deutsche Nation durch die Klassik zusammengeschweißt sei, sieht er hier unter der veränderten, einengenden Fragestellung schon nicht mehr. Seltsam, daß er, der genaue Herderkenner, in diesem nicht mehr den Keim für die nationale Wiedergeburt sieht⁵⁷⁾, oder als ob Goethe nicht erst den Grundstein zum nationalen Bewußtwerden mit gelegt hätte. Auf solcher Basis verbaut sich Qu. das Verständnis unserer größten Dichter, denn die Tatsachen, die er feststellt, sind nicht aus der Geisteshaltung der Klassik geboren, sondern willkürlich von außen an diese herangetragen. Wo bleibt das einstige, durch Herder ihm vermittelte Einfühlungsvermögen, das er auch noch an den Brüdern Schlegel richtig erkannte? Wie er sich also im allgemeinen durch falsche Fragestellung des richtigen und feineren Verständnisses begibt, finden sich auch im einzelnen wohl geistvolle, essaistische, aber durchaus einseitige und nicht umfassende Bewertungen der Künstler. So spürt er einen Gegensatz Klassik — Romantik, aber die Romantik identifiziert sich ihm nur mit den Nationalpoeten, den Befreiungsdichtern. Man sei in Gegensatz zum Olympier getreten, die Kunst

⁵⁵⁾ Vgl. oben S. 37 Anm. 26.

⁵⁶⁾ Vgl. oben S. 51.

⁵⁷⁾ Was ihm in seinem Essai über Herder doch noch auffiel. Vgl. Oe. c. II, S. 437.

sei national geworden (sic!!). So auch in der Musik: Weber, Spohr, Beethoven (!), denen er den in aller Welt verständlichen Ton abspricht, im Gegensatz zu Haydn und Mozart, als ob letzterer sich nicht gerade mit Erfolg um die Schaffung einer deutschen, nationalen Oper bemüht hätte. So auch in der Malerei, wo er nur den Historienmaler Cornelius sieht (nicht einen Schwind, einen Spitzweg, einen Richter) und so schließlich in der Dichtung, wo er in Körner, Jahn und Uhland durch das sich Wenden zum Mittelalter eine poetisch-wissenschaftliche Fundierung des nationalen Aufschwunges sieht. Endlich erkennt er in Cornelius und Uhland die Prototypen des gegenwärtigen Deutschland. Er mag wohl hie und da das Phänomen der Freiheitsdichtung erkannt haben, doch dies tiefer als mit schönen Worten zu beurteilen wird ihm durch die Konstruktion unmöglich. Dieses wird im dritten Teil offenbar, wo sich seine Darstellung auf die Charakterisierung einer Gestalt, Görres', spezialisiert. Begeisterung und Verehrung für einen Charakter, der dem seinen sehr nahe stand, und von dem er sicher die mannigfaltigsten Anregungen bekam, diktieren ihm diesen in schönen Phrasen sich bewegenden Abschnitt. In Görres sieht er die leider zum Untergang geweihte Synthese von weltferner Klassik und aktiver Romantik; zum Untergang geweiht durch die Vergeistigung der Religionen und Weltanschauungen. Durch die wissenschaftliche Objektivität, die alles unter die Instanz der Vernunft setzte, stürzten alle Systeme ein. Parvenu à son plus haut faîte, l'édifice tout spirituel de la vieille Allemagne s'écroule sans fracas⁵⁸⁾. Hier zeigt sich der Gedanke, der das Leitmotiv seiner folgenden deutsch-kritischen Schriften werden sollte.

Für ihn, der an einem früheren Deutschland gebildet war, bestehen, vollends nach der aufgezeigten Verengung, keine Möglichkeiten mehr, in ein richtiges Verhältnis zu den Jungdeutschen zu kommen. Der Fortschritt des Skeptizismus in Deutschland hätte notwendigerweise zu Heine führen müssen. Das erkennt er richtig, aber diesen selber lehnt er ab, er, der sogar noch um sechs Jahre jünger war. Seine Werte hat er am deutschen 18. Jahrhundert geschmiedet. Wo die nicht mehr zutreffen, lehnt er ab. Da dies nun wirklich zum Teil der Fall wird mit dem Augenblick, wo sein Studium der Lage ihn bis zur unmittelbaren Gegenwart führt, muß er in ihr sehr viel ablehnen. Indem er später ablehnen wird, ohne vorher verstehen zu wollen, seine Wertungen also dogmatisch werden, geht er tieferer Völkererkenntnis verlustig. Wenn er schreibt: Les choses ont bien changé depuis que nous avons quitté ce pays, et l'unité germanique se prépare d'une manière si menaçante que je n'ai pu résister à en décrire les progrès et les inévitables résultats⁵⁹⁾, so muß dagegen gehalten werden: Nein, so schnell ändert sich die Gesamtheit einer Situation nicht, wohl aber ist dies möglich in der Entwicklung des Einzelnen. Im Verlaufe seiner Studien, von der Vergangenheit in die Gegenwart kommend, sucht er in dieser zu finden, was er in jener gesehen hatte, wertet also das Heute am Gestern. Das aber kann nicht genügen, um einem so komplexen Gebilde, wie ein Volk, gerecht zu werden.

Es wurde Qu's Umschwung in der Deutschlandbeurteilung und die sie bedingende Faktoren aufgezeigt, nämlich die Griechenlandreise und das durch sie verursachte Streben nach Vereinigung von Theorie und Praxis, die Juli-revolution mit ihrer Hinwendung zur aktiven Politik, die Enttäuschung und die

⁵⁸⁾ Oe. c. VI, S. 271.

⁵⁹⁾ „50 ans d'amitiés“, S. 56.

daraus entstandene Verbitterung, die sich nunmehr auf Deutschland übertrug, durch den Bruch mit seiner Verlobten noch besonders vertieft. Jetzt befindet sich Qu. in einer Reaktionsstimmung, die allerdings die Möglichkeit zu einer weiteren Vertiefung der ehemals so günstig angebahnten Völkerbeurteilung nicht für die Zukunft genommen zu haben braucht, jedoch diese zunächst einmal eingengt hat. In dieser Verfassung trifft ihn nunmehr ein neues Land-erlebnis, Italien. Wird es zu einer Vertiefung seiner Beurteilungsweise, wird es ihn von Deutschland ab oder zu Deutschland hinführen?

Anfang 1832 starb Quinets Vater und hinterließ seinem Sohne ein kleines Vermögen, das diesem gestattete, seine schon lange ersehnte Italienreise anzutreten. Seit 1825¹⁾ findet man in seinen Briefen immer wieder Anspielungen auf dieses Land, auf das er durch seine historischen Studien, insbesondere auch noch durch Michelet hingewiesen wurde. Die Zeit zur Erfüllung seines Wunsches erscheint ihm nun günstig²⁾. Ganz plötzlich entschließt er sich daher, seine Reise zu improvisieren. *Les voyages ont toujours été mon salut. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne peux pas rester comme je suis*³⁾ . . . *mais aujourd'hui mes fantômes m'importunent, mon propre chaos m'obsède; un aveugle instinct me pousse vers la lumière; il n'y a que le soleil d'Italie qui puisse dissiper mes odieuses ténèbres*⁴⁾, Mit diesen Worten faßt er all die Strömungen seines aufgeregten Innenlebens zusammen und zieht dem Süden zu. Bezeichnend ist die Improvisation der Reise. Aus dem Bedürfnis heraus, sich einmal völlig von dem ganzen inneren Ballast zu befreien, auch einmal die heitere, sorglose Stimmung des Sichgehenlassens zu erleben, ist schon die Richtung, die sein Italien-erlebnis nehmen wird, angedeutet. Ueber die Alpen am Genfersee, dem Lago Maggiore und dem Comossee vorbei, durch Mailand gelangt er nach Venedig, und über Nacht schreibt er in einem ganz anderen Ton: *Depuis que je suis à Venise, ma chère mère, je suis aussi heureux que je peux l'être. La vérité est que je suis amoureux de Venise et de la mer*⁵⁾; und dieser Ton steigert sich noch im Verlaufe seiner Reise über Ferrara, Bologna, Florenz, Pisa, Rom,

¹⁾ Oe. c. XIX, S. 278, XX, S. 86, 172 u.a.m.

²⁾ „50 ans d'amitiés“, S. 14, 17.

³⁾ Oe. c. XX, S. 206.

⁴⁾ Oe. c. VI, S. 397.

⁵⁾ Oe. c. XX, S. 210.

Neapel, Capri, Sorrent, Pompeji und Paestum. Es ist hier nach dem Grund dieses plötzlichen Stimmungsumschwunges und nach seinen Folgen auf den zur Diskussion stehenden Erlebniskomplex zu fragen.

Man muß wohl in der Hauptsache seine Umgebung dafür verantwortlich machen, von dem Klima angefangen, das er sich nicht genug tun kann, als ihm in jeder Hinsicht zuträglich zu schildern, bis zu den feinsten seelischen Stimmungsmomenten, die hier aus allem ihm entgegenströmen⁶⁾. Die Kunst in ihren verschiedensten Ausdrucksmöglichkeiten wurde ihm hier zur eigentlichen Offenbarung. Sie hatte er auch schon in Deutschland gekannt, jedoch mehr durch den bewußt arbeitenden Geist, also kritisch erfaßt, sie hatte er auch schon in Griechenland erkannt, jedoch mehr vom praktisch-politischen Standpunkt aus gesehen. Hier in Italien, wo er sich befreit hat von den vielen ihn umlauernden Sorgen der Alltagswelt, angesteckt von dem leichten, lebensfreudigen Menschenschlag, mit dem er zusammenkam, hier offenbart sich ihm nur die Kunst, sie allein beschäftigt ihn. Alle anderen Beobachtungen werden auf sie bezogen, erhalten durch sie ihren Wert. Ah, pourquoi est-ce que je ne meurs pas de cette mer, de ce ciel et de mon amour pour tout ce que mes yeux voient?⁷⁾. Hier lebt er den Dichtertraum gottbegnadeten Künstlertums. Quel poème vivant que cette année en Italie⁸⁾. Dieses Erlebnis wird noch erhöht durch eine Künstlerfreundschaft, die er unterwegs mit den Malern Horace und Charles Vernet schloß, und mit denen zusammen er ein natürliches, unbefangenes, gesundes Leben führte. Anderen Leuten gegenüber wahrte er völlige Indifferenz⁹⁾, sie erregten ihn nicht, sie verwundeten ihn nicht. Zu sehr hatten sie ihn geplatzt während langer Jahre. Dieses neue Stadium in seiner Lebenshaltung steigert sich ihm fast bis zu einem religiösen Bewußtsein. Je crois que c'est une grande faiblesse que de médire trop de la vie, et il se forme en moi peu à peu un esprit vraiment religieux, fortifiant, qui m'aide à supporter ce qui brise mon coeur. Mon imagination ne souffre point ici, et c'est énorme ce que j'ai enduré de ce côté dans tout autre pays¹⁰⁾.

Es ist die Kunst der Renaissance, in die er sich hier versenkt, die historischen und künstlerischen Reminiszenzen des Altertums nehmen im Verhältnis zu denen des Mittelalters und der Renaissance sehr wenig Platz ein. J'aime bien mieux l'Italie moderne, de Raphael cela s'entend, que celle des Romains¹¹⁾. Ist das aber nicht das Pflegen antiken Kunstideals auf einheimischen Boden, ist das nicht eine Art Synthese von Klassik und Romantik, ist das nicht die Vereinigung von Deutschland und Griechenland? Wirklich ein zutiefst sinnvoller Zufall ließ ihn auf italienischen Boden kommen, nachdem er zwei Antipoden vorher durchlebt hatte. Und in nachtwandlerischer Sicherheit gab Qu. dieser Synthese Raum.

1836 arbeitete Qu. seine Notizen aus¹²⁾ und ließ in der Revue des deux Mondes seine Reiseeindrücke erscheinen. Ihnen kann man, denn seine Korrespondenz fließt wieder einmal spärlich, weiteres über sein Künstlerlebnis ent-

6) Oe. c. XX, S. 210—225, vergl. dieses zum folgenden.

7) Das. S. 212.

8) „Avant L'exil“, S. 213.

9) Oe. c. XX, S. 217.

10) Das.

S. 214.

11) Das.

12) Vgl. zum folgenden „Italie“, Oe. c. VI, S. 395—476.

nehmen. Es ist weniger ein Erlebnis der reinen Formen, als eher ein geschichtliches Erlebnis der historischen Formen, d. h. die Form wird nicht in der ihr innewohnenden autonomen Gesetzlichkeit zu erkennen gesucht, in ihrem rein ästhetischen Wert, um Anregungen zu eigenem Schaffen zu bekommen, wie es ein Künstler, etwa Goethe, wenn er in der italienischen Reise die Architektur beschreibt, getan hätte. Auch wird weniger nach der psychologischen Seite hin der Eindruck der Form auf den Beschauer zu analysieren versucht; sondern der Eindruck des Schönen wird hingenommen als bestehend, worüber man sich keine Rechenschaft abzulegen habe. Dagegen wird durch das Qu. eigene, sehr freie Assoziationsvermögen die Kunst durch die Geschichte und womöglich noch in ihrem historischen Werdeprozeß gesehen. Er bewegt sich weder nur in abstrakten, noch nur in konkreten Denkformen, sondern benützt beide beliebig für seine recht eigentlich historischen Denkformen. Reflexionen, die sich nur mit dem Gegenstand beschäftigen, wie etwa ein naiver Beschauer sie anstellen müßte, der von europäischer Kultur keine Ahnung hätte, die also ausschließlich aus dem Gegenstand genährt würden, sucht man bei ihm vergebens. Er beschreibt aus Enthusiasmus, in den sich dauernd geschichtliche Erinnerungen mengen. Er sieht entweder die Geschichte durch die künstlerische Gestaltung¹³⁾, oder diese nur in ihrem Werdeprozeß, d. h. in ihrem individuellen Entstehen nicht durch den einzelnen Künstler, sondern als Glied einer Kette, eben der Kunstgeschichte¹⁴⁾, das einerseits auf vor ihm Liegendes bezogen ist, andererseits aber auch schon auf nach ihm Kommendes hinweist. In der Hauptsache ist es also der Historiker im Verein mit dem Künstler, der ihn die Werte Italiens sehen läßt, ein Beweis für die Unzulänglichkeit seines Künstlertums, das sich der historischen Stütze nicht entheben kann. Auf diese Weise kommen alle beiden Disziplinen nicht zu ihrem Recht, schaden sich eher gegenseitig, indem sie sich wechselseitig einengen, da weder eine rein ästhetische noch rein historische Interpretation gegeben wird.

Doch auch der Völkerkundler erhält seinen Teil in der Ausdeutung der italienischen Kunst. Während der Historiker mehr nach dem kausalen Nacheinander fragt, vergleicht der Völkerkundler mehr das Nebeneinander; Zusammenhänge zwischen dem Nebeneinander auf den mannigfaltigsten Ausdrucksgebieten zu erkennen, ist eine seiner Aufgaben. Und diese zu lösen, bemüht sich auch Qu., wenn er etwa nach genaueren Einzelangaben zu folgendem Schluß kommt: *Tous les rapports de l'Italie, dans l'architecture, sont ainsi établis. Par le nord, par le midi, par l'est, par l'ouest, cette grande cité de l'art se lie à tout ce qui l'entoure. C'est entre le monde grec d'un côté, et le monde germanique de l'autre, que s'est développé le génie de l'Italie. Ces deux limites sont marquées au midi par les colonnes de Paestum, au nord par la cathédrale de Milan*¹⁵⁾. Aber hiermit wird er nur der historisch-künstlerischen Seite des Völkerkundlers gerecht. Nicht berücksichtigt er die psychologische. Natürlich spricht auch sie durch die Kunst einer Nation, aber sie bedarf dieses Mediums gar nicht, und zu eindeutigerer Erkenntnis muß sie sich zweifellos ihrer direkten Sprache bedienen, der Beschreibung des Charakters eines Volkes. Das vermißt man fast völlig in diesem Italienerlebnis. Hier schadet eben die Kunst dem

¹³⁾ Vgl. Oe. c. VI, S. 427, die Beschreibung des Grabmals der Medici von Michelangelo.

¹⁴⁾ Vgl. Das. das Kapitel über Florenz, S. 419—428.

¹⁵⁾ Das. S. 469 f.

Völkerkundler, indem sie diese Disziplin nicht genügend zu ihrem eigenen Recht kommen läßt. Auch in anderen Ländern bediente sich Qu. zum Erfassen des Charakters anderer Mittel, in Griechenland z. B. u. a. der Landschaftskunde, in Deutschland der Geschichte. Schon einmal konnte aufgezeigt werden, wie gefahrvoll es ist, Medien zu sehr als Erkenntnismethode in den Vordergrund zu rücken, und zwar in Deutschland, wo er den Deutschen zu einseitig historisch sah und ihn so fälschte¹⁶⁾, was zu dem Umschwung führte. Hier ist das Medium nun die geschichtlich geschaut Kunst, und sie ist es ziemlich ausschließlich. Je ne confie plus mon coeur qu'aux pierres et aux arbres des villas¹⁷⁾. Das hätte ausreichen können für einen Künstler, nicht aber für einen Geisteswissenschaftler, der die Länder möglichst in ihrer Komplexheit zu erkennen hat, da er später auf Grund dieser Erkenntnis Urteile über deren Gesamtstruktur fällen will. Dieses war auch die Absicht Qu's, wie ein Beispiel zeigt: Er sieht das Papsttum und den Katholizismus in Italien zunächst völlig überwuchert und verdeckt von der Kunst, d. h. er sieht es fast nicht und kann sich zu einer Behauptung versteifen, wie: On répète souvent de nos jours que les époques les plus religieuses sont aussi les plus favorables à l'art, cette idée est démentie par tout ce que j'ai vu en Italie¹⁸⁾. Die Kunst Italiens wäre eine Befreiung von dem religiösen Katholizismus, letzterer spiele nur eine untergeordnete, nicht mitbestimmende Rolle. Erst später wird ihm die Problematik des Papsttums in Italien und für Italien klar in seinem Kampf am Collège de France gegen die Jesuiten¹⁹⁾. Auch in Deutschland sah er ganz parallel zunächst noch nicht die politischen Einrichtungen, wie er in Italien die religiösen übersieht. Hier also muß eine gefährliche Einseitigkeit in der Beurteilung festgestellt werden, wie sie etwa in folgenden Sätzen schon enthalten ist, in denen er die österreichische Besatzung in Bologna kritisiert: En ce moment, je sentis que je haïssais l'Allemagne pour tout le mal qu'elle a fait à l'Italie... Autrefois je te vantais leur génie... J'ai aimé le ciel pâle de leurs pâles vallées. Dans ce temps-là mon coeur ne voyait, ne sentait partout que les images qu'il créait... Mais, depuis que j'ai passé les Alpes, mes yeux, Dieu merci! sont las de la lèpre tudesque²⁰⁾. Hieran wird die Gefahr solcher Einseitigkeit völlig klar.

Durch dieses historische Kunsterlebnis von Italien, in dem die Geschichte der Kunst schadete, und die Kunst der Völkerbeurteilung kommt, indem die Disziplinen leichtfertig vermengt werden, ein trübendes Moment in die Völkerkenntnis. Dem Menschen Qu. allerdings bedeutet das Italienerlebnis Zufuhr neuer Lebenskräfte. Brachte sie dem Völkerkundler auch mancherlei Anregung, die Kunst stärker zur Beurteilung heranzuziehen, so barg es doch nach der deutschen Enttäuschung neue Gefahren in sich. Zunächst verfällt Qu. dieser Gefahr durch die Abfassung eines Ahasverusdramas und durch essayistische Kritik, wo er Kunstgeschichte und Völkerkunde zu sehr mischt. Eine längere kontemplative Periode und wissenschaftliche Tätigkeit führen jedoch zur zeitweiligen Verdrängung der Gefahr.

In Italien hatte sich Qu. die Kunst offenbart. So nimmt es denn weiter nicht

¹⁶⁾ Vgl. oben S. 55.

¹⁷⁾ Oe. c. XX, S. 217.

¹⁸⁾ Das. VI, S. 422.

¹⁹⁾ Vgl. Oe. c. II.

²⁰⁾ Das. VI, S. 416 f.

Wunder, daß er sich nun einmal der Kunstschöpfung direkt hingibt und ein langatmiges Lesedrama „Ahasvérus“ verfaßt²¹⁾. In diesem Drama findet man den ganzen Qu., so wie er von früher bekannt ist, wieder. Die große Rolle, die das Erlebnis gerade in dieser Dichtung gespielt hat, ist bekannt. Neben der unmittelbar es bestimmenden Zeit der seelischen Verzweiflung, in der es konzipiert wurde²²⁾, erweitert sich aber diese individuelle Note auf seine ganze Vergangenheit. Cet ouvrage est le résumé de dix ans de vie continue à travers maints voyages et maintes peines, tant d'esprit que de corps, je veux presque dire que chaque partie a été écrite en présence de son objet, à pied, à cheval, en gondole, sur mer, dans les cathédrales d'Allemagne, dans les basiliques de Rome, dans le couvent de Brou (seine Heimat), dans les villas de Naples, dans les spítia de Morée²³⁾. Da denn in dieses Werk alles Wichtige aus dem Leben Qu's mit eingegangen ist und da es somit eine symbolische, romantisch exzentrische Autobiographie ist, die kontemplativ zurückschauend, abgerückt von den zeitlichen Umständen, vorurteilsfreier die einzelnen Erlebniskomplexe durchgeht, wurde es auch schon zur Darstellung der jeweiligen Phasen mitverarbeitet. Hier, am Zeitpunkt der Fertigstellung dieses Werkes angelangt, soll es, allgemein betrachtet, einmal Qu's Stellung zur deutschen Romantik veranschaulichen²⁴⁾.

Diese echt romantische Ahasverusdichtung gibt mir das Recht über Qu's zum Teil sehr ausfallenden Urteile gegen Deutschland nicht zu scharf ins Gericht zu gehen, denn erstens kann man ihr — vollends da sich in Dichtungen immer hemmungsloser die Eigentümlichkeiten des Verfassers auswirken — die enge Verbundenheit mit der deutschen Romantik ansehen, zweitens spiegelt sich in ihr auch Qu's romantische Natur, wie sie ihm charaktermäßig eigen war und durch zehnjährigen Aufenthalt in deutsch-romantischen Kreisen gefördert wurde. Hat man nun weiter die historischen Nebenumstände kennengelernt, so muß man die Ausfälle gegen Deutschland in so manchen früheren Schriften mildernd beurteilen, noch dazu, da in dieser Generalbeichte überall die verhaltene Liebe zu deutschem Wesen an vielen Stellen durchklingt.

Erst ein Wort zur geistigen Vaterschaft. Mit Recht ist auf die enge, innere und äußere Verwandtschaft mit Goethes Faust hingewiesen worden²⁵⁾. Von der Analogie des Themas, dem Fall und der Läuterung des Menschen, der Ergründung der Geheimnisse der Welt, über die Personen, deren Charaktere und Funktionen (Faust-Ahasverus, Gretchen-Rachel, Mephisto-Mob u. a. m.) bis zu einer deutlichen Uebereinstimmung mancher Szenen, ist diese Verwandtschaft

²¹⁾ Es entstand während der Italienreise, zum Teil noch vorher, zum Teil nachher. Eine genaue Untersuchung der Abfassung liegt in der Greifswalder Diss. „Philosophie und Dichtung bei Quinet“ von Ulrich Molsen, Altona 1913, vor.

²²⁾ Molsen schreibt darüber: Nein, alles hier hervorgehobene entsprang seiner seelischen Konstitution und sollte den in ihm wühlenden Gefühlen und Regungen Ausdruck verleihen und ihn befreien von einer Herzenspein, die ihn rasend zu machen drohte (es handelt sich immer noch um das Zerwürfnis mit seiner deutschen Braut). Vgl. Molsen, S. 65.

²³⁾ Vgl. Oe. c. VII, S. 1—440.

²⁴⁾ Verfasser ist sich klar über die Problematik des Begriffes Romantik. Er bedient sich eines Hilfsbegriffes, um mit einem Oberbegriff arbeiten zu können, der national und zeitlich begrenzt, ihm die Zusammenfassung vieler Untererscheinungen gestattet. Vgl. Benno v. Wiese „Zur Kritik des geistesgesch. Epochenbegriffes“, Dtsch. Vierteljahrsschr. 1933, Heft 1.

²⁵⁾ Vgl. Molsen, S 80 f.

richtig aufgezeigt worden. Ferner ist auch schon der „ewige Jude“ von Chr. F. D. Schubarth ²⁶⁾ zum Vergleich herangezogen worden. Bisher noch nicht erkannt wurde die durch seine kosmische Haltung deutlich zum Ausdruck kommende Verwandtschaft mit dem indischen Drama. Es ist die Vorliebe der damaligen Deutschen für die Erforschung Indiens alter Literatur bekannt, sprach man doch sogar von einer indischen Renaissance. Auch in Geschichts- und Religionsphilosophie spielte dieses Land eine wichtige Rolle. So kann es denn nicht wundernehmen, daß Qu., der sich auch direkt ²⁷⁾ mit indischen Dingen befaßt hatte, von hier so manche Anregung bekam. Eng hiermit im Zusammenhang steht der im Drama zum Ausdruck kommende Pantheismus, der auf Schelling weist ²⁸⁾, auch Görres mag mit seiner Mythologie das seine beigetragen haben. Was aber die äußerst gelockerte Form ²⁹⁾ dieses dramatischen Ungeheuers anlangt, so muß wohl dafür Tieck mit Dramen in der Art des Kaisers Oktavian, oder die weit-schweifigen Romane Jean Pauls verantwortlich gemacht werden.

Es kann also festgestellt werden, daß vorwiegend Romantiker und romantische Strömungen den geistigen Ursprung dieses Dramas ermöglichten. Schubarth als Stürmer und Dränger bildet hier keine Ausnahme, und auch das Thema Goethes ist recht eigentlich für die Romantik geschaffen. Weiterhin lag die Bearbeitung des Ahasverusstoffes auch in der Zeitatmosphäre ³⁰⁾.

Was die Entstehung und geistige Urheberschaft beweist, spricht sich desgleichen im Gehalt des Stückes aus. Dieses tritt schon klar zu Tage an der neuen Deutung des Ahasverusstoffes ³¹⁾. In der Erweiterung des Symbols, das früher nur das jüdische Volk einschloß, auf die gesamte Menschheit (Ahasverus gleich eine in dichterisches Gewand gekleidete, allgemeine Philosophie der Weltgeschichte) ³²⁾ kommt das ruhelose Umherirren des Romantikers Qu. zum Ausdruck. Er und jeder andere auf der historischen Höhe seiner Zeit lebende Romantiker sind Ahasverusgestalten, die verdammt sind, ewig umherzuwandern, ein Ziel nach dem andern aufgebend, nirgends Ruhe findend, ewig verflucht, weil durch den Verstand herausgerissen aus dem magischen Kreis der Natur (doch uns ist gegeben, an keiner Stelle zu ruhen — Hölderlin). Und Qu. bejaht diesen Kampf, denn er bejaht den Fortschritt, der den Glauben ablöst. So wurde ihm ja das Freiheitsideal, nach Herder das Streben zu Vernunft und Billigkeit, zur neuen Religion ³³⁾. In freier Selbstbestimmung vernünftig und moralisch zu leben, war ihm Aufgabe des modernen Menschen.

Wie der Gehalt des Stückes durchaus auf die Werte der deutschen Romantik bezogen ist, so auch der Inhalt und die Form. Von einer Darstellung des Inhaltes hier wegen seiner abstrusen und verwickelten Art Abstand nehmend, soll noch kurz auf die Form eingegangen werden. Es ist ein Raum- und Zeitgesetz durchbrechendes Lesedrama. Auch das strenge Kausalgefühl ist aufgegeben, so daß als letztes Bindeglied eigentlich nur der in mannigfachen Handlungen variierte Gedanke der Legende übrigbleibt. Die dramatischen Gesetze sind zu Gun-

²⁶⁾ Vgl. Molsen, S. 90 f.

²⁷⁾ Vgl. „De l'Origine des Dieux“, Oe. c. I, S. 415—437.

²⁸⁾ Vgl. „50 ans d'amitiés“, S. 18.
Oe. c. XX, S. 72.

²⁹⁾ Das. S. 72.

³⁰⁾ Vgl. Molsen, S. 54, Anm. 6.

³¹⁾ Das. S. 54 f.

³²⁾ Das. S. 55.

³³⁾ Vgl. oben S. 27.

sten der epischen in den Hindergrund getreten. Doch selbst für ein Epos fehlt die Geschlossenheit der Konzeption. Es ist die Aneinanderreihung von innerlich mehr oder weniger bedingten epischen Dialogen und Monologen. Sicherlich ist hier ein Maximum an Formlosigkeit erreicht worden, das in dieser Hinsicht hinter keinem seiner deutschen Vorbilder zurückstehen wird. Das Verständnis, denn zu einem ästhetischen Genuß kommt es gar nicht durch die nicht ansprechenden Ausdrucksformen, wird gleichfalls sehr erschwert durch den Stil. Symbolische Abstraktionen, Allegorien, langatmige Vergleiche aus allen möglichen Wissensgebieten, mit Vorliebe allerdings der Welt- und Zeitgeschichte, verschleiern das Ganze. Der große Widerstreit von Gefühl und Verstand, der Qu. eignet, wird hier vor dem Leser dauernd ausgefochten. Stilistische Ausdruckswerte wie breit, dunkel, andringlich, steigernd, bewegt, ausgestattet, ja sogar rhetorisch schwülstig, spannungsreich, subjektiv arbeiten zusammen in nicht organisch sich ergänzender und einordnender Weise³⁴⁾ und lassen einem die Lektüre eher zu einer anstrengenden als genußreichen werden.

Also auch hier von der Form aus gesehen dasselbe Bild, Qu. als ein Auswuchs deutscher, entgrenzender (Strich), formsprengender, romantischer Haltung. Man nehme seine französischen Zeitgenossen, er wird sich in ihre Mitte nur schwer einordnen lassen. Bei ihnen allen ist ein zum Formzwang zielender, französischer Kern von Deutschem beeinflusst worden. Bei Qu. aber hat diese Beeinflussung solche extremsten Früchte tragen können, weil eben sein Kern zum Teil deutsch war³⁵⁾. Daher wurden seine Werke in Frankreich meist nur von einer kleinen Zahl gut aufgenommen, die bei weitem größte Zahl stand solchen Dichtungen verständnislos gegenüber.

Die deutsch-romantische Grundhaltung mag einmal noch weiter verfolgt werden. Wie die deutschen Romantiker bildet auch Qu. sich an der deutschen Klassik und geht dann selbständig seinen Weg weiter. Der Gefühlssubjektivismus ist auch bei ihm sehr ausgeprägt — so trifft man im Ahasverus auch oft auf jene aus dem „Lovell“ bekannten Zweifel an der Wirklichkeit der Gefühle — und dieser hat sich auch weiter zur Mystik hin entwickelt. Es wurde gezeigt, wie er, durch Herder geleitet, sich auch die den Brüdern Schlegel eigene Einfühlungsgabe in literarische Epochen zu eigen gemacht hatte und so zu jener neuen, romantischen Aesthetik gekommen war, den Wertmaßstab aus jedem Kunstwerk selbst zu erschließen. Auch bei ihm eine gewisse künstlerische Unzulänglichkeit, die es selten zu einer einheitlichen Stimmung kommen läßt. Seine mystischen Anlagen machten dieses durchaus möglich, wie Gedichte wie „La Feuille“ beweisen. Doch seine Verstandesanlagen erhellen und zerstören dauernd solche sich anbahnenden Stimmungen. Der ironisch sarkastische Zug taucht immer einmal wieder in seinen Werken auf und bildet so eine Seite seines Wesen.

Denn wie war seine Entwicklung? Er floh aus Frankreich, um aus dem Rationalismus des französischen 18. Jahrhunderts zu fliehen. Er, angesteckt von dieser Geistesrichtung, spürt in sich die Sehnsucht nach mehr Halt und meinte, diesen in Deutschland gefunden zu haben. Doch auch er konnte nicht über seinen eigenen Schatten springen, er muß weiter in dem Zwiespalt leben. So gleicht

³⁴⁾ Vgl. J. Schneider, „Ausdruckswerte der deutschen Sprache“, Teubner 1932.

³⁵⁾ Vgl. H. Heine, „Lutetia, Brief: Paris, 1. Juni 1843“: Qu. ist eine nordische Natur, man kann sagen eine deutsche, sie hat ganz den deutschen Charakter, im guten wie üblen Sinne.... Ja, er ist der unsrige, ist ein Deutscher, eine gute, deutsche Haut....

eben auch sein ganzes Leben, symbolisiert im Ahasverus, dem suchenden Umherirren der deutschen Romantiker, die zwischen zwei Antipoden pendelten, der gefühlsmäßigen sowie der verstandesmäßigen, der kontemplativen sowie der handelnden Einstellung zum Leben³⁶⁾. Die Befreiung aus diesem Dilemma ist Qu. selbst nach 1842 nie ganz gelungen, wie das plötzliche Ausschlagen nach der gefühlsmäßig kontemplativen Seite in dem 1861 entstandenen Romanungeheuer „Merlin“, dem Alterspendant des Ahasverus, beweist.

Fragt man sich mit Bäumler³⁷⁾ nach der Stellung des Mythos bei Qu., so muß man dessen religiöse Auffassung feststellen, im Gegensatz zu der ästhetischen in der Klassik und Frühromantik. Hiernach würde sich also Qu. einreihen in die Heidelberger religiöse Romantik, was sehr einleuchtend zu sein scheint in Anbetracht seines langen Aufenthaltes in Heidelberg. Freisinnig, was irgendein Dogma angeht, war er doch stets von seiner religiösen Aufgabe zutiefst überzeugt.

Er gehört zu denjenigen, die nach dem Zusammenbruch neu aufbauen wollen, und meint, eine Religion aus dem Geist schaffen zu können. Daher auch seine echt romantische Auffassung von der Aufgabe des Künstlers als dem Führer des Volkes; daher auch die Vereinigung von Philosophie und Dichtung bei ihm. Zur deutschen Romantik führt ihn fernerhin seine hemmunglose Vorliebe zum Volkstum, seine Beschäftigung mit nationaler Epik, mit Volksliedern, mit dem Mittelalter, überhaupt mit nationaler Geschichte; im Politischen sein Kampf für die Souveränität des Volkes, für die Befreiung unterdrückter Nationen (Polen, Rumänien, Griechenland, Italien, Portugal) und die Art dieses Kampfes, ein politischer Rausch. Überall die Vorliebe für das Volkstümliche und Nationale. Dieser Neigung steht aber auch, wie bei den deutschen Romantikern, ein Zug nach der Ferne gegenüber, nach dem Weiten, Unbegrenzten, nach der Natur, nach der anderen Welt, nach der größeren Heimat, nach Europa, nach dem Orient, nach der Unendlichkeit.

Es wurde versucht, Qu's Verwandtschaft mit der deutschen Romantik aufzuweisen: wie sehr er trotz allem, wenn er sich auch dagegen stemmt und das Deutsche bald immer heftiger ablehnt, sogar bewußt und zielsicher die deutsche Hälfte seines Wesens unterdrückt, wie sehr er trotz allem zur deutschen Romantik gehörte, wie tief er in deutscher Gefühls- und Gedankenwelt verankert war. Zwischen zwei Nationen zu stehen, deren Gegensätze in seinem Innern auszukämpfen, wurde ihm Schicksal. Das sollte, wo die Untersuchung an einem Wendepunkt in der Kurve seines Deutschlanderlebnisses angelangt ist, noch einmal besonders festgestellt werden, dem dritten Wendepunkt, der ihn von Deutschland weg, aber auch von deutschfeindlicher Kritik ab, zur selbständigen Höhe führen soll.

³⁶⁾ Vita activa-vita contemplativa ist die eigentliche Spannung in unserem Erlebniskomplex.

³⁷⁾ Vgl. Bäumler.

Zur Völkerversöhnung.

„Dans ce grand corps il n'y a plus aujourd'hui une fibre qui puisse être ébranlée sans que toutes les autres ne frémissent en même temps“.

(Quinet).

Nach der so einschneidenden Reise in Italien kehrt Quinet zunächst in seine Heimat, alsdann nach Paris zurück, wo er sich den Winter über aufhält. Hier verkehrte er wieder häufiger in der Gesellschaft. So besuchte er die Abende der Mme. Récamier; politisch blieb er auf der Linken, wie sein damaliger Freundeskreis zeigt (Francis de Corcelles, Toqueville, Magnin, der frühe Sainte Beuve, Montalembert, Ballanche und Michelet¹⁾).

Es wiederholt sich seine Unzufriedenheit mit der mondainen Welt in Paris. Immer noch schwelt der Schmerz über den Bruch mit seiner Braut in ihm, und er entscheidet sich, erneut nach Deutschland zu fahren. Von dort schreibt er: Cet état angoissant a cessé immédiatement dès mon arrivée à Grünstadt... Combien j'ai eu raison de me fier à mon instinct, plus sûr que toutes les apparences! Toutes les difficultés créées par la différence de caractère, de race, et par les influences, toutes les fantasmagories d'imagination, tout s'évanouit. Le calme, la félicité succèdent instantanément à ces agitations et jamais plus ma vie n'en fut troublée²⁾. Kurz darauf wird die Ehe mit Minna Moré geschlossen, nach langer Zeit schmerzvollen Entsagens. Das junge Paar läßt sich in Deutschland, in Baden nieder. Später siedelte es wieder nach Heidelberg über. Während der Zeit bis 1838 ist Qu. häufiger in Paris beschäftigt, sodaß er wirklich nun ein Bindeglied der beiden Länder³⁾ ist, was er früher angestrebt hatte, allerdings in einem anderen Sinne. 1839 wird er dann nach Lyon ins öffentliche Vorlesungswesen berufen. Ueber diese ganze Zeit und die Ehe äußert sich Qu's zweite Frau: Une ère de repos et de sérénité succède aux orages. Sérénité, bonheur que chaque jour a fortifiés pendant seize ans de l'union la plus sainte⁴⁾. Und wirklich bringt ihm die Ehe in dem friedlichen Deutschland von damals eine bisher unbekannte Zufriedenheit. Enfin je suis dans un état de douceur, d'harmonie et de paix qui m'était à peu près inconnu⁵⁾ an der Seite seiner Gattin, der er immer wieder seine Ausgeglichenheit zuschreibt, plus je vis, plus je vénère et chéris ses vertus, qui sont celles d'une sainte⁶⁾ oder sachez qu'il ne se passe pas un jour où je me félicite d'être marié. Ma femme est parfaite pour moi⁷⁾. Fern der lauten Gesellschaft, die ihn auf seinen kurzen Aufhalten in Paris immer von neuem abstößt, ... de Paris que je n'ai jamais trouvé plus vide et plus désert quoique je n'y aie jamais vu plus de monde et peut-être à cause de cela. Je ne crois guère ni à leurs louanges, ni à leurs critiques ... et franchement je m'en moque⁸⁾. Inmitten eines naturschönen Fleckchens Erde, selten von der aktiven Politik verführt, wenn auch innerlich über sie grollend, führt er ein fruchtbares Einsiedlerleben. Dieses hermetische sich Abschließen ermöglicht

1) „Avant l'exil“, S. 227 f.

2) Das. S. 231 f.

3) Vgl. oben S. 38 f.

4) „Avant l'exil“, S. 232.

5) Oe. c. XX, S. 233.

6) Das. S. 237.

7) „50 ans d'amitiés“, S. 86.

8) Oe. c. XX, S. 245 f.

ihm, nicht von dem Zeitgeist, den er verachtet, angesteckt zu werden. Je suis bien décidé à ne pas me laisser glacer par l'âge, par cette société moribonde; je me fais le cœur d'airain⁹⁾. Und dieses kontemplative Leben dient dazu, ihn für den bevorstehenden, heißen Kampf zu stärken. Der Natur weiß er nach wie vor die Schönheiten abzulauschen auf Spaziergängen durchs Neckartal und längeren Reisen in den Schwarzwald. In dieser harmonischen Atmosphäre, die geistige Nahrung durch Verkehr mit Deutschlands großen Männern bekommt, bemächtigt sich seiner eine große Arbeitsfreude und Lust am Schaffen. Da ihm nun, glücklicherweise, praktisch-politisch die Gelegenheit fehlt, kann er sich ganz der Ausarbeitung und Ausreifung seiner Gedanken hingeben. *Ecrire est une façon d'agir* (Faguet).

Es soll diese Entwicklung seiner Gedanken an Hand seiner Produktionen nunmehr weiter verfolgt werden.

Es gehörte mit zu den Kernfragen, die sich Qu. stellte, aufzusuchen, wie es denn möglich gewesen wäre, daß der deutsche Idealismus, von dem die ganze damalige Welt Rettung aus dem Voltaireschen Skeptizismus und dem englischen Materialismus erwartete, praktisch schließlich auch zu denselben Resultaten kam, wie die beiden anderen. Wie ist es möglich gewesen, daß Deutschland zum Zweifel überging? So lautet die Frage, die er sich in allen seinen nächsten deutschkritischen Schriften von neuem vorlegte, und für die er auf den verschiedenen Gebieten verschiedene Lösungen findet, die aber doch in ihrem Endergebnis völlig übereinstimmen. Deutschland ist auch nicht mehr Rettung für die Welt, es zeichnet sich durch nichts mehr von den übrigen Staaten aus und versinkt somit auch in dem Chaos.

Qu. ist wohl hier unter den Franzosen der damaligen Zeit, die Deutschland kannten, eine Ausnahme mit dieser Ansicht. Alle glaubten noch an ein ideales Deutschland, Michelet, Lamartine u. a. Wenn auch Heine schon seit 1833 in der „Europe littéraire“ seine deutsch-kritischen Schriften veröffentlichte, so setzte sich dieses neue Bild, das er den Franzosen vom allmählich erwachenden Deutschland zeichnete, erst viel später durch. Sogar Taine und Renan huldigen viel später noch jenem Idealbild.

Diese Erkenntnis von Deutschlands Fall ist für Qu. umso bitterer, als er ja gerade lange Zeit von Deutschland alles erwartet hatte; nachdem ihn sein Vaterland enttäuscht hatte, wiederholte sich diese Enttäuschung in Deutschland, doch diesmal in vertiefter Form, da er durch sein höheres Alter alle Dinge viel bewußter in sich verarbeitete. Es ist leicht faßlich, daß dann auch aus dieser zweiten Enttäuschung ein umso härterer Ton klingt. Sein Glaube an Deutschland ist zutiefst erschüttert worden, und so kann er manchmal gehässig kleinlich werden. Doch ist diese Sprache vielleicht weniger Chauvinismus als enttäuschte Liebe. Sie sucht selbst noch durch die Satire zu retten, zu warnen. Sein Wunschbild will er unbefleckt sehen, und so muß er viel von der Gegenwart ablehnen. Er will für sein Wunschbild wirken, und so muß er vieles hart ablehnen und sich bemühen, die wahre Gestalt, die Wirklichkeit, mehr denn je zu erkennen, und sich hüten vor einem weiteren sich-in-den-Wolken-Verlieren. Ein solches Erkennen der Realitäten sei fruchtbarer, wenn überhaupt noch zu retten sei. Das ist zweifelsohne ein Fortschritt in seiner Völkerbeurteilung: sich mehr mit den Dingen selbst abgeben, als mit dem, was über sie gesagt ist. Auf der anderen Seite bedeutet natürlich diese Rettungsarbeit eine Begrenzung, denn im-

⁹⁾ Oe. c. XX, S. 282.

mer wieder wird dieses Retten, diese fruchtbare Kritik bezogen auf ein Wunschbild, auf ein Ideal, und somit wird an die Dinge herangetragen, was nicht aus ihnen zu sprechen braucht. Es wird mit nicht adäquaten Kriterien und Maßstäben gearbeitet. Hiervon sich freizumachen, gelingt einem Qu. nicht. Er ist zu sehr Mensch, zu sehr Idealist, zu sehr Wille zur Besserung nach seinem Ideal hin. Doch bei allem, was folgt, ist Qu. auch Bejager des Deutschtums, dem er zu sehr verwandt war, geblieben.

Seine kritischen Schriften dieser Periode teilen sich ein in zwei Arten, einmal die mehr essayistisch-subjektiven und dann die mehr wissenschaftlich-objektiven. Natürlich sind sie beide unleugbar von dem Romantiker Qu. geschrieben, und damit kommt die persönliche Note bei beiden durch. Doch vermag er immerhin, in der ersteren jener ihm eigenen Assoziationsgabe freieren Lauf zu geben. Das ermöglichen die behandelten Gegenstände. Im ersten Fall handelt es sich um die Entwicklung der Kunst, insbesondere der Dichtung, und um Deutschland im allgemeinen, mehr im phänomenologischen Sinne, wo die wissenschaftliche Kausalverknüpfung nur zu leicht zu Gunsten einer intuitiven Phantasieverknüpfung aufgegeben werden kann. Im zweiten Fall dagegen, schon bedingt durch die Stellungnahme zum Stand der Forschung, werden wissenschaftliche Probleme der Zeit logisch diszipliniert behandelt. Diese organische Teilung wird im folgenden beibehalten.

Die erste essayistische Kunstkritik nun bildet gedanklich die Fortsetzung des schon besprochenen „l'avenir de l'art“. Damals blieb Qu. kurz vor dem Fall des Spiritualismus, wie von ihm die ganze Epoche vom Sturm und Drang über die Klassik bis weit herein in die Romantik genannt wird, stehen. Er zeigte ihn schon damals als unabwendbar auf. Folgender Artikel „Poètes allemands“¹⁰⁾ nun führt den Gedanken bis zum Schlusse durch.

Thema ist, den Weg für Deutschland in der Dichtung aufzuzeigen, der es zum Zweifel geführt habe, wohin England durch Byron, Frankreich durch Voltaire gelangt wären. Bevor Deutschland, so meint Qu., das bisher als ein unversiegbarer Quell an Dichtern und Denkern für die ganze Welt erschienen wäre, in das Stadium der Gleichgültigkeit (indifférence) gekommen sei, in das es mit gleicher Gewissenhaftigkeit, mit der es ehemals in den Glauben stieg, durch den Zweifel gefallen wäre, habe es einmal durch den Patriotismus, zum anderen durch die Kunst, die beide ihrerseits zum Glauben erhoben worden wären, diesen Vernichtungsprozeß sich selbst und der Welt gut verbergen können. Goethe allein, der schweigende Wissende, verkörpere dieses sich auflösende Deutschland, im Faust zeige er symbolisch diesen Prozeß auf. Die Brüder Schlegel verdeckten das Uebel durch den Hinweis auf die Vergangenheit, Tieck spielte in überschäumender Lebenskraft mit diesem Prozeß, Voß lenkte den Kampf durch die Wissenschaft auf das Altertum. Ganz offenbar sei dieser Prozeß erst geworden, als das Uebel an das Herz Deutschlands griff, an die Philosophie, die ihrer dringendsten Aufgabe aus dem Wege gehe. Schellings Naturphilosophie flüchte sich in den Katholizismus, Hegels Idealismus in die Staatswissenschaften. Das Sektenwesen greife seither um sich. Kasuistische Kämpfe trübten die jungfräulichen Seelen, deren es in Deutschland noch im Ueberfluß gäbe. Uhland als letzter versuche nochmals die Einigung, doch auch er scheitere. Für dieses letzte

¹⁰⁾ „Poètes allemands“, zuerst erschienen in R. d. d. M. v. 15. II. 1834, abgedr. in Oe. c. VI, S. 272–295 unter dem Titel: „Progrès dans le scepticisme-Les Schlegel, Tieck, Voss, Henri Heine“.

Scheitern sei zum großen Teil die deutsche Regierung verantwortlich zu machen. Was geworden sei, was übrig bliebe, versinnbildliche Heine, die höhnende, zersetzende Ironie, die in Deutschland nicht stammverbunden sei und mit Schein arbeite. Damit sei der letzte Flecken Erde auch dahin, wo man sich hätte ausruhen können, Deutschland. Nunmehr seien alle ohne Ausnahme, die moderne Gesellschaft, ihre Einrichtungen, die Gesetze, die Könige, die Völker nur noch Schatten. Der Artikel schließt mit einem verzweifelnden sich Klammern an den Fortbestand der Idee in dem Chaos der untergehenden Realitäten.

Es handelt sich in dieser subjektiven Interpretation modernen Geisteslebens, gegen die Stellung zu nehmen hier und heute nicht am Platze ist, also nicht so sehr um ein Aburteilen Deutschlands, als um ein Nachtrauern um Dahingeschwundenes. Deutschland zeigt ihm den Prozeß des Modernismus noch in voller Entwicklung. Daher ist es das Gegebene, gerade an dessen Verhältnissen Kritik zu üben. Mit dieser Kritik wendet er sich aber ebensogut an Frankreich wie an die ganze Welt. Das Leid, daß er über die moderne Welt empfindet, wird an Deutschland konkretisiert. Unter die allgemeine Haltung, *la chute du spiritualisme*, ordnen sich, wie dies bei Qu. schon häufiger festzustellen war, die anderen Gedanken, sodaß das Ganze eher den Anschein einer deduktiven Konstruktion erhält, die steht oder fällt mit dem Anerkennen ihres Angelpunktes, d. h. Bejahung oder Verneinung der modernen Zeit.

Der Fortschritt in der Beurteilung liegt wohl darin, daß Qu. sich fragt, wie es denn möglich war, daß allen dieser Zersetzungsprozeß bisher hat verborgen bleiben können. Sogar Deutschland selbst hätte nichts davon gemerkt. Und er findet die Antwort, daß eben der Glaube mit anderen Inhalten gefüllt worden wäre, erst mit dem Patriotismus und dann mit der Kunst, sodaß man noch meinen konnte, gläubig zu sein, und im Grunde es nicht mehr war, einem Selbstbetrug zu Opfer fallend, da man den Glauben an Gott, an eine höhere Macht, das religiöse Gefühl einfach ersetzt hätte durch ein sich Begeistern für die Nation und für die Kunst. Man sprach ruhig weiter vom Glauben, weil man garnicht mehr spürte, daß Volkstum und Kunst noch nicht religiöse Bindungen seien und verfiel so fast unbewußt immer weiter dem Zweifel. Daß Qu. diese Frage stellt, zeigt aber weiter, daß er sich auch über seine eigene Verirrung Klarheit schaffen will, daß er also noch lebendig ringt um Erkenntnisse.

Ein nachtrauerndes sich Rechenschaft ablegen über falsche Beurteilung und dadurch eine Klärung und Festigung der neuen Stellung ist der Gewinn dieses Aufsatzes.

Der nächste Artikel „L'Allemagne“¹¹⁾, zwei Jahre später veröffentlicht in einer mit auf seine Anregung gegründeten Zeitschrift, die ihre Aufgabe in der wechselseitigen Näherbringung der Nationen durch aufklärerische Schriften über die Länder sieht, der *Revue étrangère*, läßt den weiteren Verlauf der Enttäuschung an Deutschland, der letzten Hochburg der Geistigkeit, erkennen. Er hat den Glauben an Deutschland verloren. Sicherlich wurde es auch einem Nichtdeutschen gerade in jener Zeit der Gärungen und Wirrungen des stürmischen Uebergangs nicht leicht gemacht, Deutschland rückhaltlos zu bejahen. Daher sind solche Zeiten recht eigentlich wahre Kriterien für die Tiefe eines Völkererlebnisses. Bei Qu. nun bahnt sich gerade jetzt langsam der Ausweg aus der Enttäuschung an, durch ein einheitliches Betrachten des europäischen Kulturcomplexes. Für diesen Gedanken arbeitet dieser, wie auch schon der vorige

¹¹⁾ „L'Allemagne“, *Revue étrangère* (R. d. d. M.) 15. X. 1836, Neuabdruck in Oe. c. VI, S. 296—333.

Artikel unbewußt vor. In ihnen beiden verkündigt er nicht die Unmöglichkeit eines Verständnisses zwischen Frankreich und Deutschland, wie man bei oberflächlicher Betrachtung annehmen könnte, sondern einzig und allein die Möglichkeit eines solchen. Sonst würde Qu. sich nie und nimmer die Mühe der Erkenntnis der Situation gemacht haben, wenn er sich daraus nicht einen praktischen Vorteil für die Realisierung seiner Ideale versprochen hätte. Er ist am allerwenigsten Fatalist, der aus der Erkenntnis der Lage nicht deren ersten Ueberwindungsfaktor sehen wollte. Auch in diesem Artikel (L'Allemagne) ist Deutschland als *pars toto* aufzufassen. Deutschland wird gezeißelt, und die Welt soll gezeißelt werden. Daß aber trotz der Bitterkeit doch noch Fortschritte in der Völkerbeurteilung gemacht worden sind, daß die Enttäuschung noch nicht zur Einseitigkeit und Dogmatik geführt hat, sondern sein Erkenntnisvermögen noch steigerte, wird nach der Analyse der Schrift klar werden.

Die beiden ersten Kapitel zeigen den ersten gewaltigen Fortschritt auf: „Deutschland und Frankreich trennende Vorurteile und deutsche Vorurteile“¹²⁾. Nichts sei leichter als eine oberflächliche Beurteilung, aus der dann viele Vorurteile entstünden, die noch verstärkt werden könnten durch Haß und Liebe, die in der wechselseitigen Beurteilung der Franzosen und Deutschen nie fehlten. Zuletzt habe das skeptizistische Frankreich sich durch Deutschland zu gesunden gesucht. Jedoch die von Frankreich übernommenen deutschen Theorien seien in Deutschland schon meist überwunden. Durch die heutige Vorstellung Frankreichs von Deutschland, die noch die der Frau von Staël sei, spreche auch wie bei ihr allzugroße Liebe, erklärlich durch die Flucht aus dem Skeptizismus. Wie Frankreich in seiner Beurteilung ein halbes Jahrhundert zurück sei, so auch Deutschland, das nur ein Frankreich des achtzehnten Jahrhunderts kenne. Ein paar Allgemeinplätze, ein paar Charakterzüge bildeten die Vorstellung der Völker von einander, und an dieser werde mit solcher Zähigkeit festgehalten, daß man annehmen könne, die Geister schlossen sich gegenseitig aus. Wie schwer setzte sich deutsche Wissenschaft in Frankreich durch, wie zäh leugnete das sonst so historisch-kritische Deutschland das Zeitalter Ludwigs XIV.? Gleiche Divergenz auf politischem Gebiete. So säe schließlich der Demagoge Haß, obgleich er das Objekt seines Hasses gar nicht kenne. Es entstehe ein gewolltes Unverständnis für außernationale Dinge, was dann sogar noch durch politische und literarische Presse unterstützt werde.

Zunächst faßt er diesmal die Lage ganz anders, indem er nicht den Deutschen zu erkennen sucht, sondern indem er dessen Verhältnis zum Franzosen aufzudecken sucht. Durch diese veränderte Fragestellung mußte er zur Problematik der Völkerbeurteilung an sich vorstoßen. Zehn Jahre gab er sich mit Völkerkunde ab, ohne sich jene grundlegende Frage gestellt zu haben: Wie ist Völkerkunde überhaupt möglich? Bisher hatte er das Volk gemäß seinem jeweiligen Erkenntnisstand beschrieben. Das fortschreitende Reifen in diesen Dingen mußte ihn über kurz oder lang zu den Prämissen der Völkerbeurteilung führen, wenn er auf die Beurteilung eines Volkes durch ein anderes Volk stieß, so etwa wenn er zur Analyse von Wertungen des Deutschen über den Franzosen gelangte. Diese Wertungen bilden doch zweifellos auch einen Teil des Wesens des zu untersuchenden Volkes, also mußte er durch fortschreitendes Studium, bei exakter Durchführung desselben, wie von selbst auf diesen Komplex stoßen. Durch kritische Betrachtung dieser Wertung jedoch gelangt er zu deren Problematik. Ein-

12) Vgl. zum folgenden Oe. c. VI, S. 296—308.

mal bei der Problematik der Wertung durch das Fremde angelangt, sollte doch der Schritt zur Erkenntnis der Problematik auch der eigenen Wertung nicht schwerfallen. Diesen Schritt allerdings führt Qu. noch nicht in aller Konsequenz durch, aber die Problematik der Wertung der Völker gegeneinander wurde ihm offenbar.

Er trifft auf die oberflächliche Beurteilung und wird sich deren Gefahr bewußt durch das sich-Einbürgern von Vorurteilen, die er in Mengen überall, bei allen Völkern, antrifft. Er ist zu den unzähligen Allgemeinplätzen der Beurteilung etwa der Volkscharaktere gelangt, wenn er die französische Frau im Auge des Deutschen schildert: *Une femme française est nécessairement une poupée parée, choyée, gâtée, sans coeur, sans tête, sans âme, du reste un abîme de frivolité, usw. usw. Ces deux ou trois points, bien et sagement développés, composent tout le fond d'observation des trois quart des écrivains, qui se font en Allemagne les interprètes de la France* ¹³⁾). Indem er sich nach dem Grunde einer solchen, nach seiner Auffassung als Franzose vom Franzosen falschen Beurteilung fragt, kommt er einerseits zu der so oft anzutreffenden oberflächlichen Beurteilung, andererseits aber zu einer weiteren Erkenntnis, nämlich daß die Geschichte solche Vorurteile erkläre und oft ihr Vorhandensein bedingt habe. Frankreich lag darnieder am Voltaireischen Skeptizismus. Da entdeckte Frau von Staël, die auch an diesem Skeptizismus mit krankte, eine Rettung, Deutschland. Durch Reaktion in einseitige Liebe verfallen, wurde der Deutsche ihr enthusiastisch zum Idealbild. Oft legte sie in ihn mehr ihre Wünsche als die realen Eigenschaften. Es bildete sich in ihrem Kopf eine verfälschte Vorstellung von dem Deutschen, die sie in einem Buche niederlegte. Dieses Buch hatte, durch die geschichtliche Situation des Skeptizismus als Reaktion begünstigt, einen über Gebühr großen Erfolg. Le génie du christianisme und l'Allemagne waren gewissermaßen lebenspendende, erfrischende Oasen für einen großen Teil des Volkes nach einer mühevollen, beschwerlichen, lebenraubenden Irrfahrt durch endlose Sandwüsten. Alles stürzte sich zu ihnen und saugte sich voll und gewann neuen Lebensmut. Kein Wunder, wenn sich so die verfälschte Vorstellung auch in das Volk fest einbürgerte. Gefühlsmäßig hält es fest an dieser Vorstellung, jahrzehntelang, ohne zu kritisieren noch zu revidieren. Das andere Volk entwickelt sich aber weiter. Sein Nachbarvolk denkt es immer noch wie vor einem halben Jahrhundert und will es oft gar nicht anders denken. Das also ist die Erkenntnis: durch geschichtliche Konstellationen können Urteile sich einbürgern, an denen durch gefühlsmäßige Einstellung, Haß und Liebe, noch festgehalten wird, wenn das Original schon längst sich geändert hat, und werden so zu wahrhaften Vorurteilen, zu Anachronismen.

Doch hat Qu. ein Uebel entdeckt, so treibt ihn sein ehrliches, aktives Wesen zur Abhilfe. Wie ist diese möglich? Einmal, indem das falsche Vorurteil aufzeigt wird und als falsches durch die heutige Tatsachenlage gebrandmarkt wird. Weiter aber durch aufklärerische Schriften, die nun den wahren Stand der Dinge zeigen. Aber nun nicht mehr nur von einer Seite. Hatte ihm doch das Beispiel von Frau von Staël gezeigt, wie solche einseitige Schau zu einseitigen Urteilen führt, sondern durch ein möglichst intensives Erfassen des gesamten Lebenskomplexes eines Volkes, und zwar durch Erfassen der gegenwärtigen Lage, denn die Fehlerquelle der geschichtlichen Betrachtung hatte er ja auch aus den Folgen des Buches von Frau von Staël und durch eigene Erfahrung

¹³⁾ Oe. c. VI, S. 303 f.

feststellen können. Ein anderer Weg ist das tiefere Eindringen in die Geisteshaltung eines Volkes, denn auch durch diese Erkenntnis hat man eine größere Gewähr, den Ruhepunkt in der Erscheinungen Flucht zu erhalten. Die Geisteshaltung aber der gesamten Nation, und nicht nur etwa, wie Qu. es lange Zeit hindurch getan hatte, der literarischen und philosophischen Kreise. Daß es hier erst recht nicht ohne Typologie geht, ist klar. Daß aber hier die Quellen weiterer Fehler liegen, da zu Qu's Zeiten keine exakt-wissenschaftlichen Vorarbeiten vorlagen, also er mehr oder weniger nur auf seine persönlichen, durchaus auch Fehlern unterworfenen Erkenntnisfrüchte angewiesen war, ist ihm nicht klar geworden. Das ließ seine allzusehr nach Abstraktion neigende Geisteshaltung nicht zu. Wie ja andererseits sein Vertrauen auf seine Unfehlbarkeit ihm den Blick für die Problematik für Völkerbeurteilung an sich trübte, denn somit wäre auch seine Beurteilung anfechtbar gewesen.

Durch eine Analyse der beiden nächsten Kapitel¹⁴⁾ seines Artikels lassen sich nun die angeführten Fortschritte in der Völkerbeurteilung und ihre Grenzen weiter aufweisen.

Vollendete Tatsache für Qu. ist der Fall des Spiritualismus. Doch dieses nur etwa in der Philosophie aufzuzeigen, genügt ihm nicht mehr. Wenn auch nur andeutend, so überblickt er doch das politische und wirtschaftliche Leben, etwa die Gebrechen des Staatswesens, den starren, lebensfeindlichen Fatalismus in den Dichter- und Denkerschulen, die übergelehrte Rechtswissenschaft bei schwacher Rechtssprechung, die Fronarbeiten auf dem Lande, die religiöse Intoleranz, die Geheimtribunate, den eingebildeten Adel. Bald jedoch ist er wieder bei der Philosophie, die auch dahinsieche, wieder taucht der bekannte Parallelismus¹⁵⁾ des Gedankens in Deutschland und der Tat in Frankreich auf. So gleiche die Restauration drüben dem Tod der Philosophie in Deutschland. *Ce n'est pas à dire pour cela que ce mouvement de l'intelligence doive rester sans résultat. Le panthéisme est partout au fond de la philosophie allemande comme l'égalité est partout au fond de la révolution française. Si ces deux principes viennent jamais à s'entendre, il constitueront entre eux le monde nouveau*¹⁶⁾. Damit ist er bei der Charakterisierung der geistigen Haltung angekommen. Durch den auf beiden Seiten gleichen Wankelmut der Systeme, dort politisch, hier philosophisch, träten Schäden auf. Der häufige Wechsel verhindere das letzte Verständnis mancher Lehre und bürgere daher oft eine frivole Scholastik ein. So bewege man sich in Deutschland gern in nur halb verstandenen metaphysischen Formeln, die einfachsten Dinge würden abstrahiert und so leblos gemacht. Diese Eigenart in der Geisteshaltung, die sich in allen Schichten in Deutschland zeige, machte sich in Wissenschaft und zu wissenschaftlich betriebener Religion besonders schädlich bemerkbar, indem sie einige Zeit den Skeptizismus verdeckten. Doch umso krasser trete er nun im jungen Deutschland zu Tage. Für dieses Stadium des Zweifels müsse aber zum Teil die Philosophie selbst verantwortlich gemacht werden durch ihre Indifferenz den politischen Ereignisse gegenüber. Dieser von der Wirklichkeit sich entfernende Abstraktionseifer zeige sich weiter in der Rechtswissenschaft und in der Dichtung. Deutlich wird hier überall, wie Qu. sich um die allgemeine geistige Haltung bemüht und sie auf einen Nenner zurückzuführen sucht. Diese kalten, bis zum Exzeß getriebenen Systeme abstrakter

¹⁴⁾ Vgl. zum folgenden Oe. c. VI, S. 309—333.

¹⁵⁾ Vgl. oben S. 48.

¹⁶⁾ Oe. c. VI, S. 311.

Neutralität, so meint Qu. weiter, führe zu einer Art Selbstanbetung. Dieses sich Identifizieren mit Gott, dieser Pantheismus, wie ihm Qu. später selbst im „Prometheus“ ein Denkmal setzt, sei so lange gerechtfertigt, als er von einem lebendigen, philosophischen Enthusiasmus (Ueberbleibsel Frau von Staëls, d. V.) getragen werde, denn dann sei er eng mit dem Leben verbunden und sei fruchtbringender Kampf zwischen Philosophie und Religion, zwischen Vernunft und Moral, zwischen Verstand und Gefühl. Aber diese fruchtbringende Verbindung sei heute dahin. Statt ihrer sehe man Kleinheit des Sektenwesens und persönliche Vorurteile. Falsche Innenschau, schlechte Egozentrität seien überall. Der Artikel mündet dann wieder in die alte, berechtigte Klage über den Fall des Idealismus in Deutschland. Der moderne Drang, die Materie und die Natur durch die Industrie zu erobern, werde enden in einem furchtbaren Gefühl ewiger Trauer. *L'humanité privée de Dieu s'adore aujourd'hui de la meilleure foi du monde. Combien cette infatuation durera-t-elle?*¹⁷⁾

Diese beiden Artikel, die häufig eine mehr negative Bewertung des Deutschen durchspüren lassen, und zwar wurde dieses als *pars pro toto* festgestellt, brachten also wesentliche Fortschritte in der Methode: Abrücken von der literarisch geistigen sowie geschichtlichen Betrachtungsweise (später wird ihm das zum Verhängnis, indem er die Tagesmeinung aus der Presse usw. heranzieht), Erkennen von Vorurteilen und deren Ursprünge, Bekämpfung derselben negativ und positiv, möglichst integrale Erkenntnis aller Lebenskomplexe eines Volkes, Erkenntnis der typischen Geisteshaltung eines Volkes. Die Absicht der beiden Artikel aber war Aufklärung auf beiden Seiten. Indem er dem Franzosen sein Bild, geschen vom Deutschen, und dessen wahres Antlitz zeigt, warnt er ihn. Indem er dem Deutschen aber die Falschheit seiner Beurteilung zeigt, ebnet er ihm den Weg zum richtigeren Sehen. Beide Völker aber warnt er indirekt, an voreilige, allgemeine Urteile zu glauben. Somit ebnet er den Weg zu einer wirklichen Verständigung.

Neben diesen mehr essayistischen Charakter tragenden, deutsch-kritischen Schriften ging aber dauernd noch eine wissenschaftliche Auseinandersetzung Qu's mit der deutschen wissenschaftlichen Welt einher. Sie fing mit dem intensiven Studium von Herders Geschichtsphilosophie an. Anlässlich seiner Heidelberger Studentenjahre konnte schon auf seine damalige Auseinandersetzung mit deutschen Gelehrten hingewiesen werden¹⁸⁾. Die Zweige, die damals besonders gepflegt wurden, waren die vergleichende Sprachwissenschaft, meist antiker und orientalischer Sprachen, ein Eindringen in die Mythologie, die religiösen Sym-

¹⁷⁾ Oe. c. VI, S. 333.

¹⁸⁾ Vgl. oben S. 34 f.

bole der Völker, allgemeine geschichtliche Studien meist der nationalen Vergangenheit Religion, Geschichte, Literatur bildeten damals häufig eine Studieneinheit. Es wird daher nicht wundernehmen, wenn auch Qu., um auf wissenschaftliche Höhe der Zeit zu gelangen, aus seiner großen Hinneigung zu Deutschland als dem einzigen Land, das noch Rettung bringen konnte, heraus ein so umgrenztes Studium zu dem seinen machte. Seine Werke, mit denen er sich teils selbstständig wissenschaftlich beschäftigt, teils in gewisse wissenschaftliche Streitfragen der Romantik eingreift, beweisen dieses. Sie gilt es nunmehr kurz zu würdigen, da sich aus ihnen seine Stellung zu Deutschland nur noch eindeutiger umreißen läßt.

Schon 1828, also noch in seinem ersten Deutschlandrausch, verfaßte er eine Schrift „De l'origine des Dieux“¹⁹⁾, die die unmittelbare Vorstufe zu seiner „Histoire de la poésie“ 1836 bildet. In einem schwer verständlichen Stil entwickelt er Gedanken, die gut zeigen, wie sehr er von Herderscher und deutsch-romantischer Forschung beeinflusst worden war. Geschichtsphilosophie, Religionsphilosophie, Mythologie, Rassen- und Epentheorien gehen auch hier wieder eine enge Vermählung ein.

Schon der Problemkreis verrät deutlich Herder, der ja auch immer eine besondere Vorliebe für die Fragen des Ursprungs der Menschheit und ihrer Geschichte hegte. Aus der Natur werde die Menschheit, so sagt Qu., durch den Unsterblichkeitsraum, den Glauben, erweckt. Dieser entwickle und differenziere sich in den geschichtlichen Religionen so, daß die folgende Stufe immer die vorherige mit in sich einschliesse; es käme also zu einer Filiation der Religionen. Hier liegt Herdersches Gedankengut verborgen²⁰⁾. Dieser Prozeß spiegele sich für uns noch in den überkommenen Mythen wieder, die man vor die Geschichte zu setzen hätte und vor denen ihrerseits wieder die Natur stehe. Auch hier hatte Herder den Weg gewiesen²¹⁾, er hatte die Mythologie zur wissenschaftlichen Disziplin erhoben, die in der Romantik dann sehr zur Blüte kam²²⁾. In diesem wachsenden Erkenntnisprozeß, meint Qu. weiter, aus der Natur über den Glauben (Mythos) zur Geschichte, vollende sich der Sinn des Universums, indem sich das Absolute langsam selbst erkenne. Durch dauernde retrospektive Schau erweitere sich also, bei Wahrung der Naturbestandteile, die Mythologie ständig um die geschichtlichen Fakta, sodaß sich schließlich das Leben eines Volkes in seinen religiösen Symbolen spiegele. Die Wissenschaft der Symbolik, auch von Herder angeregt, wurde in vielen Zweigen der deutschen Romantik ausgebaut²³⁾. Diese Mythen nun hätten sich in der unpersönlichen

19) „De l'origine des Dieux“, 1828, abgedr. im Oe. c. I, S. 415—437. Diese Schrift wird jetzt erst besprochen, um Qu.'s wissenschaftliche Betätigung möglichst kontinuierlich betrachten zu können.

20) Vgl. Herder, XIV, S. 229.

21) Das. XIII, S. 306 f.

22) J. H. Voß, „Mythologische Briefe“, 1794.

O. Müller, „Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Mythologie“, Göttingen 1825.

Cörres, „Mythengeschichte der asiatischen Welt“, Heidelberg, 1810, 2 Bde. Buttmann, „Mythologus“, Berlin 1828.

23) J. H. Voß, „Antisymbolik“ 1824—1826.

Münter, „Sinbilder der alten Christen“, 1825.

Creutzer, „Symbolik u. Mythologie der alten Völker“, 4 Bde., 3. Aufl., 1837. Später Bachofens Gräbersymbolik.

Kunst, die noch im Verlaufe von Generationen entstände, zuerst in der Architektur, hier noch am engsten mit der Natur verbunden, danach in den Epen erhalten. Die Epenstreite der Romantik sind genugsam bekannt (Wolff, Lachmann, Grimm); auch hier war wohl Herder der Anreger. Jedes nationale Epos will nun Qu. auf das erste Erscheinen einer neuen Rasse in der Menschheitsgeschichte zurückführen. Da aber eine Rasse nur einen besonderen Aspekt, einen Gedanken, der Menschheit darstelle, so müsse auch jedes Epos nur ein Fragment eines universalen Gedichtes sein. So gelangt er zur Filiation der Epen. Die „göttliche Komödie“ als letztes dieser Epenreihe begründete die moderne Kultur, eröffne aber zugleich einen neuen Zyklus, der nicht mehr nur eine Rasse oder nur eine Nation, sondern die moderne Menschheit widerspiegle. Solche Epen könnten heute täglich noch entstehen.

Durchaus im allgemeinen, ohne sich auf Konkretes einzulassen, behandelte er 1828 diese Probleme. Bald führt ihn seine Forschung aber an die konkreten Dinge selbst heran, und zwar verfällt er zunächst der Epenforschung.

Während man der Frau von Staël von deutscher Seite vorgeworfen hatte²⁴), sie hätte den romantischen Geist nicht richtig verstanden, da sie deutsches Gut auf französisches pflropfen wollte, während es sich eigentlich doch darum handele, aus eigener nationaler Vergangenheit zu schöpfen, da nur hier die adäquate Quelle anzutreffen sei, verfällt Qu. nicht diesem Fehler und geht geraden Wegs in das französische Mittelalter hinein, dessen teilweiser Entdecker er somit wurde. In Qu. findet man die Person, die als vermittelndes Glied zwischen zwei Nationen, Errungenschaften der einen auch für die andere erringt. Deutscher Geist hat durch ihn Frankreich große Teile seiner Vergangenheit wieder geschenkt, ein Umstand, der bisher zu wenig Beachtung fand²⁵).

Qu. hat nämlich im Jahre 1831 unter dem Titel „Rapport à M. le Ministre des travaux publics, sur les épopées françaises du douzième siècle, restées jusqu'à ce jour en manuscrit“²⁶), für Frankreich sehr früh, die Aufmerksamkeit auf die mittelalterlichen Denkmäler der französischen Literatur lenken wollen. Er wollte die französische Regierung dazu bestimmen, eine nationale Ausgabe dieser Werke, wie sie in Deutschland damals so häufig vorgenommen wurde²⁷), zu unternehmen. Er wurde nicht gehört. In dieser Schrift, in der er auf die schon so weit vorgerückten Bearbeitungen des Mittelalters von deutscher und englischer Seite hinweist, stellt er folgende Thesen auf, die nach längerer Zeit von der Kritik anerkannt wurden: den keltischen Ursprung der Arthuslieder, die Priorität der Gedichte vor der Prosaversion, die Verschiedenheit der Zyklen, angedeutet durch die Verschiedenheit der Metren, die Wichtigkeit der Karls- und Arthuszyklen für die französische Literaturgeschichte, die somit um drei Jahrhunderte erweitert werden könne. Mit Stolz weist er auf die literarische Vormachtstellung Frankreichs in Europa während des Mittelalters hin, und mit Unverständnis steht er dem völligen Vergessen dieser Glanzperiode gegenüber. Combien il est fâcheux pour l'histoire nationale, que les étrangers aient seuls, jusqu'à présent, le secret et les témoins de notre propre génie gallo-romain à

²⁴) Vgl. Ernest Seillière, „La religions romantique et ses conquêtes“, Paris 1930, S. 90, wo Graf v. Löben Frau v. Staël diesen Vorwurf macht.

Vgl. auch Allan Henning, „L'Allemagne de Mme. de Staël et la polémique“. Paris 1929.

²⁵) Vgl. Gröbers Grundriß der rom. Phil. Bd. II S. 72, 76.

²⁶) Oe. c. IX.

²⁷) Vgl. Wackernagel, Benecke, Lachmann u. a. m.

son origine! Je ne sache pas qu'aucune entreprise plus nationale puisse vous être offerte, que de ressusciter ces merveilleux poèmes en qui nous trouvons tous les types les plus purs du génie de la France, et qui font remonter en arrière de près de cinq siècles, sa grande ère littéraire et poétique²⁸⁾.

Das ist seine erste wissenschaftliche Frucht, die er Frankreich durch sein Deutschlanderlebnis darbot.

Dieses war ein praktischer Erfolg seiner in Deutschland angeregten Epenforschung. Seine theoretischen Erkenntnisse auf diesem Gebiete legt er in seiner „Histoire de la poésie“²⁹⁾ nieder, in der er Frankreich eine möglichst umfassende Geschichte des Epos schenkt.

Die Schrift ist klar, ihr Aufbau eindeutig, die Ergebnisse einleuchtend und überzeugend. Es ist die konkretere Ausführung der in seiner Schrift „De l'origine des Dieux“ angedeuteten Epenfiliation, im Verlaufe deren er Gelegenheit bekommt, sich mit dem wissenschaftlichen Standpunkt der Zeit jeweils auseinanderzusetzen. Entgegen den deutschen Romantikern sucht er die Persönlichkeit des Dichters zu retten. Zunächst also Homer; sehr scharf macht er hier gegen Wolff³⁰⁾ Front, indem er auf die geistige Einheit der Dichtung hinweist. Ähnlich nimmt er gegen Niebuhr Stellung, der den Anfang der römischen Geschichte als legendär abtun wollte³¹⁾, indem Qu. auf den zu nüchternen, römischen Sinn, auf den realen Geist hinweist, dem der zu jeglicher originaler, epischer Dichtung notwendige Idealismus völlig gemangelt habe. Dieser Einwand könnte aus der Völkerbeschäftigung Qu's erklärt werden, indem er seine Erkenntnisse über Volkscharaktere und deren Geisteshaltung zu Worte kommen läßt. Noch deutlicher wird diese Verarbeitung seiner Völkererlebnisse in seiner Forschung durch sein häufigeres Erklären wissenschaftlicher Probleme durch Zurückgehen auf besondere, von ihm in dem betreffenden Lande gemachte, persönliche Erlebnisse; etwa wenn er nach einer Schilderung der Schönheit griechischer Landschaft alle Glossare der Ependichtung mit den Worten abtut: *Ce soir-là, je renonçai pour jamais aux systèmes des glossateurs; je vis bien qu'il n'est qu'un seul vrai commentaire d'Homère, à savoir, son pays, son ciel, ces murailles de géants, et là-bas cette mer divine, et ces vagues du golfe qui continuent de se bercer au chant du vieux rhapsode, comme la danse des filles de Chio*³²⁾. Doch weiteres ist in diesem Zusammenhang wichtig. Er erkennt in dem Epos zugleich den Volkscharakter. Theoretisch hatte er dieses schon dargelegt in seiner Erstlingsschrift, in der nach ihm in dem Epos, der zum Teil noch anonymen Kunst, die Mythen sich kristallisiert hatten; die Widerspiegelung einer Rasse und ihrer Geschichte auch Zeugnis von dem Charakter der Rasse ablegen mußte³³⁾. Praktisch erläutert wird dieses jetzt nun an der Arthussage³⁴⁾: Er empfindet im Parzival von Wolfram eine tief religiöse Grundhaltung, die er in der Fassung von Chrestien von Troyes nicht wiederfindet. Folgende interessante Erklärung hat er zur Hand: im ursprünglichen Arthuszyklus fände sich die katholische Kirchendichtung mit

²⁸⁾ „La Grèce moderne. . . .“, S. 504.

²⁹⁾ Oe. c. IX, „De l'histoire de la poésie“; bei diesem Werk wird nach der Ausg. bei Hachette, 5. Aufl. zitiert.

³⁰⁾ Vgl. „Histoire de la poésie“, Kap. II.

³¹⁾ Vgl. Das. Kap. V.

³²⁾ Vgl. Das. Kap. IV, S. 327.

³³⁾ Vgl. oben S. 73.

³⁴⁾ Vgl. „Histoire de la poésie“, Kap. IX.

altem keltischem Glauben vermengt. Diese erste Gralsdichtung erscheine jedoch bei den französischen Rittern als Verklärung des Steins der Weisen durch den Einfluß orientalischer Dichtung. Bei Chrestien sei also der Mythos verweltlicht. In Wolframs Dichtung hingegen, der wahrscheinlich eine andere Version als Chrestien benutzt habe, fänden sich noch Reste des alten Mythos, die nun durch die verwandte Haltung der deutschen Seele von Wolfram tief ausgedeutet würden. La partie religieuse et sacerdotale qui a promptement péri dans l'épopée française, était celle qui était le plus conforme au génie de la vieille Allemagne; c'est aussi celle qui a été le mieux conservée dans les traductions tudesques faites par les poètes de Hohenstaufen³⁵). Ähnlich nachdem er die mehr realistische Behandlung des Tristanstoffes auf französischer Seite³⁶) der mehr pantheistischen, ideellen Behandlung auf deutscher Seite gegenüber gestellt hat: les différences des deux peuples ne sont-elles pas déjà toutes marquées dans cet exemple? Et n'est-il pas sensible que de ces deux poésies, la première, en grandissant, ira aboutir au sensualisme de Voltaire, et la seconde au panthéisme de Goethe? Si l'on pouvait comparer les versions italiennes, danoises, anglaises, on arriverait à des résultats analogues. Les instincts et les tempéraments des peuples se trahiraient ainsi dès leur berceau³⁷). Die Dichtungen des Mittelalters vermitteln ihm aber das Bild des träumenden Deutschland, das seinem Wunschbild von früher entgegenkam. Somit hat er einen Beweis mehr, daß Deutschland seinem Charakter gemäß lebt, wenn es das träumende Deutschland bleibt. Eigentümlicherweise sieht er nicht die ungeheure Tatkraft der Hohenstaufengeschichte, die zur Zeit der Abfassung jener Epik nach Gestaltung drängte.

Durch das Epenstudium wird er ferner auf die Abhängigkeit der Kulturen von einander aufmerksam gemacht. So sieht er eine Urform hinter der griechischen und germanischen Götterwelt. La langue des peuples allemands, ayant ses racines communes avec le grec et le persan, il est naturel que leur mythologie se soit alimentée aux sources de la Thrace et de la Médie, et que leur épopée repose, à l'origine, sur une base orientale et hellénique³⁸). Er erkennt auch die Einheit der abendländischen Kultur im Mittelalter³⁹), erzeugt durch den gemeinsamen Glauben. Une même foi, un même amour, les rassemblaient encore Cette unité de la poésie annonçait par avance l'unité de la civilisation moderne⁴⁰). Diese kosmopolitische Erwägung deutet darauf hin, daß auch wissenschaftlich sich der Ausgang dieser dritten Phase anbahnt.

Qu. erkennt wohl die Größe der mittelalterlichen literarischen Epoche Frankreichs an, kämpft für eine Wiederbelebung dieser Zeit, da hier ureigenste Volkstumswerte verborgen seien, doch mußte es ihn auch Wunder nehmen, daß seit der Renaissance und während des französischen 17. Jahrhunderts bis zum heutigen Tage diese Epoche in völlige Vergessenheit geraten sei⁴¹). Sich in den Geist der beiden Epochen versetzend, leugnet er ihre Kontinuität. Diese beiden Zeitalter paßten nicht zueinander, französisches Mittelalter und französische

³⁵) „Histoire de la poésie“, Kap. IX, S. 380 f.

³⁶) Das. Kap. XII.

³⁷) Das. Kap. XII, S. 406 f.

³⁸) Das. Kap. XV u. XVI (S. 445).

³⁹) Das. Kap. XII. Von dem europäischen Geist im Mittelalter sprach auch schon Herder, vergl. Herder XIV, Buch 16. VI.

⁴⁰) „Histoire de la poésie“, Kap. XII, S. 403.

⁴¹) Das. Kap. XIV.

Neuzeit mußten sich hassen. Für das moderne Frankreich sei dieses Vergessen nationaler Traditionen nur gut gewesen, da aus ihm zum Teil die soziale Macht des 17. Jahrhunderts geboren sei. Um wirksam gegen das Mittelalter dazustehen, um es überwinden zu können, hätte sich die Ära Ludwigs XIV. notwendigerweise in diese „unhistorische Atmosphäre“ (Nietzsche) untertauchen müssen. Das übrige Europa sei noch in den Lebensformen des Mittelalters geblieben. Le siècle de Louis XIV. est devenu le premier acte des révolutions dans lesquelles la France devait engager le monde. Appelée à abolir le moyen âge dans les lois et dans les moeurs, la France a commencé par l'abolir dans les formes de la poésie . . . Par là s'expliquent la défiance, l'antipathie instinctive de la France pour les formes et pour les habitudes des littératures étrangères⁴²⁾. Was ist das anders als das Erkennen der „plastischen Kraft“ (Nietzsche) des französischen Volkes. Es wäre verkehrt, nun aber aus obigem Qu. als Anhänger der französischen Klassik zu stempeln. Es ist immer schon auf seine enge Verbundenheit mit romantischen Strömungen hingewiesen worden, sodaß diese einzelne Stelle nicht zu schwer ins Gewicht fallen kann.

Wie sehr romantisch Qu. seine Beschäftigung mit den Epen erlebte, geht aus dem abstrusen Bemühen hervor, nach dem Ungeheuer des Ahasverusdrama dem europäischen Kulturkreis ein modernes Epos „Napoléon“⁴³⁾ zu schenken. Aus der Geschichte des Epos meint er entdeckt zu haben, daß die heutige Zeit wieder zur Abfassung eines Epos geeignet sei. So will er denn den Anstoß dazu geben⁴⁴⁾. Von der Philosophie, Geschichte und Sprachwissenschaft her geht er an die Abfassung dieses Epos, ganz intellektuell bemüht er sich um die Lösung des Problems, konstruiert es ganz intellektuell nach Form und Inhalt. Ein offener Mißerfolg, was in dem Zusammenhang nur beweist, wie sehr er versuchte, romantischen Idealen Wirklichkeit zu verleihen.

Auf die eine Seite seiner wissenschaftlichen Beschäftigung zurückblickend, kann festgestellt werden, daß Qu. zunächst einmal ganz im allgemeinen Herdersches und romantisches Gedankengut entwickelte, in dem Geschichts-, Religions-, mythologische, Rassen- und Epenfragen durcheinander gewebt waren. In die Praxis übergehend, entdeckte er dann in Frankreich große Gebiete der mittelalterlichen Dichtung. In einer Geschichte der Poesie legte er danach Zeugnis ab von einem selbständigen Eindringen in deutsche wissenschaftliche Problematik der Zeit. Hierbei konnte auf die fruchtbare Auswirkung der Völkererlebnisse auf seine Forschungsarbeit hingewiesen werden, indem er seine Thesen, Einheit der Dichterpersönlichkeit der großen Epen, Erkennen des Volkscharakters aus der Epik, Abhängigkeit der Kulturen von einander, Erkennen der „unhistorischen Atmosphäre und plastischen Kraft“ gewisser Kulturen, durch während seiner Auseinandersetzung mit Völkern gemachten Erkenntnisse zum Teil mit unterbaute.

Einmal ist also Qu. von der Seite des Epos zu einer Kritik deutscher Wissenschaft gekommen, zum andern geschieht dieses von der Religion her.

1835 war David Friedrich Strauß' epochemachendes „Leben Jesu“ erschienen. Diese Schrift mußte einem Qu. auffallen. Erst kritisiert er sie ober-

⁴²⁾ „Histoire de la poésie“, Kap. XIV, S. 419.

⁴³⁾ „Napoléon“, 1835, abgedr. in Oe. c. VIII, S. 161—326.

⁴⁴⁾ Vgl. das Vorwort zum Napoleonepos, Oktober 1835, abgedr. in Oe. c. VIII, S. 141—159.

Vgl. auch oben S. 74.

flächlich in seinem Deutschlandartikel⁴⁵⁾, 1837 aber setzt er sich mit dem Strauß'schen Werk in seinem „Examen de la vie de Jésus“⁴⁶⁾ polemisch auseinander.

In dieser Entgegnung weist er, indem er einen geschichtlichen Ueberblick der deutschen Bibelsexegetik gibt, deren fortschreitendes Leugnen wörtlich-historischen Verstehens der heiligen Schrift nach. Als notwendige Folge dieses Prozesses wird Strauß angeführt, der konsequent den Schlußstrich gezogen habe. *C'était la conséquence des premières posées depuis un demi siècle Il concentrait toute les doutes en un seul L'éclat de l'oeuvre vient précisément de ce qui l'a précédé*⁴⁷⁾. Nach dieser These, die er eingehend zu beweisen sucht, gibt er den Inhalt der Strauß'schen Schrift summarisch wieder. Danach bringt er zunächst Gegenbeweise innerhalb des Strauß'schen Systems, dann vier geschichts-philosophische Gegenbeweise grundsätzlicher Art, um schließlich mit einer Auseinandersetzung über die Entwicklung des Verhältnisses von Religion und Philosophie und seine Stellungnahme dazu einen hoffnungsvollen Ausblick aus dem Stadium des Zweifels zu geben.

Der Sinn dieser Abhandlung ist kaum etwas anderes als was Nietzsche später folgendermaßen ausdrückte: „Eine Religion die in historisches Wissen, unter dem Walten der reinen Gerechtigkeit, umgesetzt werden soll, eine Religion, die durch und durch wissenschaftlich erkannt werden soll, ist am Ende dieses Weges zugleich vernichtet“⁴⁸⁾.

Qu. fragt sich erstaunt, wie es denn hätte möglich sein können, daß dieser Zerstörungsprozeß bis auf den heutigen Tag hat verborgen bleiben können. Er kommt zu der originellen Erklärung, daß jene typisch-deutsche, allegorische Schriftinterpretation daran Schuld gewesen sei. Aus Metaphysik und Theologie habe sich in Deutschland eine Gelehrtensprache gebildet, für die es nirgends in Europa ein Analogon gäbe. Ueber diese Sprache schreibt er: *la parole couvre la pensée de l'écrivain comme les bois sacré enveloppait la demeure de l'oracle. Au sein de ces magnifiques ténèbres, séparées du monde et de la nature entière, sans témoins, sans échos, l'audace des théologiens s'accroît de leur isolement tout est mis en question dans le sanctuaire, quand tout paraît en sûreté au dehors au moyen de l'étrange logomachie dans laquelle on se déguise, il arrive presque nécessairement qu'après le combat personne ne sait plus sur quel terrain il demeure, s'il est dans la croyance ou dans le doute*⁴⁹⁾. Das sich Abspeisen lassen mit Worten also, das er in den breitesten Schichten schon festgestellt hatte⁵⁰⁾, macht er für das Verbergen eines so wichtigen Prozesses verantwortlich und bringt es in Zusammenhang mit der französischen Rhetorik. *Ce que la rhétorique est pour nous en France, les formules le sont pour les Allemands*⁵¹⁾. Weiterhin beleuchte nach seiner Meinung der Weg zum Skeptizismus in Frankreich und in Deutschland gut die wesentlichen Unterschiede der beiden

⁴⁵⁾ Vgl. Oe. c. VI, S. 314.

⁴⁶⁾ „Examen de la vie de Jésus“, 1838, abgedr. i. Oe. c. III, S. 287—352.

⁴⁷⁾ Oe. c. III, S. 290, 312, 313.

⁴⁸⁾ Fr. Nietzsche, „Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben“, Reclam Nr. 7134, S. 61.

⁴⁹⁾ Vgl. Oe. c. III, S. 340, 341.

1860 schreibt Qu. den deutschen Studenten ins Stammbuch (im Merlin):
Sous chaque parole obscure il y a un esclavage.

⁵⁰⁾ Vgl. oben S. 71.

⁵¹⁾ Oe. c. III, S. 316.

Völker⁵²⁾. Der Frankreichs gehe direkt aufs Ziel, ohne Verkleidung oder Umschreibung, nämlich durch Voltaire. Um aber Deutschland zum Zweifel zu bringen, waren Systeme nötig, die den Skeptizismus unter dem Glauben verbargen, einen langen Umweg nahmen, um zum Objekt zu kommen, auf Phantasie, Dichtung und Spiritualismus gestützt, die „umzuwandeln schienen, was sie in den Schatten zurückwarfen, zu errichten schienen, was sie zerstörten, zu bekräftigen schienen, was sie leugneten“⁵³⁾. Die mystische Sinnggebung an Stelle der wörtlichen setzen, ist nach Qu. Eigenart des deutschen Geistes. Diese Geisteshaltung auch auf theologisch-wissenschaftlichem Gebiet gezeigt zu haben, bedeutet den Fortschritt gegen die vorherigen Schriften. Auch hierbei ist er wieder dem Fehler verfallen, zu früh zu verallgemeinern. Hätte er die jungdeutsche Schule berücksichtigt, hätte er die aufkommende Industrie in Betracht gezogen, was er beides früher erkannt hatte⁵⁴⁾, so hätte er an dieser Stelle vorsichtiger formuliert.

Auch in dieser Schrift kann ferner die Verarbeitung seiner Ländererlebnisse deutlich festgestellt werden, wie in seiner Epenforschung. Besonders klar tritt das an jenem Einwand hervor, wo er Strauß Unkenntnis der fernen Lande vorwirft, er also meint, die Geschichte aus dem Milieu besser deuten zu können⁵⁵⁾. Weiterhin in jenem Einwand, in dem er vorschlägt, die Art des kritischen Geistes der römischen Welt zu untersuchen, um feststellen zu können, in wieweit die damalige Welt im Stande gewesen sei, die „imagination de Jérusalem“ zu kontrollieren⁵⁶⁾. Aus der Geisteshaltung eines Kulturkreises über das Sein oder Nichtsein eines geschichtlichen Phänomens Schlüsse zu ziehen, scheint zwar gewagt, doch nicht für die Einbildungskraft eines Qu., der gerade in seinen Völkerstudien sich eingehend mit der Geisteshaltung der Nationen, im besonderen der Deutschen, abgegeben hatte, und nun die dort gewonnenen Einsichten sofort wieder weiter verwerten will. Dabei sieht er aber immer nicht, daß solche, notwendigerweise nur durch Typisierung der Völker zu erlangenden Schlüsse ein großes Quantum Problematik in sich schließen, wie jenes andere Beispiel wieder einmal klar zeigt, wo er der deutschen Gelehrtenwelt den Vorwurf der „impassibilité“ (früher nannte er es „indifférence“)⁵⁷⁾ macht, die kaltlächelnd eine Persönlichkeit wie Jesus aus Liebe zum System hätte zerstören können. Die Absicht dieser Qu'schen Schrift war ja, die hehre Gestalt Jesu vor der kalten Wissenschaft zu retten⁵⁸⁾. Paul de Lagarde und St., H. Chamberlain beweisen in ihren Schriften über die christliche Religion, in denen auch sie das reine Leben Jesu retten wollen, das Gegenteil jener „deutschen“, kalten Wissenschaft⁵⁹⁾. Es ist also falsch, in Strauß einen Typus deutschen Wesens zu zeigen und ihn dann noch zu verwerfen. Wer vermöchte hier zu urteilen, zu verwerfen oder anzunehmen, da doch alle, Strauß, Paul de Lagarde und Chamberlain deutsche Geistesarbeit geleistet haben?

⁵²⁾ Oe. c. III, S. 393.

⁵³⁾ Das. S. 296.

⁵⁴⁾ Vgl. oben S. 50.

⁵⁵⁾ Oe. c. III, S. 330.

⁵⁶⁾ Das. S. 332.

⁵⁷⁾ Das. S. 315 f.

⁵⁸⁾ Dieses ist derselbe Standpunkt, den er in der Epenforschung gegen Niebuhr und Wolff vertrat.

⁵⁹⁾ Vgl. Paul de Lagarde „Religion der Zukunft“, 1878.
Vgl. St. H. Chamberlain „Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts“, 1899, Kap. VII.

Nur wer bessern will. Das ist eine Untertendenz, die sich durch die ganzen, selbst wissenschaftlichen Schriften der letzten Periode hindurchzieht. Erkennen, um dereinst wirksamer bessern zu können, dem werden alle mühsam errungenen Erkenntnisse der Völkerbeurteilung untergeordnet, und Qu. kommt diesem Zeitpunkt immer näher, wie der Schluß zu diesem Artikel, wie alle Schlüsse der vergangenen Schriften beweisen. Sie waren entweder zähneknirschende Resignationen, flammende Anklage, verdeckte Empörung oder leise hoffende Ausblicke und leiten alle über zu den befreienden folgenden Artikeln. In ihnen hat sich nach zwanzig Jahren die selbständige Weltanschauung Qu's zum erstenmal abgeschlossen kristallisiert. 1834 schrieb er: *un même génie cosmopolite se met à la place des génies différents d'idiomes et de races*⁶⁰), 1835 im Vorwort zum *Napoleonepos*: *de nos temps l'épopée n'est plus la propriété d'un peuple à l'exclusion d'un autre; elle n'est tout entière chez aucun, mais elle se rencontre dans cette vie de haine ou d'amour qui les emporte ensemble vers l'unité du monde futur*⁶¹), 1836: *le spiritualisme du nord, le matérialisme du midi, l'égalité française, l'industrie anglaise, tendent à s'établir et à coexister partout à la fois*⁶²). und 1838: *ne voyons-nous pas qu'un instinct naturel pousse les peuples douteurs à se rapprocher non pas seulement par la communication des corps, mais par la lutte et l'étreinte des esprits?*⁶³). Es sind dies meist die Schlußgedanken, die die kritischen Artikel, die viel Negatives brachten, abschlossen. Sie gaben gewissermaßen versteckt hoffend einen Ausblick aus dem Chaos, das von allen Seiten eindrang. Die drei nächsten Artikel mündeten nun völlig in diese positive Einstellung, sie legen den Finger nicht so sehr auf die Wunde, als daß sie den Weg in die Zukunft zeigen. Durch sein Völkererlebnis sollte Qu. über die Völkerkritik hinaus zur Völkerverbrüderung kommen. Durch die Seele einzelner Völker gleichsam wandernd, sah er, noch befangen von dem Erlebnis, zunächst die Individualität, das Einzelne, das was sie vor den anderen Völkern auszeichnete. Er suchte diesen individuellen Charakter durch die Erkenntnis zu fassen, er bemühte sich, so weit wie möglich und mit immer größer werdender Selbständigkeit in die Völkerbeurteilung einzudringen. Eine Kritik an den bekannten Gestalten der Völker konnte nicht ausbleiben, jene erste natürliche Stufe in der vergleichenden Völkerkunde. Diese Kritik aber stand unter dem Zeichen eines Ideals, eines brennenden Wunsches zur Verwirklichung dieses Ideals. Der Weltverbesserer Qu. war nie verloren gegangen. Aus innerer Notwendigkeit gelangt er endlich über die Verurteilung einzelner Völker zu einer Völkeraussöhnung in ganz bestimmten Formen.

1838 hatte Qu. den „Prometheus“⁶⁴) veröffentlicht, jenes Symbol des Kampfes zwischen Gott und den Menschen, zwischen seinem Glauben und seinem Zweifel; also eine dichterische Fassung jenes Hauptproblems im Denken Qu's. Der Künstler Qu., dessen religiöse Mission nach ihm selbst sei, der Denker zukünftiger Völker zu sein⁶⁵), dessen Wort keinem Volke mehr angehöre, der über den kleinlichen Streit der Menschen in die feindlichen Lager gehen müsse, um den Völkern ins Gedächtnis zurückzurufen, daß sie Glieder ein und der-

⁶⁰) Oe. c. VI, S. 294.

⁶¹) Das. VIII, S. 155.

⁶²) Das. VI, S. 331.

⁶³) Das. III, S. 350.

⁶⁴) „Prométhée“, 1838, abgedr. i. Oe. c. VIII, S. 25—133.

⁶⁵) Oe. c. VI, S. 391 f.

selben Gemeinde seien, hat denn auch dieses zeitlos ewige, an keinen Ort noch Nation gebundene, nur Menschheitsproblem des Prometheus in dichterische Form gegossen. Es ist eins seiner besten Werke als Abschluß seiner Reifezeit und als Grundlage seiner weiteren gedanklichen Tätigkeit. Gleichen Geistes ist ein Aufsatz, den er 1839 dem in Buchform erschienenen Sammelband seiner völkerkritischen Schriften als Einleitung unter dem Titel „Réconciliation, Cosmopolitisme littéraire-Unité des génies des modernes“⁶⁶⁾ vorausschickt, der also das Ergebnis seines Völkererlebniskomplexes darstellt. Und gleichen Geistes ist noch seine 1839 in Lyon gehaltene Antrittsvorlesung mit dem Titel „Unité morale des peuples modernes“⁶⁷⁾, in der er den Plan seiner sich selbst durch seine Erkenntnisse und Erfahrungen gewählten Aufgabe skizziert. Diese drei Schriften, als Abschluß einer überaus reichen Erlebnisphase, enthalten zugleich ihre reifste Frucht⁶⁸⁾.

In dem Aufsatz über die Einheit des abendländischen Kulturkreises werden die Völker dementsprechend von einer hohen Warte aus gesehen, sodaß Qu. mehr das allen Gemeinsame, das Einheitliche auffällt, als das Trennende, der individuelle Zug. Schon im Mittelalter⁶⁹⁾ hatte Qu. eine Einheit im Abendland feststellen können, sowie auch für ihn die antike, römisch-griechische Welt harmonisch abgeschlossen war und die noch älteren orientalischen Kulturen, da er gleiche Kulturen sich aus gleicher Religion entwickeln ließ. Stark verwurzelt in Herderscher Geschichtsphilosophie⁷⁰⁾, glaubte er an eine Höherentwicklung der Natur und der Menschheit, die aus dem Kreise der unbewußten Natur herausgetreten und durch göttliche Offenbarung zum Bewußtsein ihrer selbst gekommen wäre und nunmehr ihre Ausbildung auf moralisch vernünftiger Ebene weiterführen müsse. In den Religionen manifestiere sich der jeweilige Fortschritt der Moral, indische, iranische, ägyptische, jüdische, griechische Religion haben sich sinnvoll nach- und nebeneinander entwickelt, immer zum Ganzen eine wertvolle, neue moralische Erkenntnis fügend und zugleich diese, ihre Offenbarung, in ihren Institutionen in die Wirklichkeit umsetzend⁷¹⁾. Die Lebensführung eines Volkes, und damit auch seine staatspolitischen Einrichtungen, hänge direkt von Gott selber ab, der durch seine ständige Offenbarung die Religionen schaffe, deren Kult das politische Leben gestalte. In dem Glauben eines Volkes erkenne man dessen Geschichte, und in seiner Geschichte den Glauben. Das Primäre könne aber nur der Glaube sein, der am Gewissen orientierte Gedanke, der zur Tat treibe. *Voulez-vous avoir le secret d'un peuple, il est certain qu'il faut entrer dans l'intimité de sa religion. Le Dieu d'un peuple est la substance même dont il vit . . .*⁷²⁾. *Le Dieu s'est incarné; il s'est fait homme, il vit dans le cœur des nations et des États. Dans ce sens,*

⁶⁶⁾ Oe. c. VI, S. 360—393.

⁶⁷⁾ Das. I, S. 369—411.

⁶⁸⁾ Vgl. zu folgendem: Einleitung zum Prometheus, Oe. c. VIII, S. 7—24.

„Unité morale des peuples modernes“, Oe. c. I, S. 96—411.

„Réconciliation . . .“, VI, S. 330—393.

⁶⁹⁾ Vgl. oben S. 76.

⁷⁰⁾ Vgl. Herders: Gleiche Religion schafft und erhält gleiche Kultur, Perfektibilität, Vernunft und Billigkeit als Offenbarung Gottes u.a.m.

⁷¹⁾ Vgl. „Le Génie des Religions“, 1841, Oe. c. I, S. 1—411.

⁷²⁾ Oe. c. II, S. 211.

l'histoire est un Evangile éternel⁷³⁾. Qu. hält fest an dieser Autonomie der Moral. Danach trüge das Mittelalter den Stempel des Christentums, und ihm sei die Einheit der europäischen Kultur zu verdanken, die trotz aller scheinbaren Verschiedenheiten bestehe. Gemeinsamer Glaube schaffte ja Einheit der Kultur⁷⁴⁾. In der modernen Kultur offenbare sich diese Einheit zunächst am besten in der Kunst, dann aber auch in der modernen Wissenschaft und Industrie. Das Bestreben seines bisherigen Lebens sei es gewesen, seine literarische und politische Religion, die Einheit modernen Geistes und die Brüderschaft moderner Völker zu propagieren. Das sei anzustreben durch Völkeraussöhnung, gegenseitige Achtung, Liebe, Hilfe, durch Ausrotten von Vorurteilen, durch Zerstören von Feindseligkeiten, kurz überall aufzuklären. Alle Nationen gingen einmal durch autonome Autarkie, so auch Frankreich unter dem Einfluß der Reaktion von Versailles. Ihre größten Jahrhunderte aber seien die der Vielheit, des dauernden Uebergangs vom Alten zum Neuen, der Verbindung von Heidentum und Christentum, so wie das Zeitalter Ludwigs XIV.(!), das äußerlich heidnisch, innerlich jedoch den Geist der modernen Menschheit verwirklichte. Sicher denkt Qu. hier auch an die deutsche Klassik, sein Idol, um dessen willen er Deutschland so hart kritisierte. In heutiger Zeit sei eine autarkistische Haltung zur Wirkungslosigkeit verurteilt, denn das Abendland, wenn auch äußerlich noch getrennt, bilde doch eine innig ineinandergefügte Einheit. Man könne sich heute hassen, sich lieben, aber nicht mehr gegeneinander gleichgültig bleiben. Nationalistische Einwürfe würden, in bewußter Unwissenheit, der geistigen Entwicklung zuwiderlaufen und zur Verwirrung führen. Ein Volk wie ein Individuum lerne sich nur kennen, wenn es die Welt kennenlerne. Die Möglichkeit eines sich Verlierens im zu Großen werde durch das faktische Ueberwundenhaben dieser Gefahr durch die Industrie vermindert. Er sieht nun in der Industrie und den freien Künsten verschiedene Mittel, um zum gleichen Ziel, zum Ideal zu gelangen, verschiedene Arten des Strebens nach dem Licht, nach der Schönheit, nach der Wahrheit, nach der höchsten Freiheit, worin sich erst der tiefere Mensch offenbare. *Dompte par tes oeuvres le monde physique, pour le plier aux volontés du monde moral*⁷⁵⁾! heißt seine Losung. Es müsse daher in der Moderne die exklusive Gruppierung einzelner Völker um ihre großen Männer aufhören, denn gerade in den Regionen der Geister herrsche Friede und gegenseitige Befruchtung. Da aber die Großen immer auch Vertreter ihres Volkes seien, so sei auch in jedem Volk der Wille und die Anlage zur modernen Einheit vorhanden, häufig nur noch verborgen. In dem modernen Völkergewebe sei alles auf alles bezogen, die französische Revolution habe diese Einheit sichtbar werden lassen, die Industrie habe sie entwickelt, und die Dichtung weihe sie. Die einzige Trennung bleibe nur noch die Sprache, doch

⁷³⁾ Oe. c. II, S. 216.

⁷⁴⁾ Der Satz von G. Lanson (*Histoire de la littérature française*, S. 585): *Chose curieuse, ce que ce prêtre (Bossuet) a le moins vu, c'est la force et l'influence de la religion dans la société antique; mais personne, avant Fustel de Coulanges ne le verra davantage*, stellt sich als falsch heraus, da alle historischen Schriften Qu's, vor F. de Coulanges, auf dem Prinzip aufgebaut sind, daß die Religion die Geschichte bestimme. Diesen Grundgedanken hatte Qu. aber von Herder. Man sollte einmal den Beziehungen zwischen F. de Coulanges und Herder nachgehen.

⁷⁵⁾ Oe. c. VI, S. 392.

müsse diese organisch fortbestehen, um die Grenzen der notwendigen Vielheit in der Einheit nicht wegzureisen, und so das Gewebe chaotisch werden zu lassen. Le problème que chaque peuple a aujourd'hui à résoudre est d'exprimer la pensée de tous, sans sortir de lui-même⁷⁶⁾. Eine so große Einheit nun lasse die weitesten Hoffnungen für die Zukunft erwecken. Woher daher die Anzeichen des Alters? Dafür findet Qu. die Gründe im Untergang des wahren Nationalismus, der sich seiner dynamischen Kräfte nicht mehr bewußt sei, in der sozialen Spaltung der Geister und in der überheblichen Selbsteinschätzung. Das Wissen des modernen Menschen⁷⁷⁾ sei zugleich sein Unwissen, denn er meinte, dadurch Gott ersetzen zu können. Zu sehr gesättigt, denke er an das Ende, wo doch im Gegenteil alles erst anfangte. Pygmalion wundere sich wieder einmal, wie in der Renaissance, über seiner Hände Werk. Aufgabe des Dichters sei es daher, aufzuklären, die moderne Entwicklung bejahend zu interpretieren und an dem Bau der entstehenden Welt durch sein geistig-gefühlsmäßiges Erkenntnisvermögen aus ganzen Kräften mitzuwirken.

Das ist das Ergebnis seines Völkererlebnisses in der Theorie. In der kurz darauf einsetzenden Praxis sieht es ganz anders aus. Durch Zustände des blinden Enthusiasmus über Krisen der völligen Negation zu einer positiven Mitarbeit an der Verwirklichung des in selbständiger Erkenntnis als richtig erfahrenen Ideals, das letztlich auf das Gewissen jedes Einzelnen zurückgehe, war der Entwicklungsgang Quinets. In dem Gewissen offenbare sich Gott jedem in seinen ursprünglichsten Absichten. Dieser inneren Stimme, die er als jeweils entsprechend in jedem Menschen erachtet, sodaß in ihrer Gesamtheit ein gemeinsamer, gleichgerichteter Wille sich manifestiert, gilt es durch unser Werk zur Verwirklichung zu verhelfen. Hier liegt nach wie vor der Angelpunkt des ganzen Systems Quinets, das er in echt romantischer Totalitätsauffassung in der Geschichte, Kunst, Religion und Politik, die getrennt nicht zu betrachten seien, sondern verschiedene Seiten desselben Dinges darstellen, sein Leben hindurch zu finden glaubt und zu verwirklichen strebt. Mag es noch nach vielen Seiten ausgebaut werden, mag es noch manche Korrektur erfahren, mag es besonders, wie noch zu zeigen sein wird, durch praktische Erfahrung und politische Einflüsse sich gegen das Deutsche richten, seine Entstehung und Kräftigung verdankt diese Weltanschauung Frankreich, Deutschland, Griechenland und Italien und gründet so im europäischen Kulturkreis. Gleichsam, um diesem seinen Dank abzutragen, zeigt Qu. in seiner akademischen Antrittsvorlesung dessen Einheit. Es ist als ob sich das Gesetz, gleiche Ursachen gleiche Wirkungen, auf geistigem Gebiete seine Bestätigung verschaffen wollte.

⁷⁶⁾ Oe. c. VI, S. 383 f.

⁷⁷⁾ Vgl. hierzu Ortega y Gasset „La Rebelión de las masas“, Madrid 1930, Kap. „La época del señorito satisfecho“, S. 153—171, wo er für die moderne Zeit zu ähnlichem kommt.

Chauvinistische Verengung.

„Gesta dei per francos...“

Nach einjähriger Lehrtätigkeit in Lyon, ging er im Oktober 1840 nach Paris, um dem politischen Geschehen näher zu sein. Les pressentiments politiques d'Edgar Quinet devenaient des certitudes¹⁾. Außerdem spielt aber noch seine Ernennung am Collège de France in die Zeit. Im Juli 1841 gründete Villomain einen Lehrstuhl für Sprachen und Literaturen des südlichen Europas, und Qu. wurde hierfür die Lehrtätigkeit übertragen. Während des Winters bereitet er seine Vorlesung vor, die sich mit der Kultur Italiens beschäftigt, deren Behandlung aus dem Rahmen dieser Arbeit herausfällt. Während dieser ganzen Zeit ist Qu. politisch äußerst rege, wie die vier einzigen Veröffentlichungen dieser Jahre, neben den beiden Vorlesungen, beweisen. Um diese Schriften, die den verengten Abschluß seiner deutsch-kritischen Arbeit bilden, beurteilen zu können, ist es notwendig, sich die politische Konstellation des damaligen Frankreich zu vergegenwärtigen²⁾.

Der Friedenspolitik Louis Philipps dem Ausland gegenüber wirft man vor, Frankreich wie unter der Restauration zu demütigen. Die Franzosen seien so nur weiter Sklaven der Verträge von 1815. Louis Philipp war für die Mäßigung, Ordnung, Klugheit. Man nannte es „résistance“ im Gegensatz zum „mouvement“. Daher mußte die Monarchie hie und da offen die Republikaner verfolgen. Nachdem sich das Ministerium Molé, das sogenannte Favoritenministerium, als unhaltbar erwiesen hatte, wurde Thiers zurückgerufen, der sich nunmehr durch eine aktive Außenpolitik halten wollte. Er unterstützte den Napoleonkult, Napoleons Gebeine wurden nach Paris gebracht, eine symbolische Handlung für Vergeltung der Verträge von 1815. Eine solche Politik hatte die öffentliche Meinung hinter sich. Thiers suchte weiter im Osten durch Mehemed Ali einen außenpolitischen Erfolg. Die Folge war eine Koalition der vier Großmächte Preußen, Oesterreich, England und Rußland. Durch diesen Londoner Vierbund wurde die Integrität der Türkei gegen Uebergriffe Mehemed Alis verbürgt. In Frankreich empfand man das als einen Schlag ins Gesicht. Man fühlte sich isoliert. Man sprach von Krieg mit dem treulosen England. Thiers war geschickt genug, diese Angriffslust gegen England in eine gegen Deutschland und Oesterreich umzuwandeln³⁾. Hier kam ihm Qu. gut zu statten, der ja schon seit längerem vor Deutschland warnte. Louis Philipp aber ließ sich in seiner Friedenspolitik nicht beirren und zog Guizot (le juste milieu) zur Regierung heran. Damit setzte er sich nur noch mehr dem Vorwurf der Erniedrigung der Nation aus. Diese Unpopularität seiner Außenpolitik, sowie innerpolitische Komplikationen führten schließlich zu 1848. Saint Simons „neues Christentum“, Proudhons „Eigentum ist Diebstahl am Gemeingut“ oder Louis Blancs „Produktion nach den Fähigkeiten — Konsum nach den Bedürfnissen“ waren innerpolitisch die tonangebenden Ideologien. Die soziale Frage gährte in den Gemütern.

Quinet, seit jeher links orientiert, ist es jetzt mehr denn je, nur daß er jetzt sogar noch aktiv dafür kämpft. Aeußerst geschickt wirft er seine ganze Persönlichkeit in die Schanze. Lebensklug und lebensstüchtig nimmt er jeden

¹⁾ „Avant l'exil“, S. 311.

²⁾ Vgl. zum folgenden Bainville „Histoire de France“ Paris, Arthème Fayard, Kap. XIX.

³⁾ Damals entstand Beckers Rheinlied, das der Verfasser Lamartine gewidmet hatte. Dieser antwortete mit der „Marseillaise de la Paix“, worauf Qu. wieder mit seinem Gedicht „Le Rhin“ erwiderte.

Kampf mit gleichen Waffen auf. Dem Dichter antwortet er dichterisch⁴⁾, das Volk peitscht er auf im pathetisch-rhetorischen Volksrednerton⁵⁾, die gebildete Leserschaft der „Revue des deux Mondes“ sucht er zu reizen durch einen ironisch gehaltenen, pseudo-wissenschaftlichen Aufsatz⁶⁾. Alle drei Schriften auf „action directe“ gestimmt, von einem Tatmenschen geschrieben, der kein vages Ideal, sondern ein ganz konkretes, politisches Ziel im Auge hat: aktivere Haltung in der Orientaffäre und den aus ihr entspringenden, prekären Fragen England und Deutschland betreffend. Dabei richten sich die beiden ersten gegen Deutschland und England, die dritte dagegen, ein Jahr später geschrieben, trägt der durch Thiers geschickt ausgeführten Umbiegung des Konfliktes Frankreich—England in einen Frankreich-Deutschland durchaus Rechnung, indem sie umso schärfere Töne gegen Deutschland findet.

Indem Qu. nun in der politischen Broschüre „1815 et 1840“ zugibt, daß Wohlstand im Lande herrsche, fühlt er doch, daß Frankreichs Ehre gekränkt wäre. Les progrès heureux de l'industrie, de l'agriculture font oublier que ces richesses recouvrent la mort⁷⁾. Die Stellung der Mächte zur Orientfrage zeige deutlich, wie Frankreich noch in Fesseln liege. Man dürfe daher in der Orientfrage nicht nachgeben, auch nicht nur bei den Worten stehen bleiben, sondern im Notfalle handeln. Dans ce cas, après avoir invoqué votre droit, acceptez la guerre. Sauvez la France! sauvez l'avenir! ⁸⁾. Es handele sich für Frankreich nicht darum, zu erobern, sondern sich zu befreien. In dieser Befreiung müßten sich alle einig sein. Alles, was in dieser Richtung liege, sei gut, alles Gegenteil schlecht. Moralische Wertung wird also hier von Qu. relativiert. Doch nicht genug, daß die Nation alles rechtfertige, deren Bestand wieder gerechtfertigt werde durch das Kämpfen für die moderne Zivilisation, die sich ihm wieder aus der Geschichte beweist. Pour porter haut le drapeau de la civilisation moderne, il faut un peuple, qui, loin de chanceler à chaque pas, soit, au contraire, appuyé sur des bases inexpugnables⁹⁾. 1830 habe man vorbeigehen lassen. Jetzt 1840 sei vielleicht die letzte Gelegenheit gekommen. Hebt Truppen aus, bewaffnet eure Geister! Il est insensé de prétendre au protectorat de la civilisation, et de vouloir conserver les stigmates de la défaite¹⁰⁾. In einem pathetischen Rednerschluß endet der Aufruf. Oh, Frankreich, was wird geschehen, wenn du dich irreführen ließest? Ce jour-là, il faudrait croire les prophéties de mort qui annoncent la chute des sociétés modernes et la ruine de toute espérance¹¹⁾.

Da also ist Qu. angelangt.

Diese Schrift will nicht Erkenntnisse, sie ist ganz auf aktivste Wirkung eingestellt. Ihre Haltung ist echt demagogisch. Sie ist aus den Zeitverhältnissen geboren, denen Qu. leicht unterlag, was auch noch bewiesen wird durch ihren großen Erfolg. Qu. ist mit ihr vollkommen in der Tagespolitik untergetaucht. In

⁴⁾ „Le Rhin“, 15. VI. 1841, abgedr. i. Oe. c. VIII, S. 474/79.

⁵⁾ „1815 et 1840“, erschienen als politische Broschüre bei Paulin, Paris, 14. X. 1840, abgedr. i. Oe. c. XIV unter dem Titel: „Avertissement à la monarchie de 1830“.

⁶⁾ „De la Teutomanie“, R. d. d. M., 1. I. 1842, abgedr. i. Oe. c. VI, S. 337—359.

⁷⁾ Gautier, S. 279.

⁸⁾ Das. S. 282.

⁹⁾ Das. S. 284.

¹⁰⁾ Das. S. 285.

¹¹⁾ Das. S. 285.

aufhetzerischster Weise propagiert er die Aktivierung der französischen Außenpolitik gegen Deutschland, hetzt fast zum Kriege. Aus dem Völkerkundler ist der Politiker geworden. Beide waren in seinem Charakter angelegt, der Reflektierende und der Aktivist. Lange Zeit hindurch war der Aktivist verdrängt worden. Durch die Lehrtätigkeit wurde er wieder geweckt und wirkt sich, vielleicht jetzt aus Reaktion, so stark aus. Ferner reizte ihn die geladene Zeitatmosphäre zur Tat. Weiter aber hatte er in Lyon Gelegenheit bekommen, seine rhetorischen Fähigkeiten kennenzulernen, und verfällt zunächst ihren Verführungen auf dem Gebiete der Politik. Wieweit die Schrift aus konjunkturpolitischen Rücksichten geschrieben ist, läßt sich schwer feststellen. Qu. wartete damals auf eine Berufung nach Paris. Louis Philipp mußte gegen ihn sein, aber Thiers, der sich geschickt die allgemeine Beliebtheit erobert hatte, mußte die Ernennung Qu's nach diesem Pamphlet durchaus unterstützen.

Wollte man dieser Schrift gerecht werden, indem man ihren Inhalt herauskristallisierte, so käme man zu folgendem: Oberste Pflicht eines Landes ist, eine erlittene Schmach auszulöschen, selbst wenn sie fünfundzwanzig Jahre zurückliegt und Wohlstand wieder im Lande herrscht. Die Ehre geht vor Wohlstand, um ihretwillen muß das Vaterland alles tun. Alle moralische Wertung wird auf das Vaterland ausgerichtet, der absolut anzustrebende Moralbegriff wird relativiert. Dieses Setzen des Moralbegriffes in Beziehung zum Vaterland findet seine Rechtfertigung in dem Bewußtsein der Erfüllung einer zivilisatorischen Sendung, in dem Glauben, daß sein Volk eine Aufgabe zu leisten habe. Die Verantwortung dieser Aufgabe gegenüber wird aus der Geschichte konstruiert. Frankreich nun kann dieser Aufgabe gerecht werden, indem es konsequent realpolitisch, machtpolitisch handelt.

Da man in der deutschen Presse¹²⁾ auf dieses Pamphlet eingegangen war, schreibt Qu. zu dessen zweiter Auflage ein Vorwort, in dem er die Rheinfrage anschnidet. Deutschlands Ausdehnungsmöglichkeit läge im Südosten. Der Rhein hingegen sei das Bindeglied zwischen Deutschland und Frankreich. Si donc vous voulez ce qu'ont fait la nature et le temps, le Rhin sera entre nous le fleuve d'alliance.... il emportera pour jamais à la mer les haines passées¹³⁾. Allerdings könne er auch der Strom des Blutes werden. Aber quand je pense par combien de liens votre pays et le nôtre sont désormais réunis, combien ils sont d'intelligence sur presque tout le reste, j'avoue que je suis près de regarder comme une guerre civile la guerre entre la France et l'Allemagne¹⁴⁾. Die Sicherheit Frankreichs aber verlange, daß Deutschland nicht seine Hand auf Landau, Luxemburg und Mainz, die Schlüssel zu Paris, lege. Notre devoir est de nous y opposer jusqu'à notre dernier souffle¹⁵⁾.

Die Rheinfrage hatte Qu. schon häufiger beschäftigt. War ihm doch dieses Gebiet Deutschlands dadurch, daß er immer nur dort seinen Aufenthalt genommen hatte, ganz besonders ans Herz gewachsen. In vielen Briefstellen spricht er begeistert von ihm. Politisch schneidet er die Frage zum ersten Mal 1831 in der Broschüre „De l'Allemagne et de la Révolution“¹⁶⁾ an. Hier sieht er die Frage

¹²⁾ Gautier, S. 271.

¹³⁾ Das. S. 275 f.

¹⁴⁾ Das. S. 277.

¹⁵⁾ Das. S. 277.

¹⁶⁾ S. oben S. 50.

historisch, indem er feststellt, daß die Rheinprovinzen immer dem mächtigsten und fortschrittlichsten Staat gehört hätten, und nun Frankreich warnt, diese Provinzen durch die wachsende Einheit Deutschlands nicht zu verlieren¹⁷⁾. Zum zweiten Mal berührt er die Frage in einem Gedicht aus dem Jahre 1836¹⁸⁾. Ein drittes Mal nimmt er darauf Bezug in jener Erwiderung¹⁹⁾ auf Lamartines „Marseillaise de la paix“ 1841. Zwischen dem ersten und dem zweiten Gedicht läßt sich deutlich das sich-Straffen, das entschiedener-Werden seiner Haltung, wie es versucht wurde im früheren darzustellen, nochmals feststellen. Ein letztes Mal nimmt er in seinem Romanungeheuer Merlin²⁰⁾ vom Jahre 1860 auf den Rhein Bezug, doch schneidet er dort nicht die politische Frage an.

Im ersten Rheingedicht sieht er noch gar keine Schwierigkeit in der Rheinfrage. Er findet es natürlich, daß jede Nation um den Strom kämpfe. Es klingt fast wie eine Entschuldigung, ein solches Gedicht zu veröffentlichen, wenn er sein Rheingedicht als poetischen Traum einführt. *Les poètes au moins conservent sur elle (der Rheinfrage) un droit qu'ils peuvent toujours revendiquer*²¹⁾. Er erweckt in dem Gedicht die Poesie der friedlichen rheinischen Landschaft, all ihre Zauberwelt und mythischen Reichtum. Ueber die bestehende politische Wirklichkeit möchte er sich hinwegtäuschen, Zwerge sollen die deutschen Wappen übertünchen, das trunkene Phantom alter Zeiten geistere in der Efeunische (gedacht ist wohl an das heroisch-romantische Mittelalter). Die Frauen erscheinen ihm als Symbole der Reinheit, Unschuld, Güte und des Friedens. Ihre langsam klagende Sprache — das Ohr staune über den fremden Klang — halle zitternd das Wort Liebe wieder. Dies alles sollte uns gehören, *ils sont à nous, amis, par le sang de nos pères*. Erwinnere dich, Frankreich, der Zeiten, da Du Deine Stirn noch wuchest zwischen dem sich neigenden Rohr, da Dein Echo noch überallhin Deine Stimme trug! Er sieht, am Bergesang sitzend, die Fluten, die Weinberge, die Ernten, die Wälder, die Ruinen, die Dome, die Schiffe mit fröhlichen Wanderern und hört den harmonischen Klang der wehevollen Glocken. Seine ganze in diesen Gegenden erlebte Jugendromantik gießt er, sich zurückdenkend, in diese Verse. Er möchte sie wiedererleben, ihre Erinnerung ist ihm heilig. Und er fühlt sich als Frankreich. Auch Frankreich dürfe den Strom nicht vergessen. Wenn es ihn vergäße, würde ein chernes Horn Tag und Nacht das gewaltige Echo des Rheines an sein taubes Ohr tragen.

Der Grundton dieser poetischen Vision ist Wehmut über Dahingeschwundenes, das die Erinnerung in verklärter Gestalt wieder vor ihm entstehen läßt, und träumende Sehnsucht, es wiederzuhaben, in die sich die Romantik der Natur- und Sagenwelt, das Friedliche, das Versöhnende, die Liebe verschlingen. Nur hie und da klingt unechtes Pathos an, das aber bald wieder von tief erlebten Stellen abgelöst wird (so Strophe 5, 6 und 10, 11). Das Ganze mehr passiv, sinnend, ins konkrete Einzelne gehend.

Ganz anders das zweite Gedicht aus dem Jahre 1841. Seine Grundhaltung ist mehr beleidigt, fordernd, pathetisch, aktiv, rhetorisch, beweisend, abstrakt, eine eindeutige, bestimmte Stellung einnehmend. Ist diese Haltung nun auch zum

17) Oe. c. VI, S. 209.

Vgl. auch Oe. c. XX, S. 152 u. a. m.

18) „Les bords du Rhin“, Oktober 1836, Oe. c. VI, S. 334—336.

19) „Le Rhin“ à M. de Lamartine, 15. VI. 1841, Oe. c. VIII, S. 475—479.

20) „Merlin, l'enchanteur“, livre 8, Pèlerinages Oe. c. XVII.

21) Oe. c. VI, S. 336.

Teil bedingt dadurch, daß es eine Erwiderung ist, so zeigt sich doch auch schon darin, daß Qu. überhaupt eine Erwiderung dichten konnte (das erste Gedicht war ein erdichtetes Wunschbild), die größere Aktivität. Es wird Tendenzdichtung, und das beweist auch durchaus sein Inhalt.

Zu früh, König des Friedenssanges, fliegst Du empor mit versöhnender Stimme! Und sofort geht Qu. über in einen übertreibenden Vergleich. Ohne zum mindesten ein Korn von tausenden für Deine Brut aufzubewahren, fliehst Du auf den Schwingen des vom Sturm vergrößerten Hymnus vom Rhein zurück bis zum Nil! Den Ehrgeiz anstachelnd, beleidigend, an der Ehre rührend, fährt Qu. fort: Sie werden über Deine weiße Elegie triumphieren, das Echo von Leipzig wird lachen über unsere Furcht. Und drohend weissagend: Sie werden das Gold Deines Sanges als Kugeln in unser Herz zurückwerfen. Und weiter pathetisch: Deshalb weise ich Deinen noch vollen Kelch, wo Du den Tod hineingießt, zurück. So schnell wollen wir doch Frankreich nicht diesem neuen Baal opfern, den man Einheit nennt (die Einigungsbestrebungen in Deutschland sind gemeint). Er ist ein falscher Gott. Ehren wir zuerst unsere Götter, bevor wir denen der Menschheit opfern. Die Nation, das Vaterland also vor der Menschheit, das Humanitätsideal der Klassik also abgewandelt in das völkische Ideal der Romantik, durch das Volk zur Menschheit. Dieser geschichtsphilosophische Gedanke wird nun in den folgenden Strophen in Erwiderung auf Lamartines „*l'égoïsme et la haine ont seuls une patrie, la fraternité n'en a pas*“, durch Hinweis auf die natürliche Notwendigkeit der Familie als der kleinsten Einheit des Vaterlandes, zu beweisen versucht. Wenn die Liebe das leere Fetzenzelt des Vaterlandes zerreißen solle, *fraternisons dans le chaos!* Ein künstlicher Vergleich soll Lamartine, dem Dichter, die Notwendigkeit der Staaten veranschaulichen. Er, Lamartine, fände doch auch auf seinem Flug durch die Himmel Ströme in Gestalt der Tierkreise, die die Unendlichkeit begrenzten. Die Menschheit sei kein herumirrendes Blatt, ohne Vaterland, ohne Wurzel. Man wird hier an ein kurzes, echt empfundenes Jugendgedicht Qu's erinnert, in dem er, der suchende, ewig umherirrende Ahasverus sagt: *De la tige détachée, pauvre feuille desséchée, où vas-tu? — je n'en sais rien... ja vais, où le vent me mène, sans me plaindre ou m'effrayer. Je vais où va toute chose...*²²⁾. Jetzt, nach fünfzehn Jahren, weiß er, wo er hingeht. Das umherfliegende Blatt hat seinen Baum, seine Wurzel gefunden und kämpft für sein Vaterland, daß es nicht zu leise im Konzert der Völker mitwirke. Der praktisch Denkende (Qu.) warnt den Träumenden (Lamartine) vor dem Erwachen. *Que sais-tu si l'aspic ne dort pas sous la rose?*²³⁾. Er, der Realpolitiker, verlangt Sicherheit für die Zukunft. Unsere Herzen willst Du entwapfen, zähme zuerst die Welt. Es klingt wie ein beschwörendes Aufwiegeln wollen, wenn er von den Feuerzeichen, von dem dumpfrollenden Eber des Nordens, von den unversehrten Schiffen Albions, von den ehernen Fluten des Orients spricht. Verführerisch redet er dann weiter, auch er, von Völkerverbrüderung. *Deux races aussitôt se donneront la main*²⁴⁾. Aber nur, wenn Frankreich Deutschland gegenüber aus den Fluten des Rheines trinken könne. Es wolle ja nur ein Ufer (!). Alles vereinige ja Frankreich mit den Königen Germaniens, die Geschichte des Mittelalters beweise es ja. Aber was 1836 nur ein Dichtertraum war, wird jetzt eine eindeutige Forderung. Wie-

²²⁾ Vgl. Molsen, S. 46.

²³⁾ Oe. c. VIII, S. 477.

²⁴⁾ Das. S. 478.

der die Ehre des französischen Volkes angreifend, vergleicht er Lamartines ausgleichenden Vorschlag, auf den Rhein zu verzichten und dafür nach Afrika zu gehen, mit dem Weg in die Verbannung. Und im Tone des Gottes Stimme in sich fühlenden Priesters: Notre Dieu ne veut pas qu'on nous mène en exil... marchons... non pas, comme Joseph, en sa captivité... mais ainsi que Moïse, au sortir du servage (Frankreich durch Waterloo in erniedrigender Knechtschaft soll endlich wieder das alte Erbe seiner Weltmacht antreten!) fais-nous rentrer, joyeux, dans l'ancien héritage... allons revoir notre Jourdain^{25, 26)}.

Die Stellungnahme in diesem Gedicht, poetisch erträumt schon im Jahre 1836, ist durchaus identisch mit der des Vorworts des letzten Pamphlets. Genau so bestimmt, so eindeutig, so fordernd. Der Rhein soll der Grenzstrom zwischen Deutschland und Frankreich sein. Das sei nicht machtpolitische Eroberungssucht Frankreichs, sondern nur eine Frage seiner Sicherheit. Die Geschichte und Geographie rechtfertige diesen Anspruch. Sei diese Bedingung erfüllt, so könne er sich ein friedliches Beisammenleben Deutschlands und Frankreichs sehr gut denken, ja das sei eigentlich sein sehnlichster Wunsch.

Während die Streitschrift und die poetische Erwiderung die völlig extreme Stellungnahme mehr durch ihre allgemeine Haltung zeigen sollten, da man, um den Angelpunkt solchen Schrifttums zu fassen, die Absicht herausschälen muß, gibt der nächste Artikel „De la Teutomanie“²⁷⁾ wieder Gelegenheit, zu der Entwicklung und der Methode von Qu's Völkerbeurteilung direkt Bemerkungen zu machen, denn aus dem Wesen dieses Aufsatzes als aufklärerische, wissenschaftliche Schrift muß man die Berechtigung ziehen, an ihrem objektiven Inhalt als auch an ihrer Methode Kritik legen zu dürfen. Es wird aufzuzeigen sein, ob und inwieweit Methode und Inhalt durch das sich Straffen nach dem Extrem hin in Mitleidenschaft gezogen werden.

Außer in den Arbeiten der Wissenschaft und Theologie, sei die geistige Quelle in Deutschland versiegt. Während des wirklichen Produktionsprozesses sei Deutschland voll Menschlichkeit, Sympathie und Bescheidenheit gewesen, während heute nur noch anmaßende Ueberheblichkeit herrsche. Es trüge in seiner Selbstüberschätzung die Unruhe des Emporkömmlings, dessen Reizbarkeit, fieberhafte Empfindlichkeit und zerfressenden Haß. Schuld an dieser neuen Haltung sei zum Teil die Lobhudelei Europas, die man mit Deutschland triebe. Dazu käme das wachsende Streben nach Einheit, konkret sichtbar im deutschen Zollverein, das natürlich nicht ohne das nötige, einseitige Sichabschließen gegen außen geschehe. In diesem kleinlichen Bestreben, sich mit einer chinesischen Mauer zu umgeben, scheine man besonders auf das Ausscheiden des Französischen bedacht zu sein. Als Beweis diene Overbeck, auf dessen Bild „Arts sous l'invocation de la Vierge“ jeder französische Künstler peinlichst ausgeschaltet werde, und der Saal für Philosophie in der Bonner Universität, wo man vermieden hätte, alle französischen Philosophen zu porträtieren. Die Geschichtsschrei-

²⁵⁾ Oe. c. VIII, S. 479.

²⁶⁾ Vgl. zum obigen Kurt Mehnert „Ueber Lamartines politische Gedichte“, Diss. Berlin, 1902, S. 47—55, wo der weltanschauliche Gehalt des Lamartineschen Gedichtes („homo sum! voilà ma patrie!“) auf Herder zurückgeführt wird.

Vgl. „Oeuvres complètes de Lamartine“, Paris 1860, Bd. V, S. 95—100. Uebersetzung von Freiligrath in „Zwischen den Garben, eine Nachlese“, 1849.

²⁷⁾ „De la Teutomanie“, R. d. d. M. 15. XII. 1842, abgedr. Oe. c. VI, S. 337,—359.

bung — Qu. legt ein historisches Werk von Heinrich Leo²⁸⁾ tendenziös aus — gehe denselben Weg, wenn sie z. B. Paris das Haus des alten Satans nenne oder das französische Volk als ein Volk von Affen hinstelle usw.²⁹⁾. Auch die Zeitungen wären franzosenfeindlich. Sie erhielten ihre Schmähartikel von gehässigen deutschen Touristen zugesandt, die Frankreich überliefen. Qu. entwirft dann das Bild eines solchen „Franzosenfressers“ in den gemeinsten Farben. In einem scheinbar versöhnlichen, wohlmeinenden, pathetischen Schluß wird Deutschland beschworen, aus seiner Verirrung zurückzukehren, das wäre nicht sein eigentliches Wesen. *Qu'elle soit telle que nous l'avons connue; les sympathies de l'étranger ne lui manqueront pas. Sous cette presse irritée par le bâillon, nous connaissons un peuple sage et laborieux, qui s'étonne presque autant que nous de tout ce qu'on lui fait dire*³⁰⁾.

Das Grundübel dieses Artikels ist, daß der oberflächliche Hetzton, wie er in „1815 et 1840“ und in dem Rheingedicht schon offenbar wurden, jetzt unter dem Deckmantel wissenschaftlich allgemeingültiger Erkenntnisse weiter fortgesetzt wird. Die Auswirkungen solcher tendenziösen Populärwissenschaft sollen hier nicht aufgezeigt werden. Dagegen muß der Artikel auf seine Mängel hin analysiert werden, und damit wird zugleich gezeigt werden, wie unter dem Einflusse seiner extremen Stellungnahme viele mühsam errungenen Erkenntnisse wie weggefeht sind, wie Fehler in der Beurteilungsweise, als solche schon erkannt, sich wieder einschleichen, wie er durch die Tendenz auf allen Seiten eingeengt wird, wie er unter dem Gefühl einer messianischen Sendung fanatisch verbohrt wird. Seine Einstellung zu Deutschland ist eben nun, nach fast fünfzehn Jahren, auf ihrem entgegengesetzten Pol angelangt. Daß er früher in Deutschland gute Kräfte erkannte, weiß er jetzt nicht mehr. Die politische Forderung des Tages scheint gegen Deutschland zu sprechen, also kämpft auch er dagegen. Der ausgleichende, Abstand wahrende, geschichtliche Sinn hat einem engen Blick auf das Heute Platz gemacht. Er zitiert Tageszeitungen³¹⁾, früher hielt er sich an die Großen, die Götter des Volkes. Das liebende Suchen und Verstehenwollen verschwand zu Gunsten einer tendenziösen Auswahl des zu Beurteilenden. Früher rang er um Herder, jetzt kritisiert er einen gerade in seine Gedanken passenden Historiker, Leo. Ranke³²⁾ sieht er nicht. Früher war ihm die Gefahr der Allgemeinplätze öffentlicher Beurteilungsweise aufgegangen, jetzt argumentiert er selbst mit ihnen (*le peuple français est un peuple de singes!*)³³⁾. Früher war er schon einmal an dem Punkt angelangt, wo ihm die Völkerbeurteilung an sich problematisch erschien, wo er erkenntniskritisch an sie heranging, jetzt schließt er vor solchen Schwierigkeiten die Augen. Er hütete sich einst, soweit dies seine geistige Veranlagung zuließ, vor zu frühen Verallgemeinerungen. Jetzt zählt er äußere Fakta auf in der Weise, daß sie im Leser den Anschein typischer Fälle erwecken müssen. So die Verallgemeinerung des literarischen Lebens Deutsch-

²⁸⁾ Heinrich Leo, 1799—1878, Historiker, ging vom Burschenschaftler zur Reaktion über, Gegner Görres', als Historiker von geringerer Bedeutung.

²⁹⁾ Vgl. „Lehrbuch der Universalgeschichte“, Halle, 1835—44, 6 Bände. Einseitig reaktionär

³⁰⁾ Oe. c. VI, S. 357 f.

³¹⁾ Das. S. 351.

³²⁾ Leopold von Ranke, 1795—1886, seit 1825 schon Professor in Berlin. 1824 erschien schon „Zur Kritik neuerer Geschichtsschreiber“, 1834—36 seine römischen Päpste, 1839—47 seine „Geschichte im Zeitalter der Reformation“.

³³⁾ Oe. c. VI, S. 348.

lands, wo er Hebbel, Lenau, Gutzkow, Grillparzer, Geibel, Stifter, Annette von Droste-Hülshoff u. a. m. übersieht und nur Heine (*décidément* M. Heine est le dernier des Romains. La veine littéraire de ce pays semble profondément épuisée...) ³⁴⁾ kennt, der ihm Prototyp wird. In der Musik übersieht er Schubert und Schumann u. a. Früher hütete er sich in wissenschaftlichen Darstellungen, z. B. im Griechenlandbuch, vor dem effekthascherischen Wort, er erkannte sogar die Gefahr jener deutschen Wortsymbolik ³⁵⁾. Jetzt lebt dreiviertel seines Artikels vom Wie der Darstellung, d. h. jetzt drängt sich die Form auf Kosten des Inhalts im Uebermaß in den Vordergrund. Es bleibt Spott, Ironie, Pathos, Rhetorik. Früher brachte er Verständnis dafür auf, daß ein Volk durch Zeiten autonomer Autarkie gehen müsse ³⁶⁾, jene „unhistorische Atmosphäre“ Nietzsches, jetzt spricht er nur noch von *infatuation*, *vanité*, *inquiétude du parvenu*, *haine corrosive*, *susceptibilité fiévreuse*, *comment le grave docteur s'est-il changé en un dandy léger, monomanie* ³⁷⁾. Früher verschloß er sich den Zeitereignissen ³⁸⁾, jetzt, im Fahrwasser der französischen Politik, nimmt er in Unmengen auf sie Bezug und verspottet sie, z. B. die Walhalla, Overbecks Gemälde, den Saal für Philosophie der Bonner Universität. Früher begeisterte er sich für den deutschen Wandertrieb, jetzt wird er ihm notwendig zur Gallophobie, und er entwirft ein widerliches Bild dieses „Franzosenfressers“, der Frankreich bereist: *l'herbe cesse de croître sous ses pas; rien ne l'arrête ... la faible barrière de Paris s'est ouverte en gémissant devant lui ... je frappe qui m'assisté, c'est ma devise!* ³⁹⁾. Chauvinisten gab es zu allen Zeiten und auf allen Seiten. Aber von ihnen auf die Allgemeinheit zu schließen, ist ein Fehler.

Auf Schritt und Tritt also Kleinheit, Falschheit, Unverstand, Intoleranz, Gemeinheit, Einseitigkeit.

Es wurde die jetzige extreme Stellung an Qu's letzten Schriften gezeigt. Wie ist dieses völlige sich Verrennen nun aber in seiner geistigen Entwicklung möglich gewesen? Es waren doch beachtliche Anfänge tolerierenden Verständnisses vorhanden, wie früher gezeigt wurde.

Aus der *vita contemplativa* ist Qu. in die *vita activa* eingetreten. Das setzt der gedanklichen Erfassung eines Phänomens schon Grenzen, und somit auch seiner richtigen Beurteilung. Er, der Moralist, mußte helfen. Er war in der Opposition gewesen, sie befriedigte ihn nicht, er hatte sich in Deutschland einen neuen Resonanzboden schaffen wollen. Aber dadurch, daß er immer mehr von der Vergangenheit in die Gegenwart gelangte, weil sein Hilfsbedürfnis ihn dazu trieb, verlor er den vorurteilsfreien Abstand. Er konnte sich vor Zeitströmungen nicht bewahren. So gelangte er zu einer schiefen Einstellung zu Deutschland. Der Moralist trieb ihn aber weiter, er suchte allein, ohne Hilfe Frankreichs noch Deutschlands, den Weg zur tätigen Mithilfe zu finden. Aber er war nicht stark genug, den Weg allein zu gehen, wie etwa lange Zeit hindurch ein Renan. Es drängte ihn, auf kürzere Sicht hinzuwirken. Seine Charakterveranlagung und Erziehung ließen aus ihm keinen echten Sucher der Wahrheit, der Moral oder der Kunst werden, obgleich er sich hier überall betätigt hatte. Das Ideal keines von ihnen stand ihm hoch genug, daß er ihm rückhaltlos sein Leben opfern konnte.

³⁴⁾ Oe. c. VI, S. 337.

³⁵⁾ Vgl. oben S. 78.

³⁶⁾ Das. S. 74.

³⁷⁾ Oe. c. VI, S. 339 f.

³⁸⁾ Vgl. oben S. 66.

³⁹⁾ Oe. c. VI, S. 354 ff.

Dieses stand ihm höher, und so findet er auch zu ihm zurück, reicher um auf dem Umweg erfahrene Erkenntnisse, die aber nun dem Leben sich unterordnen müssen. Wohl steht ihm das Leben unter einem regulativen Prinzip, einem Ideal, aber die Verwirklichung dieses Ideals ist nur möglich über den Weg des Vaterlandes. Diesem zuliebe muß er Abstriche von seinem Ideal machen. Er muß die Nation und ihre Handlungsweise möglichst weitgehend bejahen. Realpolitisch mußte er dann Machtpolitik als nur Selbsterhaltungstrieb der Nation ansehen. Durch das Bewußtwerden seiner und Frankreichs messianischen Sendung kann er bald nicht mehr anders denken. Hier hängt er im Metaphysischen, das sich nicht mit der Vernunft überspringen läßt. Daß er seiner ihm durch die Vorsehung zugeschriebenen Aufgabe entspreche, wenn er sein Ideal durch das ihm vom Schicksal zugewiesene größere Ich seiner Nation verwirkliche, das ist sein Glaube. Dieser Glaube verpflichtet ihn.

Zwei Gründe lassen ihn also zu der gezeigten engen Einstellung kommen, die Tat, hier im besonderen die Politik, und das sich Verrennen in den Glauben einer messianischen Sendung Frankreichs. Das aber ist zugleich das Ergebnis dieser letzten Phase des zur Frage stehenden Erlebniskomplexes. Als für Qu's Völkerbeurteilung im höchsten Maße schädlich sich auswirkende Momente haben sich seine politische Betätigung und seine messianische Verkapselfung erwiesen.

Es erübrigt sich, Qu's weitere Deutschlandkritik zu verfolgen, denn sie bleibt verengt. Es ist kein erlebtes Ringen um Erkenntnisse mehr. Zunächst einmal setzt seine Beurteilung Deutschlands überhaupt auf Jahrzehnte hinaus aus. Nur zum Vergleich wird Deutschland hie und da in seinen weiteren Schriften herangezogen. Kernproblem wird es ihm nur noch einmal. Und bezeichnenderweise wieder unter dem Einfluß der Politik. 1867 erscheint nach den entscheidenden Ereignissen des Jahres 1866, nach der Schlacht von Königgrätz, von Sadowa, eine politische Broschüre von Qu. unter dem Titel „France et Allemagne“⁴⁰⁾. Aus dem Exil richtet Qu. warnende Worte an Frankreich. Nicht so kleinlich wie 1842, nicht so fanatisch wie 1832. Mit einer gewissen Klarheit erkennt er die politische Konstellation, aber er erkennt sie eben als Franzose, der, seinem Vaterland verpflichtet, dieses zu warnen hat, obwohl er von ihm verbannt wurde, er von ihm Schmach erlitten hatte. Diese Schrift soll hier nicht besprochen werden. Sie bringt in der methodischen Handhabung nichts Neues, sie erörtert nicht grundsätzliche Fragen der Völkerbeurteilung, sie ist aus der Zeit geboren und nur aus ihr zu verstehen. Der Historiker hat sie zu bearbeiten. Nach dem Kriege von 1870/71 wird es nicht schwer sein, Qu's Stellung zu Deutschland weiter zu erraten. In einer Reihe von flammenden Manifesten stimmt er mit ein in den haßerfüllten Ausbruch gegen Deutschland. *Un crime envers la*

⁴⁰⁾ Zuerst erschienen im „Temps“, am 5., 7. und 9. Januar 1867, dann als politische Broschüre. In den Oe. c. Bd. XXIII, S. 181—221.

France, envers le monde⁴¹⁾, das ist das Leitmotiv dieser Periode seines politischen Schriftstellertums. Er, der Achtundsechzigjährige, ändert sich nicht mehr. Als glühender Patriot, dem sein Vaterland kurz vor seinem Hinscheiden doch noch vergeben hat, der 1873 noch Deputierter wird und nochmals Gelegenheit bekommt, für seine republikanischen Ideale zu kämpfen, als glühender Patriot gilt ihm nur noch Frankreich. Ein Unrecht gegen Frankreich ist ein Unrecht gegen die Welt. Auch diese letzten Jahre seines Schaffens haben mehr den Historiker zu interessieren. Sie bringen in unseren Problemkreis nichts Neues. Hier soll nur noch als Abschluß versucht werden, allgemeingültige Feststellungen, die sich im Verlauf der Untersuchung ergeben haben, losgelöst von der historisch-biographischen Einbettung, herauszuschälen, einige Warnungstafeln dem Beurteiler der Völker in die Hand zu geben. Ce n'est jamais chose facile que de se représenter nettement ce qu'on nomme une nation (P. Valéry „Regard sur le monde actuel“).

⁴¹⁾ Siehe „le siège de Paris et la défense nationale“, Oe. c. Bd. XXVI.

Abschließende Betrachtung.

Mit historischer Einstellung an das Verständnis eines Volkes heranzugehen, bietet zunächst einmal die Gewähr, das Volk nicht einseitig zu beurteilen durch den Abstand, den man zu den Gegenwarterscheinungen erhält. Aber eine extremhistorische Haltung rächt sich, denn man läuft Gefahr, das Volk zu sehr unter dem Einfluß einer bestimmten Epoche zu beurteilen. Bei Quinet entsprach diese Epoche dazu noch einem Wunschbild von ihm, denn er kam aus Reaktion zu dem Land. Diese geschichtliche und zugleich gewünschte Idealepoche bildete die Grenze des tieferen Verständnisses des Volkes in der Gegenwart, wie auch einzelner Epochen der Vergangenheit (Quinet sah so das Mittelalter falsch). Er sucht nicht genügend, die Epochen aus sich selbst zu beurteilen, sondern es schleichen sich immer wieder Beurteilungskriterien aus jener geschichtlichen und gewünschten Idealepoche ein. Er verallgemeinert das Wie und das Was der Idealepoche auf alle Zeiten. Besonders der Gegenwart, als dem realsten Versuchsobjekt, wird er so sehr schwer gerecht werden können. Eine fast noch gefährlichere Einstellung ist die literarisch-geistige. Man meint in dem kulturellen Niederschlag, im besonderen in der Philosophie, Wissenschaft, Kunst und Literatur, das Wesen des Volkes zu halten. Zunächst ist die Auswahl dieses Niederschlages meist subjektiv und nicht allumfassend. Dessen Verarbeitung und Auswertung ist aber auch wieder notwendigerweise subjektiv. Und wäre wirklich eine Gewähr der Objektivität gegeben, so birgt ein Volk noch viel mehr als in seinen Büchern steht. Quinet erfuhr es an Deutschland und konnte, weil er zu einseitig vom literarisch-geistigen an Deutschland herantrat, mit diesem in der realen Wirklichkeit nicht mehr fertig werden. Es bedeutet immer eine Gefahr, aus Reaktion zu etwas zu gelangen, in einem Volke Rettung zu suchen. Zunächst ist ein liebendes Verständnis sicher, weil das unbekannte Volk noch genügend Seiten bietet, die dieser Reaktion Rechnung tragen. Aber sowohl diese Seiten erschöpfen sich langsam, als auch verebbt die reaktionäre Haltung. Womöglich setzt die actio wieder ein, und man sieht nun plötzlich all die Seiten, die man früher unbewußt übersehen hatte und die nun wieder einseitig ausgewertet werden. War aber vorher der gute Wille, der sehnlichste Wunsch, erste Bedingung zum Verständnis des Phänomens, so herrscht jetzt mehr Gleichgültigkeit, da anderes inzwischen ins Zentrum der Interessen gerückt ist. Diese Gleichgültigkeit kann zur Oberfläche führen. Zeitereignisse lassen diese Oberfläche zu tendenziöser Ausnutzung sich auswirken. Genau so wie vor extrem-historischer Sicht hat sich der Völkerkundler daher vor dem Aufgehen in Zeitereignissen zu hüten. Sie hindern ihn daran, sich über die Dinge zu erheben, er steht mitten in ihnen und muß sie notwendigerweise einseitig beurteilen. Besonders gefahrvoll erwies sich bei Quinet die aktive Stellungnahme in der Politik, durch die der sich verengende Tatmensch zu schädlichen Auswirkungen für die Völkerbeurteilung gelangte. Doch nicht nur die Völkerschicksale, auch persönlich-intime Erlebnisse sollten, soweit dieses möglich ist, von der Völkerbeurteilung fernbleiben, denn gerade der temperamentvolle Charakter Quinets erwies, wie nachteilig sich z. B. ein unglückliches Liebeserlebnis auswirken kann. Man sollte sich eben in jeder Hinsicht vor der Tücke des Augenblicks hüten, der übersehen läßt, was durch die Kontrolle der längeren Zeit vielleicht hätte vermieden werden können. Ephemere Zeitströmungen oder der Zeitgeist spielten Quinet manchen Streich. Doch auch die

schon bestehenden Vorurteile über ein Volk, die durch Tradition gewissermaßen sanktioniert sind, und deren gibt es Legion, jener ganze geschichtliche Ballast, wie ihn Quinet seiner Zeit unter dem Einfluß der Frau von Staël aufdeckte, hemmt den Völkerkundler immer wieder. Es gilt hier, mit besonderem Geschick sich durch diese Fallen zu winden, denn sie tauchen immer wieder unter verschiedener Gestalt auf, sodaß ihnen schließlich auch Quinet verfiel. Diese Allgemeinplätze oberflächlicher Kritik arbeiten meist mit einem Völkertyp, und hier liegt für den ernstesten Beurteiler eine große Fehlerquelle, nämlich die vorzeitige Verallgemeinerung, eine Versuchung, der der phantasievolle Quinet nicht widerstehen konnte. Vom Völkertyp darf man aber immer nur als von einer Hilfskonstruktion sprechen, da ein Volkskörper viel zu kompliziert ist, als daß er sich auf einen, sei es auch noch so abstrakten, Generalnenner bringen ließe. Hier kann es bloß Wahrheit im einzelnen geben. Wollte man die Konstante eines Volkscharakters wirklich erhalten, so nur über ein Maximum an exaktesten Einzeluntersuchungen in einem möglichst kurzen Zeitraum, denn ein Volkscharakter wandelt sich auch durch die Zeit. Es sollte dem menschlichen Geist aber sehr schwer fallen, diese zeitliche und räumliche Mannigfaltigkeit anders als im einzelnen zu erfassen. Der phantasiebegabte, abstraktionseifrige, in den unglaublichsten Assoziationen sich bewegende Geist Quinets, der mühelos die Disziplinen vermengte — alles Veranlagungen, die das Resultat seiner Arbeit erschwerten — versuchte nur zu leicht, diese unüberwindlichen Schwierigkeiten zu übersehen, und übersprang nur zu leicht die logische Folgekette durch Methode und Darstellung, etwa im Symbol, im Bild, im Vergleich, in der Konstruktion, Gefahren, die sich dem schriftstellerisch Begabten besonders in den Weg stellen. Und gerade Quinet wies auf der anderen Seite nach, wie der Welt ein Prozeß verborgen bleiben könnte durch Beibehalten des Begriffes und Füllen desselben mit verschiedenen Inhalten. Hieraus zeigt sich eben auch, daß Charakterveranlagung der Erkenntnis Grenzen setzt, wie auch die Weltanschauung und Stellung zum Leben des Einzelnen. So wurde ja die messianische Verkapselung Quinet schließlich zum Verhängnis.

Ueberblickt man all diese Schwierigkeiten, zu denen sich noch viele andere finden ließen, so sollte man immer vorsichtiger mit seinem Urteil über Völker werden und mit Gide sagen: *Il n'y a de vérité que dans le détail.*

www.books2ebooks.eu